...umont

...S DE LA
...NAISE

LE FILS

DE

LA POLONAISE

DU MÊME AUTEUR

—

LES SUÉDOIS DEPUIS CHARLES XII. 4e édition. 1 vol. in-12.

SWEDENBORG, scènes historiques. 1 vol. in-8.

HISTOIRE DES ETATS EUROPÉENS DEPUIS LE CONGRÈS DE VIENNE. 6 vol. in-8.

UN DERNIER RÊVE DE JEUNESSE. 1 vol. in-8.

HISTOIRE DE MON TEMPS.

Première série : Règne de Louis-Philippe. — Seconde République. 4 vol. in-8. 2e édition ornée de gravures.

Seconde série : Présidence décennale. — Second Empire. 2 vol. in-8 ornés de gravures.

LES SALONS DE PARIS SOUS LOUIS-PHILIPPE Ier. 2e édition. 1 vol. in-12 orné de 12 gravures sur acier.

LES SALONS DE PARIS SOUS NAPOLÉON III. 2e édition. 1 vol. in-12 orné de 10 gravures sur acier.

UNE INTRIGUE DANS LE GRAND MONDE, roman philosophique. 1 vol. in-12 orné d'une gravure sur acier.

L'AMOUR DIPLOMATE, roman. 1 vol. in-12 orné d'une gravure sur acier.

LE PRINCE MAX A PARIS, roman. 1 vol. in-12 orné d'une gravure sur acier.

HISTOIRE AUTHENTIQUE DE LA COMMUNE DE PARIS EN 1871. 1 vol. in-12.

Paris. — Imprimerie WALDER, rue Bonaparte, 44.



Leguay. Sc. Imp. Dupain, r. des Fés St Jacq. 35. Paris A. Belin

LE FILS DE LA POLONAISE

Fd SARTORIUS Edr rue de Seine, 27, Paris

Vte DE BEAUMONT-VASSY

LE FILS
DE
LA POLONAISE

ROMAN INÉDIT

PARIS
ÉRDINAND SARTORIUS ÉDITEUR
27, RUE DE SEINE, 27

1873

AU PRINCE ALEXIS G***.

—

C'est votre intéressant récit, mon cher prince, qui a inspiré ce roman, ou plutôt qui m'en a fourni l'idée première.

Car j'ai dû m'en écarter beaucoup pour donner plus d'ampleur à l'action et attribuer à la narration des proportions suffisantes. J'en ai aussi changé le dénouement, que vous m'aviez fait trop tragique.

Je veux croire et espérer que mon livre n'en aura pas pour cela perdu de son intérêt, et je vous l'envoie avec mes compliments les plus empressés.

E. DE BEAUMONT-VASSY.

1er Décembre 1872.

LE FILS DE LA POLONAISE

I

LES COMPLOTS

Dans la matinée froide et légèrement brumeuse du 26 (1) décembre 1825, un traîneau, attelé d'un beau cheval plein de feu, et conduit par un cocher à longue barbe, enveloppé dans un ample caftan bleu foncé, croisé et retenu sur la poitrine par d'innombrables boutons à grelot,

(1) On sait qu'il existe une différence entre le calendrier russe et le nôtre. C'est d'après notre calendrier que cette date est indiquée.

descendait assez rapidement la perspective Newski, à Saint-Pétersbourg, se dirigeant vers la place de l'Amirauté.

Il traversa cette place à la hauteur du point où s'élève maintenant la colonne Alexandrine puis, longeant le Palais d'hiver, gagna le quai de la Néva, tourna à droite et ne s'arrêta que devant un hôtel situé non loin du palais de l'Ermitage.

A un signal donné par le cocher, la porte de l'hôtel s'ouvrit et le traîneau, s'engageant sous une voûte relativement peu élevée qui reliait une cour intérieure à la porte extérieure de l'hôtel, s'arrêta devant les marches d'un escalier conduisant aux appartements dont cet escalier était séparé par un vitrage.

Une femme, jeune encore, et tout ensevelie dans ses fourrures, descendit assez lentement du léger véhicule et monta, avec une lenteur non moins grande, les degrés au haut desquels une personne attachée à son service l'attendait à l'intérieur de la vérandah dont elle s'empressa d'ouvrir la porte à sa maîtresse.

— Madame n'a pas été fatiguée de sa promenade matinale ? demanda la camériste.

— Non, Daria, je me sens bien, mais je suis extrêmement préoccupée et inquiète des mouvements extraordinaires qui se produisent dans la ville. Il y a quelque chose de sinistre dans l'air, et j'ai entrevu des groupes singuliers.

— C'est peut-être jour de revue, madame?

— On le dirait, car des officiers à pied et à cheval courent de tous côtés. Cependant je n'ai pas remarqué de rassemblements de troupes, et puis les physionomies ont un caractère étrange.

— Madame veut-elle que j'envoie aux nouvelles Serge, le valet de chambre, ou le cuisinier français ?

— Oui ; c'est une bonne idée. Que l'un d'eux aille aux informations et revienne le plus promptement qu'il le pourra.

Daria sortit. Pendant ce dialogue elle avait procédé à la toilette d'appartement de sa maîtresse, dont elle était depuis longtemps la favorite, et qu'elle servait avec un dévouement sans bornes.

L'émissaire qu'elle avait intelligemment choisi revint bientôt, la mine effarée, rendre compte de sa mission, et raconta qu'il avait vu un nombreux rassemblement de soldats groupés à l'ex-

trémité de la place de l'Amirauté, autour du monument élevé par Catherine II à Pierre le Grand. Il avait entendu pousser des cris, mais n'en avait pas compris la signification. Enfin, en rentrant à l'hôtel, il avait aperçu plusieurs compagnies de soldats se dirigeant tumultueusement, à travers le lit glacé de la Néva, vers la forteresse de Saint-Pierre et de Saint-Paul.

Ces nouvelles transmises immédiatement à la maîtresse de la maison qui, retirée dans sa chambre à coucher, les attendait avec une fébrile impatience, la jetèrent dans une sombre rêverie, et cette rêverie ne tarda pas à se transformer en un véritable malaise qu'augmentait à chaque instant un vague effroi.

Cet effroi n'était, du reste, que trop bien motivé, car, en ce moment, un mouvement révolutionnaire terrible éclatait à Saint-Pétersbourg.

Le complot dont il était la conséquence avait, dans toutes les parties de l'empire, des ramifications étendues, et l'explosion en était d'autant plus violente et dangereuse qu'elle avait été comprimée plus longtemps.

Il devient absolument indispensable, pour la clarté de notre récit, de faire connaître ou de

rappeler au lecteur les circonstances au milieu desquelles il commence. Nous ferons donc, à son début, une petite excursion dans le domaine historique, et peut-être nous en saura-t-on gré, car les événements que nous allons raconter ont un caractère d'étrangeté qui ajoute encore à leur intérêt et les fait ressembler, par un côté, à un véritable chapitre de roman.

On l'a dit cent fois : la réalité des faits historiques, surtout dans certains pays, a dépassé bien souvent tout ce que l'imagination exercée d'un écrivain aurait pu rencontrer de plus saisissant. Notre histoire récente n'en offre-t-elle pas elle-même les plus étranges exemples?

Plusieurs années avant l'époque à laquelle notre récit commence et à la suite des grandes guerres qui, en renversant Napoléon I[er], avaient mis en communication avec la France et l'esprit français bon nombre d'étrangers appartenant aux carrières militaire et civile, mais plus particulièrement à la première, des sociétés secrètes s'étaient fondées en Russie.

Ces sociétés secrètes n'avaient pas tardé à se concentrer en deux grands foyers de conspiration, au nord et au midi de l'empire. Deux hom-

mes remarquables à des titres divers les dominaient complétement : c'étaient Alexandre Mouravieff et Paul Pestel. Ces deux hommes s'étaient rencontrés dès le commencement de 1817 sur un terrain qui leur était également familier. Pestel avait conçu le plan d'une première association intitulée l'*Union du salut* et dont les statuts étaient presque entièrement empruntés à la franc-maçonnerie. Lorsqu'il avait voulu procéder à l'organisation de cette société des *Dignes fils de la patrie*, comme il la nommait encore, il s'était adressé à Mouravieff et a ses amis. Dès lors, et malgré la différence très-marquée des caractères, une grande intimité s'était établie entre eux.

Paul Pestel, d'abord aide de camp du comte de Wittgenstein, et parvenu au grade de colonel, était d'origine russe. Son père avait rempli les fonctions de gouverneur général de la Sibérie, et lui-même, élevé à Saint-Pétersbourg au corps des pages de l'empereur, en était sorti avec le grade d'enseigne. C'était un homme profondément ambitieux, plein d'astuce et de ruse, capable de tout pour arriver au but qu'il se proposait, doué d'une activité incessante et fébrile,

d'un esprit plein de ressources, de vigueur et d'initiative. Une telle nature devait nécessairement se révolter contre la position sociale qui lui serait faite, si cette position sociale n'était pas suffisamment élevée pour flatter sa vanité et ses instincts dominateurs. Toutefois, dans la situation où se trouvait Pestel, la révolte de l'esprit contre un pouvoir fortement constitué, intelligent, entouré de grandeur et de prestige, ne se comprend que par l'empire des illusions. Pestel était une nature supérieure à certains égards, mais évidemment incomplète. Un abîme séparait, d'ailleurs, ses idées radicalement réformatrices des tendances constitutionnelles d'Alexandre Mouravieff. Ce dernier, dont nous ne parlons que parce que ce fut le principal fondateur des associations secrètes en Russie, était un homme jeune, enclin à l'exaltation, imbu d'idées libérales, mais droites et honnêtes. Il voulait la réforme des abus politiques qui, à son avis, deshonoraient son pays; mais il eût repoussé, pour arriver à ce but, tous les moyens violents et criminels à l'usage des révolutions. Alexandre Mouravieff désirait pour la Russie des institutions constitutionnelles; il n'allait pas au delà. Plus

tard il en vint même à se repentir, dans une certaine mesure, des entraînements auxquels il avait cédé; mais, et quoi qu'il en soit, toujours demeure-t-il certain qu'il fut un des plus ardents fondateurs des sociétés secrètes, dont une conspiration devait sortir tout armée.

L'*Union du Salut* (1) ne tarda donc pas à être minée par des divisions intestines. Deux partis s'y disputaient naturellement la direction et le pouvoir, l'un s'appuyant sur des idées modérées, l'autre, au contraire, affichant les théories violentes de Pestel. D'un tel antagonisme devait résulter et résulta, en effet, la dissolution de la société, ou plutôt sa transformation.

Alexandre Mouravieff et le prince Troubetzkoï se préoccupèrent d'en fonder une autre sur des bases nouvelles. L'*Union du bien public* (2) se forma promptement avec le concours des premiers adeptes, et, en 1820, elle comptait un nombre d'adhérents assez considérable pour que désormais son existence et sa durée pussent être regardées comme certaines.

(1) *Union du Salut*, en russe : *Soïous spacénia.*
(2) En russe : *Soïous blagodenstviya.*

Elles ne l'étaient point cependant. Les villes de Pétersbourg et de Moscou eurent bientôt, il est vrai, deux directions chacune ; en outre, des sociétés libres (c'était ainsi qu'on nommait les associations qui, sans faire positivement partie de l'*Union,* tendaient cependant au même but) s'établissaient dans quelques régiments de la garde ; le mouvement se généralisait même parmi la jeune noblesse provinciale, et de nombreuses directions s'organisaient au midi de l'empire, entre autres celle de Toultchine, chef-lieu du quartier-général du comte de Wittgenstein et centre de la deuxième armée. Mais Pestel ayant demandé que l'association tînt une assemblée générale où elle serait représentée tout entière par des députés et l'Union centrale ayant cru devoir y consentir, cette réunion eut un résultat absolument contraire à celui qu'on en avait attendu.

Moscou avait été choisi comme lieu de rendez-vous. Pestel, retenu par son service militaire, ne put s'y rendre; le colonel Burtzoff et le lieutenant-colonel Komaroff le remplacèrent comme chefs de la direction de Toultchine. Quant à la présidence de l'assemblée, elle fut

confiée à M. Tourghenieff, envoyé par l'Union centrale avec le colonel Fœdor Glinka, du régiment d'Izmailoff. Mais les débats offrirent bientôt une confusion si grande, les divers systèmes s'y combattirent avec un tel acharnement, et des théories sanglantes, implacables, s'y produisirent avec tant d'éclat, que sa dissolution parut désormais inévitable et que plusieurs de ses adhérents firent connaître qu'ils se retiraient immédiatement de l'association. Vers la fin du mois de février 1825, le président Nicolas Tourghenieff déclara, au nom de la société, que l'*Union du bien public* était et demeurait irrévocablement dissoute.

A part ces motifs de division intestine, la dissolution de l'Union était, d'ailleurs, devenue à peu près inévitable par suite des mesures adoptées contre les sociétés secrètes et même les loges maçonniques par le gouvernement impérial qui venait de prescrire à ses agents la plus grande sévérité dans leurs investigations ultérieures.

Cependant cette dissolution n'avait point été prise au sérieux par Pestel et quelques-uns de ses amis. Ils s'applaudissaient, au contraire,

d'une résolution qui leur permettait de retremper la société en en retranchant les membres les moins actifs et les moins déterminés. Dès lors, la direction de Toultchine devint le foyer de la plus hardie, de la plus dangereuse des conspirations. Il faut bien le dire, en effet, les théories de Pestel, irrité des obstacles successifs qu'on lui opposait, étaient devenues implacables, à ce point que l'empereur et toute la famille impériale devaient être les premières victimes de la révolution projetée.

Vers cette époque, la visite de l'empereur était officiellement annoncée au neuvième corps d'armée qui se trouvait réuni dans un camp établi aux environs de Minsk, sur les bords de la Bérésina. Le régiment d'infanterie de Saratoff faisait partie de cette division et se trouvait précisément commandé par le colonel Schveikofski, l'un des conjurés. Une telle circonstance leur parut des plus favorables. Mouravieff-Apostol, fils du sénateur Ivan Mouravieff, ancien ministre de Russie en Espagne, et qu'il ne faut pas confondre avec Alexandre Mouravieff dont nous avons déjà parlé, s'était entendu avec Bestoujeff-Rumin, autre conspirateur, pour

engager plusieurs officiers de ce régiment à se déguiser en soldats, afin de s'emparer de l'empereur et du grand-duc Nicolas qui l'accompagnait dans cette tournée militaire. On devait ensuite marcher sur Moscou ; mais la tentative ne put avoir de conséquences sérieuses et demeura à l'état de projet.

Au mois d'avril 1824, on crut encore que l'empereur viendrait passer en revue le troisième corps de la première armée, alors cantonnée près du village de Belaia-Tserkoff. Pestel, secondé par Mouravieff-Apostol, décida que dans la nuit même de l'arrivée du tzar au château appartenant à la comtesse Branika et au moment où on relèverait les postes, les conjurés, couverts de capotes de soldats, pénétreraient dans le pavillon habité par l'empereur et l'enlèveraient ou même l'assassineraient s'il y avait résistance. En même temps, Serge Mouravieff, aidé par les chefs des régiments de Saratoff et de Pultava, devait soulever le camp puis marcher sur Moscou. Mais l'empereur ne vint pas à Belaia-Tserkoff et le projet de Pestel fut une seconde fois ajourné au mois de mai 1826, époque à laquelle on annonçait de nouveau

qu'Alexandre viendrait passer les troupes en revue.

La main de la Providence devait, du reste, devancer celle des conjurés de Toultchine en frappant l'excellent et infortuné souverain. Cette foudroyante nouvelle leur arriva rapidement et les prit au dépourvu. Mais comment et dans quelles circonstances la mort était-elle venue rendre au tzar sa funeste et inévitable visite?

L'impératrice Elisabeth (Louise-Marie-Auguste de Bade) avait été envoyée par les médecins à Taganrog, dans les provinces méridionales de la mer Noire, pour y rétablir sa santé depuis longtemps chancelante. L'empereur ne tarda pas à éprouver le désir de l'y rejoindre et de douloureux pressentiments semblèrent attrister son départ de Saint-Pétersbourg. Il avait voulu, avant de quitter sa capitale, visiter le monastère de Saint-Alexandre-Newski où il porta, dit-on, une mélancolie profonde. Prévoyait-il alors, par une de ces intuitions que la nature permet quelquefois, qu'un autre couvent, placé sous l'invocation du même saint, devait, peu de temps après, abriter momentanément sa dépouille mortelle? Le voyage fut heureux et

rapide; mais une comète brillait au ciel, et l'empereur dit, un soir, à son ancien et fidèle cocher : « Ilya, as-tu vu l'étoile, et sais-tu que cela présage toujours de grands malheurs ? Que la volonté de Dieu soit faite ! »

Arrivé à Taganrog, Alexandre ne parut d'abord s'occuper que de la santé de l'impératrice qui, au dire des médecins, s'améliorait sous l'influence d'un climat réparateur. Une excursion en Crimée fut alors arrêtée par lui ; elle devait durer dix-sept jours et la beauté de la saison pouvait la rendre agréable. L'empereur partit de Taganrog le 1er novembre ; il voyageait tantôt en calèche découverte et tantôt à cheval. Tout ce voyage parut le charmer par la nouveauté des aspects. Simféropol, Aloupka, Balaklava, Sébastopol, Kozloff, Pérécop et Mariopol furent successivement visités par lui. Ce fut à Mariopol qu'Alexandre ressentit le premier frisson d'une fièvre intermittente qui, avec un dérangement gastrique, attira vivement l'attention du docteur anglais, sir James Wylie, depuis longtemps attaché à sa personne. Quelques conseils furent hasardés par lui ; mais l'empereur répondait toujours en souriant : « Je

n'ai besoin ni de vous ni de votre latin ; je saurai bien me traiter moi-même ; d'ailleurs ma confiance est en Dieu et en ma bonne constitution. » Et, sur les instances de Wylie, l'Empereur disait sans cesse : « Ma vie est dans les mains de Dieu ; rien ne peut me soustraire à la destinée qu'il me réserve ; ainsi ne me parlez plus de potions, je n'y crois pas. » Le 17 novembre il était de retour à Taganrog, et, deux jours après, l'indisposition offrait tous les caractères d'une fièvre typhoïde.

Le 21, l'empereur, qui ne se croyait pas en danger, ordonna cependant au prince Volkonski d'adresser une dépêche à l'impératrice-mère, pour l'informer de l'état de maladie dans lequel il se trouvait. Le 23, il donna les mêmes instructions au général Diebitsch relativement au grand-duc Constantin, alors en Pologne. Du 22 au 26 novembre, les accès de fièvre accompagnés d'évanouissements se multiplièrent et affaiblirent tellement le malade qu'il ne put pas quitter le divan placé dans son cabinet de travail et sur lequel il est mort. Le lieutenant-général comte de Witt, qui avait le commandement supérieur des régiments de cavalerie colonisés

et cantonnés dans la petite Russie, était arrivé à Taganrog, instruit de l'existence et du but de l'association conspiratrice par un agent qui avait feint de s'y associer. Déjà une première révélation avait été faite à l'empereur quelques mois auparavant par un nommé Sherwood, anglais d'origine et sous-officier au 3e régiment de lanciers. Cet homme avait indiqué que dans quelques corps de la première et de la deuxième armée des individus appartenant à une société secrète, dont les membres devenaient chaque jour plus nombreux, tramaient le renversement du gouvernement impérial et il avait sollicité l'autorisation de se rendre à Koursk pour s'entendre avec l'un des chefs, espérant ainsi obtenir des renseignements plus circonstanciés. De là était venue la disgrâce subite du colonel Schveikofski, auquel on avait enlevé le commandement de son régiment. L'empereur savait donc parfaitement quel était le but que se proposaient les conjurés et connaissait les sanglants moyens qu'ils avaient adoptés. C'était le calice d'amertume réservé à ses derniers jours. Les nouvelles apportées par le général de Witt, et que l'on ne put

lui cacher, accrurent encore ses douleurs morales et le dégoût de la vie qu'il avait récemment manifesté. Le docteur Wylie insistant auprès de lui pour l'application immédiate de certains remèdes qu'il proposait : « Mon ami, lui dit Alexandre, c'est de mes nerfs qu'il faut vous occuper ; ils sont dans un désordre épouvantable. — Hélas ! répondit le docteur, cela se voit chez les rois plus communément que chez les autres hommes. — Oui répondit vivement l'empereur; mais chez moi, en particulier, il y a bien des raisons pour cela et dans le moment actuel plus que dans tout autre. »

Quelques jours après, alors que l'exaltation de son esprit était déjà voisine du délire, le tzar s'écria en jetant sur le docteur un regard plein d'effroi : « Ah ! mon ami, quelle action ! quelle épouvantable action ! » Plus tard, Alexandre disait encore à plusieurs reprises : « Les ingrats ! les insensés ! »

En apprenant la nouvelle de cette mort lointaine, isolée, toute l'Europe a cru, dans le premier moment de sa surprise, que l'empereur Alexandre avait été empoisonné. Les circonstances dans lesquelles se produisit ce fait histo-

rique pouvaient, en effet, prêter quelque appui à des suppositions semblables. Maintenant, la vérité s'est fait jour, et l'idée d'un assassinat ne peut plus même être discutée. Mais les dernières heures d'Alexandre ont été moralement empoisonnées par la nouvelle du complot militaire dirigé tout à la fois contre sa personne et contre les institutions de l'empire.

Nous avons dit que la nouvelle de sa mort avait surpris et troublé les conjurés; un nouveau plan de conduite fut aussitôt adopté par eux. Le 13 janvier 1826, le régiment de Viatka, commandé par Pestel, devait se rendre à Toultchine, quartier général de la deuxième armée, et où chaque régiment venait tour à tour faire son service. On convint que le général Wittgenstein serait arrêté avec son chef d'état-major Kisseleff, mais qu'on l'épargnerait, car il était très-populaire, tandis que tous les autres généraux et colonels qui n'avaient pas voulu entrer dans le complot seraient impitoyablement sacrifiés. On marcherait sur Kief pour se joindre à la première armée et fraterniser avec elle, puis on proclamerait la déchéance de l'empereur.

Mais le prince Volkonski et le général Diebitsch

avaient ouvert les dépêches qu'Alexandre ne pouvait plus lire; Diebitsch n'hésita pas un instant à donner tous les ordres et à prendre toutes les mesures que nécessitaient des circonstances aussi critiques. L'aide de camp général Tchernycheff dut aussitôt partir pour Toultchine et Kieff, où il s'entendit avec le comte Wittgenstein, commandant la deuxième armée. Douze chefs de corps, entre autres le colonel Pestel, furent immédiatement arrêtés, ainsi qu'un grand nombre d'officiers de grades inférieurs. Ces arrestations eurent lieu le 26 décembre, et ce même jour, qui détruisait en partie les espérances de la société du midi, voyait éclater à Saint-Pétersbourg une insurrection sanglante fomentée par l'association du nord.

avaient ouvert les dépêches qu'Alexandre ne pouvait plus lire; Diebitsch n'hésita pas un instant à donner tous les ordres et à prendre toutes les mesures que nécessitaient des circonstances aussi critiques. L'aide de camp général Tchernycheff dut aussitôt partir pour Toultchine et Kieff, où il s'entendit avec le comte Wittgenstein, commandant la deuxième armée. Douze chefs de corps, entre autres le colonel Pestel, furent immédiatement arrêtés, ainsi qu'un grand nombre d'officiers de grades inférieurs. Ces arrestations eurent lieu le 26 décembre, et ce même jour, qui dévoilait en partie les ramures de la société du midi, voyait éclater à Saint-Pétersbourg une insurrection [illegible] tout [illegible] par l'exécution du [illegible]

II

LA RÉVOLTE.

Serge, en venant raconter qu'il avait vu un nombreux et tumultueux rassemblement de soldats formé à l'extrémité de la place de l'Amirauté, autour de la statue élevée par Catherine II à la mémoire de Pierre le Grand, ne s'était point trompé. En effet, le régiment de Moscou, plusieurs compagnies des grenadiers du corps et les marins de la garde, groupés derrière la statue, poussaient des clameurs diverses parmi lesquelles dominaient les cris de « Vive Constantin ! »

Emue par ces clameurs, la population, d'abord inquiète et surprise, commençait à se rapprocher des groupes militaires, et son attitude annonçait qu'elle prendrait parti pour l'insurrection si elle lui voyait quelques chances de succès.

Ces nouvelles et d'autres encore, rapportées par plusieurs émissaires successivement envoyés par la fidèle Daria, avaient plongé sa maîtresse dans une véritable consternation. Pâle, immobile, prêtant fébrilement l'oreille à tous les bruits du dehors, cette dernière, que, par une prudente convenance et à cause des événements qui vont suivre, nous ne désignerons que sous le nom de « la comtesse », aurait pu, avec ses nobles traits contractés par l'inquiétude et la frayeur, ses beaux yeux noirs rendus fixes et hagards par une pénible attente, personnifier admirablement l'effroi.

L'ensemble physique de cette femme en faisait, du reste, un type remarquable et complet de la race lithuanienne. Les Polonaises sont généralement fort belles, et celle-là réunissait en elle les grâces et les charmes de ses compatriotes. Cette beauté réellement accomplie em-

pruntait même quelque chose d'intéressant à la langueur qui se trahissait dans l'attitude et les mouvements de la comtesse, dont l'état de grossesse avancée était très-aisément visible.

Cependant les nouvelles du dehors devenaient de plus en plus inquiétantes. Il vint même un moment où il ne fut plus possible d'en obtenir, aucun des serviteurs de la comtesse n'osant se risquer au dehors. Le désordre et les clameurs allaient toujours en augmentant sur la place de l'Amirauté. Aux cris de « vive Constantin! » les conjurés de la société du midi joignaient celui de « vive la Constitution! (*Hourra Constitoutzia!*) » Mais ce dernier cri n'était pas compris. « Est-ce que c'est la femme de Constantin? » demandaient les soldats étonnés. Il avait fallu les tromper pour les faire agir, et cette conspiration, bâtie sur le sable, ne devait aboutir qu'à un malentendu funeste. Toutefois, le fait de la résistance matérielle n'en existait pas moins; un grave conflit était engagé, et il importait d'en finir promptement avec une insurrection de janissaires.

Ici quelques indications historiques sont de

nouveau indispensables ; elles offrent, d'ailleurs, un intérêt très-vif :

Le trône de Russie revenait de droit et tout naturellement au grand-duc Constantin ; une renonciation de sa part pouvait seule modifier les effets de la Pragmatique donnée en 1797 par l'empereur Paul, et confirmée en 1807 par l'empereur Alexandre. Dès que la nouvelle de la mort de ce dernier fut parvenue à Saint-Pétersbourg, le grand-duc Nicolas se rendit au Sénat pour y prêter serment de fidélité à son frère comme à l'héritier légitime de la couronne. Nicolas Pavlovitch devait savoir cependant qu'un dépôt avait été confié à la garde du Conseil de l'empire par l'empereur Alexandre, et que ce dépôt mystérieux réglait irrévocablement la succession au trône des Romanoff. C'était un paquet scellé du sceau impérial et sur lequel était écrit de la main du tzar : « Garder au Conseil de l'empire jusqu'à ce que j'en ordonne autrement; mais, dans le cas où je viendrais à mourir, ouvrir ce paquet en séance extraordinaire avant de procéder à tout autre acte. »

Le Conseil de l'empire, convoqué par son président, le prince Vasilievitch Lapoukhin, pensa

qu'il devait avant tout se conformer strictement à la volonté de l'empereur, et le prince Lapoukhin brisa le cachet en séance extraordinaire. Le paquet contenait trois pièces de la plus haute importance : l'une était un manifeste de l'empereur Alexandre, écrit et signé à Tzarsko-Selo, le 28 août 1823; la seconde, une lettre du grand-duc Constantin, datée de Saint-Pétersbourg, le 26 janvier 1822; la troisième, enfin, une réponse de l'empereur à cette lettre de son frère, dont nous croyons devoir reproduire quelques passages extrêmement curieux : « Ne reconnaissant en moi ni le génie, ni les talents, ni la force nécessaire pour être jamais élevé à la dignité souveraine à laquelle je pourrais avoir droit par ma naissance, je supplie V. M. I. de transférer ce droit à celui auquel il appartient après moi, et d'assurer ainsi pour toujours la stabilité de l'empire. Quant à moi, j'ajouterai par cette renonciation une nouvelle garantie et une nouvelle force à l'engagement que j'ai spontanément et solennellement contracté à l'occasion de mon divorce avec ma première épouse. Toutes les circonstances de ma situation actuelle me portent de plus en plus à cette mesure, qui prouve

à l'empire et au monde entier la sincérité de mes sentiments. »

Maintenant, voici quels étaient en substance les termes du manifeste de l'empereur : « 1° L'acte spontané par lequel notre frère puîné le césarévitch (1) et grand-duc Constantin renonce à ses droits sur le trône de toutes les Russies est et demeure fixé et irrévocable. Ledit acte de renonciation sera, pour que la notoriété en soit assurée, conservé à la grande cathédrale de l'Assomption, à Moscou, et dans les trois hautes administrations de notre empire : au Saint-Synode, au Conseil de l'empire et au Sénat dirigeant; 2° En conséquence de ces dispositions et conformément à la stricte teneur de l'acte sur la succession au trône, est reconnu pour notre héritier notre second frère, le grand-duc Nicolas. »

Il paraît certain, nous le répétons, que le grand-duc Nicolas était parfaitement au courant de toutes ces particularités lorsqu'il proclama son frère empereur; vainement les membres du Con-

(1) Il ne faut pas confondre le titre honorifique de *Césarévitch* avec la dénomination de Tzarevitch (fils du Tzar).

seil de l'empire insistèrent-ils auprès de lui, et c'était leur devoir, toute indécision étant interdite par les termes explicites du manifeste du tzar, le grand-duc répondait toujours : « Je ne veux pas devenir empereur au détriment de mon frère aîné ; si le grand-duc Constantin maintient sa renonciation et persiste à vouloir faire le sacrifice de ses droits, alors, mais alors seulement, j'exercerai les miens en acceptant la couronne. »

Le Conseil de l'empire, le Sénat et le Saint-Synode, c'est-à-dire les trois plus grands corps de l'Etat, prêtèrent donc serment au tzar Constantin ; les régiments de la garde furent également appelés à jurer fidélité au souverain nouveau. La fatale nouvelle de la catastrophe de Taganrog était parvenue à Varsovie dans la soirée du 7 décembre. Le césarévitch Constantin qui avait alors auprès de lui son jeune frère, le grand-duc Michel, écrivait le 8 à l'impératrice Marie, sa mère, et, lui rappelant l'acte de renonciation qu'il avait souscrit jadis, en renouvelait l'expression.

Le grand-duc Michel arriva le 13 décembre à Saint-Petersbourg, chargé de ces dépêches dont

le contenu si clair, si positif, jeta de nouveau la famille impériale dans un grand trouble. Toutefois, Nicolas Pavlovitch demeura ferme dans ses résolutions premières; bien plus, il pria le grand-duc Michel de retourner immédiatement à Varsovie pour faire connaître à son frère qu'il persistait dans sa détermination et lui demander une manifestation nouvelle et expresse de ses volontés. Le grand-duc Michel partit aussitôt, et son dévouement fraternel ne se démentit pas une minute en cette occasion solennelle; mais il n'eut pas besoin de parcourir, une seconde fois, les trois cents lieues qu'il venait de franchir avec une célérité incroyable, car il rencontra, à Dorpat, un courrier du césarévitch rapportant sa réponse, nette et catégorique, à la lettre du prince Lapoukhin, président du Conseil de l'empire.

Le 24 décembre, le grand-duc Nicolas acceptait cette couronne que la Providence semblait lui avoir toujours réservée. L'interrègne avait duré trois semaines, et c'était beaucoup dans les circonstances critiques où la Russie se trouvait engagée. Les dépêches de Taganrog avaient fait connaître les tristes nouvelles apportées par le

général de Witt au chevet de l'empereur mourant, et la mission donnée par Diebitsch à l'aide de camp général Tchernytcheff, parti pour Kief avec ordre d'arrêter le colonel Pestel. On craignait un mouvement partiel dans la petite Russie, mais on ne supposait pas que la capitale elle-même fût menacée d'une prochaine insurrection armée, lorsque, dans la nuit du 25 décembre, et au moment où le Conseil de l'empire se réunissait pour prêter serment de fidélité au nouveau tzar, une lettre du sous-lieutenant Rostoftsoff fit connaître que les régiments de la garde impériale étaient depuis deux jours travaillés par des conspirateurs. Il fut donc décidé que la prestation du serment se ferait le 26 au matin, dans la caserne de chaque régiment, et qu'il n'y aurait pas revue générale des troupes. On remplaça, pour la garde du Palais d'hiver, les grenadiers du corps dont on soupçonnait la fidélité par un détachement du régiment de Finlande et le bataillon des sapeurs de la garde. Bientôt toutes les mesures de sûreté qui, deux jours auparavant, eussent semblé inutiles, mais qui ne furent que trop bien expliquées par les événements subséquents, eurent mis le palais

à l'abri d'un coup de main. De leur côté, les conjurés, en apprenant les révélations de Rostoftsof, s'étaient écriés : « Maintenant les fourreaux sont brisés ; nous ne pourrions plus cacher nos sabres. »

Ryleieff, les princes Obolenski et Serge Troubetzkoï étaient les trois chefs principaux de la société du Nord. On avait décidé que, pour donner de l'unité à l'entreprise, on choisirait un dictateur, et le choix tomba sur le prince Troubetzkoï, nom illustre, âme faible et timide, qui, dans ces graves circonstances, semble avoir été le jouet de ses propres illusions, la dupe des conspirateurs habiles et déterminés, qui se servirent de son nom historique pour rehausser leur entreprise. « Nous avons choisi un chef admirable, disait Ryleieff dans la soirée du 25 décembre. — Oui, reprit ironiquement un autre conjuré, Jakoubovitch, en faisant allusion à la haute taille du prince Troubetzkoï, oui, c'est un grand homme ! »

Cependant, les événements forçaient les conjurés à prendre une détermination immédiate ; il leur fallait agir sur le champ, ou renoncer à donner suite au complot. Le 24 et le 25 se passè-

rent en pourparlers, et, dans la soirée de ce dernier jour, un membre de la société du Midi, le premier procureur du Sénat, Krasnokoutzki, étant venu leur annoncer la convocation du grand Conseil pour le lendemain 26, au Palais d'hiver, où le serment allait être prêté, chacun dut se préparer à agir. Ce fut en répandant de fausses nouvelles que les conjurés, entre autres Arbousoff, lieutenant des équipages de la marine, préludèrent à cette funeste journée. Ils disaient, pour mieux égarer l'esprit du soldat, qu'un serment illégal était demandé aux troupes, et que le césarévitch Constantin, bien loin d'avoir refusé la couronne, s'avançait, au contraire, pour la revendiquer, à la tête de la première armée. C'était toujours, on le voit, la même manière de procéder et les mêmes moyens empreints de cette ruse qui indique la faiblesse; mais ces bruits, habilement répandus, n'en produisaient pas moins, sur les troupes, un effet immense.

Plusieurs compagnies du régiment de Moscou s'élancèrent dans les magasins du régiment pour y prendre des cartouches; un adjudant qui se présentait au nom du général-major Friedrichs, colonel commandant du régiment, pour

ordonner aux officiers de se rendre immédiatement chez le général, fut vivement repoussé par le prince Chtchepin-Rostofski, qui, voyant arriver Friedrichs en personne, s'élança et le frappa d'un coup de sabre, pendant qu'Alexandre Bestoujeff déchargeait sur lui un de ses pistolets. Le général, frappé à la tête, fut immédiatement transporté chez lui. Enfin les compagnies se précipitèrent hors de leurs quartiers et se dirigèrent vers la place du Sénat en criant : « hourra Constantin ! » Le rendez-vous était, comme nous l'avons dit, derrière la statue de Pierre le Grand.

Pour quiconque a visité le théâtre de cette grande et triste scène, l'intérêt d'un tel récit est plus que doublé. Il faut avoir vu cette vaste enceinte contenue entre les bâtiments du Sénat et ceux de l'Amirauté; fermée d'un côté par la magnifique église d'Isaac; s'ouvrant de l'autre sur les quais de la Néva et le pont qui traverse le vaste lit du fleuve; se prolongeant enfin jusqu'au Palais d'hiver et à la colonne Alexandrine, qui n'existait pas alors. Il nous est arrivé, en traversant ces vastes espaces, d'évoquer par le souvenir, de nous représenter par la pensée

l'ensemble imposant et étrange de cette terrible page d'histoire qui devait si fatalement assombrir les débuts du règne de Nicolas Ier. Les hommes, les masses elles-mêmes n'ont que de mesquines proportions au milieu de cette arène immense où tant de passions se déchaînèrent alors. Cependant, il faut bien le dire, le tzar parut en cette circonstance y avoir la taille d'un géant, et, sous peine de perdre leurs droits, la vérité et l'histoire doivent, en dehors de toutes préoccupations politiques, lui rendre franchement cet hommage.

Nous avons dit que plusieurs compagnies des grenadiers du corps s'étaient jointes aux premiers détachements d'insurgés groupés derrière la statue de Pierre le Grand. Le régiment avait d'abord prêté serment à l'empereur Nicolas; mais le lieutenant Southoff étant venu lui annoncer que plusieurs autres avaient refusé de jurer fidélité et s'étaient réunis en armes sur la place du Sénat, « allons les rejoindre, chargeons nos fusils, » s'écrièrent les grenadiers déjà à demi ébranlés, et la plupart des compagnies se précipitèrent vers la place. Quelques-unes, entraînées par le lieutenant Panoff, se dirigèrent,

en traversant le lit glacé de la Néva, vers la forteresse dans laquelle ils espéraient pénétrer, mais qui ferma ses portes (c'était, on s'en souvient, une des premières nouvelles que Serge avait rapportées chez la comtesse), puis le détachement, repassant immédiatement le fleuve, se porta sur le Palais d'hiver, dont il espérait s'emparer par un coup de main, entreprise qui n'eut pas plus de succès que la première; car le palais était trop bien gardé pour qu'une telle surprise pût obtenir un résultat sérieux.

Cependant, après avoir reçu, vers onze heures du matin, les premiers rapports des généraux Voïnoff et Neidhart qui lui annonçaient que la prestation du serment s'était accomplie sans difficulté dans la majeure partie des casernes, l'empereur fut bientôt informé que l'artillerie à cheval avait dû être consignée dans son quartier; puis, ensuite, vers une heure, que le régiment de Moscou et plusieurs compagnies des grenadiers du corps étaient en révolte ouverte sur la place du Sénat.

Aussitôt, ses résolutions furent arrêtées. De même que son frère Alexandre, l'empereur Nicolas était sincèrement religieux ; il croyait à la

mission que la Providence lui avait départie et puisait une force immense dans cette conviction intime. Il courut rejoindre la jeune impératrice Alexandra, la conduisit à la chapelle du palais, l'embrassa et partit après avoir confié son fils (l'empereur actuel), alors âgé de huit ans, aux chasseurs de Finlande, qui jurèrent de défendre ce précieux dépôt jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Alexis Orloff, colonel des gardes à cheval, était accouru à la tête de quelques escadrons qu'il avait rangés en face du palais, à l'endroit où l'on voit aujourd'hui la colonne élevée à la mémoire de l'empereur Alexandre. En même temps, on faisait venir deux bataillons du régiment de Préobrajenski et les grenadiers de Pavlofski. Enfin, l'empereur, après avoir jeté un coup d'œil sur la place, alors couverte de neige, et à l'extrémité de laquelle des clameurs confuses se faisaient entendre, se mit à la tête du premier bataillon de Préobrajenski et s'avança vers les insurgés.

— Bonjour, mes enfants! cria-t-il, suivant la vieille formule russe, au premier détachement

de troupes qu'il aperçut se dirigeant du côté des rebelles.

— Hourra Constantin! répondirent les soldats.

— En ce cas, vous vous trompez de chemin, reprit l'empereur avec beaucoup de sang-froid, et votre place est là-bas, auprès des traîtres.

Le comte Miloradovitch, gouverneur de Saint-Pétersbourg, reçut alors l'ordre de se porter en avant, afin de tenter une dernière fois de ramener les rebelles à l'obéissance et au devoir. Le vieux brave s'empressa d'exécuter cet ordre et, puisant dans sa popularité militaire une confiance malheureusement trompeuse, s'avança vers la statue de Pierre le Grand et voulut parler; mais des cris furieux étouffèrent sa voix. Obolenski lui porta un coup de bayonnette mal assuré, et Kakhofski lui tira à bout portant un coup de pistolet qui le renversa mortellement frappé.

Les insurgés avaient essayé de pénétrer dans le palais du Sénat, auquel ils étaient adossés; mais le poste, composé de chasseurs de Finlande, était commandé par un jeune officier plein de mérite et de courage, le lieutenant Nassakin.

Posté avec sa faible troupe sous la voûte même de la porte du palais, il résista pendant deux heures, repoussa toutes les tentatives des révoltés du régiment de Moscou, et parvint à rester maître de la position qu'il devait défendre.

Cependant les coups de fusil et la chute de Miloradovitch avaient excité la foule en caftan qui grossissait sans cesse autour des rebelles et joignait déjà ses clameurs confuses aux cris de « Vive Constantin ! » L'empereur, entouré de la majeure partie des régiments de la garde, pouvait dès lors frapper un grand coup et en finir avec les conjurés.

Le grand-duc Michel, rentré à Saint-Pétersbourg le matin même, et qui, dans cette journée, rendit d'immenses services à son frère, le suppliait de donner des ordres. Mais l'empereur voulait épuiser toutes les ressources de la persuasion. Il crut que la religion exercerait sur le soldat une influence salutaire, et le métropolitain de Saint-Pétersbourg fut mandé en toute hâte. L'apparition de ce vieillard, tenant entre ses mains la *Croix du salut*, escorté du métropoli-

tain de Kief et d'un grand nombre de popes, était, en effet, de nature à produire une sensation profonde sur l'esprit des conjurés.

Il n'en fut rien pourtant. Leur exaltation était extrême ; le vieux Séraphim fut repoussé malgré l'autorité de ses cheveux blancs ; les tambours couvrirent sa voix, et bientôt il dut se retirer.

Enfin l'empereur fit porter à la garde à cheval et aux chevaliers-gardes l'ordre de charger, en s'efforçant de disperser les masses agglomérées au pied de la statue de Pierre le Grand. La charge eut lieu. Chtchepin-Rostofski commanda aux insurgés de faire feu : le colonel Velho eut le bras fracassé ; le général Voinoff, ajusté de près par Kuchelbecker, ne dut la vie qu'à un hasard, et le colonel Sturler fut tué par Kakhofski, comme l'avait été Miloradovitch.

Cette vigoureuse résistance des insurgés se prolongeait ainsi depuis plusieurs heures, et les choses en étaient venues à ce point qu'un coup décisif devait être porté à la rébellion, sous peine de la voir immédiatement grandir et triompher. La lie du peuple, que l'on avait gorgée d'eau-de-vie, était venue se grouper derrière

les révoltés et répondait par des vociférations confuses à leurs cris en faveur de la constitution. On amena plusieurs pièces de canon à l'angle du boulevard de l'Amirauté. Une nouvelle sommation fut faite, et un premier coup tiré; puis, comme cet avertissement n'avait pas paru produire l'effet qu'on en attendait, deux décharges à mitraille portèrent la confusion et la mort dans les rangs des rebelles. Leurs colonnes se débandèrent alors et s'enfuirent sur les vastes quais de la Néva. Plusieurs d'entre eux cherchèrent même un refuge dans Vassili-Ostroff; mais ils y furent rapidement poursuivis par les chevaliers-gardes, qui firent un grand nombre de prisonniers au milieu de la déroute de cette insurrection formidable.

Quelques instants avant que le canon tonnât contre les insurgés, l'impératrice en avait été avertie par un message, afin que sa surprise ne fût pas trop douloureuse; tendre attention de l'empereur pour une princesse qui, dans ces terribles circonstances, s'etait montrée une si courageuse compagne. Après avoir recueilli, pour ainsi dire, le dernier souffle du général Miloradovitch, le tzar rentra au palais. « Quel com-

4.

mencement de règne! » s'écria-t-il en voyant cette épouse dévouée, qui devait connaître si vite toutes les amertumes du rang suprême.

Mais si la surprise et l'émotion causées par les décharges répétées de l'artillerie avaient pu être épargnées à l'impératrice, il n'en fut pas de même pour la belle polonaise qu'elles allèrent, au fond de son hôtel, frapper d'une inexprimable terreur. L'impression morale, en cette circonstance, influa tellement sur la constitution physique de la comtesse, qu'il en résulta les accidents les plus graves.

Dans la nuit qui suivit cette terrible journée les symptômes d'un accouchement prématuré se produisirent avec une telle évidence que les secours de l'art durent être immédiatement requis. Mais ils ne purent prévenir une douloureuse catastrophe :

La comtesse succomba en donnant le jour à un fils.

Dans les dernières angoisses, son vague regard avait paru chercher un visage aimé, et, cette recherche étant vaine, sa tête était retom-

bée sur l'oreiller avec un découragement profond.

Sa bouche, s'entr'ouvant alors, laissa échapper quelques paroles inintelligibles : était-ce un dernier appel à l'absent ? était-ce une dernière prière à Dieu ?

III

LE SERMENT.

A peine la comtesse avait-elle rendu le dernier soupir qu'un mouvement se fit dans ses appartements et qu'éloignant d'un geste les fidèles serviteurs qui avaient envahi la chambre, une femme s'avança vers le lit de douleur.

Cette femme, haute de taille, était d'un aspect sévère. Plus âgée que la comtesse, elle lui ressemblait singulièrement, et, en effet, c'était sa sœur.

— Où est l'enfant? dit-elle à Daria, agenouillée aux pieds du lit de sa chère maîtresse.

— Il est là, madame, répondit la fidèle Daria en indiquant du geste un berceau placé aux côtés du lit et sur lequel veillait une nourrice en costume lithuanien.

— Bien! reprit sa sévère interlocutrice sans daigner s'approcher du berceau et considérer le bel enfant qu'il contenait. Demain, à la première heure du jour, je viendrai le chercher, ainsi que sa nourrice, pour l'emmener loin de ces lieux. Qu'on soit donc prêt pour un voyage assez long. Un fourgon chargé de transporter les bagages me devancera à l'hôtel.

— Madame, murmura Daria surprise et inquiète, me sera-t-il permis, en faveur du dévouement dont j'ai toujours donné des preuves, de vous adresser une requête?

— Laquelle? Parlez vite.

— Ce serait d'être attachée à la personne de l'enfant et de ne le quitter jamais.

— Soit! je vous l'accorde; mais une discrétion absolue pourra seule vous maintenir auprès de moi et auprès de lui.

Daria fit un geste d'acquiescement et de soumission.

La sœur de la comtesse se rapprocha alors de

la couche funèbre. Elle contempla quelques instants cette belle tête à laquelle la mort donnait la nuance et l'apparence du marbre; son front s'inclina; ses mains se joignirent; elle parut s'absorber dans une prière fervente; puis, se relevant, elle baisa le front de la morte, traça sur le drap un signe de croix, et enfin se retira précipitamment, comme pour cacher aux yeux de tous une émotion qu'elle ne pouvait plus contenir.

Le lendemain, à la pointe du jour, celle que nous nommerons désormais la comtesse Grajina, en ne la désignant ainsi que par son nom de baptême, reparut, ainsi qu'elle l'avait dit. Elle fit d'abord enlever le berceau de la chambre de sa sœur, puis, par ses ordres, le corps de cette dernière, revêtu de riches habits, fut déposé dans un cercueil garni de satin blanc à l'intérieur, de velours noir au dehors. Tout avait été prévu par cette femme, qui paraissait posséder les qualités toutes viriles de la volonté, de la prévoyance et du commandement. Deux voitures fermées et placées sur des traîneaux, à la manière russe, attendaient dans la cour de l'hôtel, ainsi que le fourgon destiné aux bagages.

Dans la première, la comtesse prit place avec l'enfant, la nourrice et Daria. Dans la seconde fut déposé le cercueil, que deux serviteurs avaient mission de garder.

Le soleil, un pâle soleil d'hiver, avait à peine paru que le funèbre cortége, franchissant les portes de la ville, si agitée la veille, maintenant rendue à un calme plein de stupeur, glissait rapidement sur la route de Varsovie.

Mais quelques heures après un personnage, enveloppé jusqu'aux yeux d'un manteau militaire, pénétrait dans l'hôtel dont il gravissait l'escalier et traversait les appartements en homme qui n'y venait pas pour la première fois. Etonné du silence qui y régnait et de l'absence de tout serviteur dans ces salons abandonnés, il se dirigea rapidement vers la chambre à coucher avec un serrement de cœur qui ressemblait à un pressentiment.

L'aspect de cette chambre et son complet désordre, sans livrer absolument au visiteur le secret de ce qui s'y était passé, lui indiquaient cependant un événement grave. Mais, sans s'arrêter à l'idée de la mort, son esprit admit plutôt celle de la fuite, d'une fuite précipitée, motivée

par une terreur soudaine, que les événements politiques des jours précédents pouvaient fort bien expliquer.

—Dans quelques jours, dans quelques heures, peut-être, se dit-il à lui-même, j'aurai, par une lettre, l'explication de tout ceci.

Et il sortit brusquement de l'appartement, ne voulant même demander aucun renseignement au concierge de l'hôtel, qui, entendant un bruit de pas, l'avait suivi de loin dans les appartements déserts.

Sous l'empire de cette pensée qu'une lettre lui parviendrait bientôt et lui donnerait toutes les explications désirables, il ne jugeait pas utile, en effet, de s'adresser à un subalterne et de lui laisser entrevoir son anxiété.

Ce dernier se contenta de faire un profond salut au mystérieux personnage sans lui adresser la parole. Mais si le visiteur inconnu avait daigné jeter un regard sur les traits du vieux serviteur à la barbe blanchie, il eut deviné la vérité. Son visage altéré et les larmes qui remplissaient ses yeux la lui eussent fait certainement connaître. Tandis que, par un effet singulier des hasards de la vie, il ne la sut jamais tout entière.

Il apprit bien la triste fin de la belle Polonaise ; mais il ne connut jamais la naissance de son fils qu'il supposa mort avec la mère.

Cependant, cet enfant, conduit à Varsovie et entouré de soins par la comtesse Grajina, dont l'aspect sévère et le caractère inflexible s'alliaient à des qualités réelles de dévouement et de cœur, cet enfant, disons-nous, grandit rapidement sous les yeux de sa seconde mère. Celle-ci, profondément attachée à la cause polonaise, l'éleva dans les sentiments du plus ardent patriotisme et surtout dans la haine de la domination russe.

Elle semblait, d'ailleurs, se complaire singulièrement à exciter chez lui cette haine sourde du joug moscovite et à évoquer devant lui toutes les gloires passées de la Pologne, afin de frapper de bonne heure et irrévocablement cette imagination enfantine dans le sens où elle voulait faire converger toutes les idées de son jeune neveu, qu'elle semblait destiner à jouer un grand rôle politique sur le terrain brûlant de la cause polonaise.

Les événements, du reste, paraissaient devoir seconder singulièrement la comtesse dans les vues ultérieures qu'elle pouvait avoir sur le jeune

Sigismond (c'est le nom qu'elle lui avait donné, nom glorieux dans les fastes de la Pologne). Ce fut ainsi que, bien jeune encore, mais à un âge où l'on comprend déjà les effets et les causes, il assista au soulèvement polonais de 1830. Il vit le grand-duc Contantin s'enfuyant de Varsovie dans la nuit du 29 novembre, la Pologne se redresser dans sa fierté et s'attaquer au colosse russe. Mais, bientôt, aussi, il la vit tomber enveloppée de son drapeau, et les malédictions patriotiques qu'il entendit alors le confirmèrent de plus en plus dans les sentiments dont il avait été nourri dès son bas âge.

Il eût fallu le voir, après la chute de Varsovie et durant les années de son adolescence qui suivirent la défaite de la révolution polonaise, jurer qu'un jour il combattrait lui-même les *Moscals* (1) et parcourir solitairement les environs de la ville en méditant et en répétant ces vers de l'exilé Ostrowski, que l'on peut grouper et reproduire ainsi :

(1) C'est ainsi que les Polonais désignaient les Russes.

A l'entour de tes flots brillants comme une armure,
O Vistule ! un grand peuple élevait son murmure.
Mais les bruits ne sont plus, la tombe est sans réveil,
Et tu brilles encore aux rayons du soleil !
Qu'un esclave à la nuit aisément s'accoutume,
La nuit il peut, du moins, rêver sans amertume ;
Dans son ombre évitant un perfide regard,
Il peut sur les tombeaux aiguiser un poignard...
. . . .
Mais, ô chère patrie ! au jour de la vengeance,
Si je dois te revoir dans toute ta puissance
Et mourir sur ton sein ; si tes fils dispersés
Dans tes bras maternels doivent être pressés ;
Que les derniers rayons de cette belle aurore,
A mes yeux pâlissants viennent briller encore !
Que les derniers échos attestant ta grandeur,
M'arrivent en mourant, ô suprême bonheur !
Qu'on me dépose alors au tombeau de ma mère,
Et mon génie heureux, s'envolant de la terre,
Comme un parfum qui monte aux célestes séjours,
Dans le sein de son Dieu te chérira toujours ! (1)

Cette exaltation sans cesse croissante du jeune homme était soigneusement entretenue par la comtesse Grajina. Un jour, voyant que Sigismond était plus sombre encore que de coutume, elle lui proposa d'aller visiter le lieu de sépulture de sa mère et là, sur la pierre que désignaient un simple nom et une simple croix, montrant tout

(1) Ostrowski a écrit ces vers en français.

à coup à Sigismond un livre d'Evangiles qu'elle avait apporté, elle lui dit d'un ton solennel :

— Jurerais-tu sur ce saint livre et en présence de ta mère de ne jamais transiger avec la haine que tu portes aux Russes et à leurs souverains?

— Je le jure! s'écria le jeune homme, en étendant la main sur le livre révéré.

IV

L'ASSEMBLÉE NOCTURNE

Ce fut ainsi que s'écoula la jeunesse de Sigismond et trois influences se la disputèrent en quelque sorte.

Ces trois influences inégalement puissantes furent exercées sur sa jeune organisation par sa tante, d'abord, puis par la fidèle Daria qui l'avait élevé avec des soins de mère et, enfin, par sa jeune cousine Thadéa dont le nom rappelait à dessein celui de Thadéus Kosciusko, le célèbre défenseur de la Pologne.

Thadéa, de dix années environ plus jeune que

Sigismond, avait grandi à ses côtés comme l'églantine près du jeune chêne. Son influence, à elle, influence incontestable, d'ailleurs, ne pouvait être que celle de la grâce et de la beauté, d'une beauté naissante qui promettait des merveilles, car tout se trouvait réuni chez Thadéa : l'élégance de la taille, la splendeur des formes, la régularité et le charme des traits.

Mais cette jeune et gracieuse influence, que pouvait-elle sur les instincts ambitieusement patriotiques si bien entretenus par la comtesse dans l'esprit de son neveu ?

Bien faible digue en face d'un pareil torrent !

La Révolution du 24 février 1848 venait d'éclater en France. Cette révolution de hasard, triste fruit de l'irrésolution du pouvoir et de l'aveuglement coupable d'une partie du peuple de Paris, devait avoir dans toute l'Europe un terrible retentissement. Les trônes en furent ébranlés ; l'esprit des nationalités se réveilla partout, excepté en Russie ; des troubles éclatèrent, des collisions sanglantes se produisirent à la suite des événements de Paris. En dépit des cent mille Russes qui gardaient la Pologne, Si-

gismond conçut, avec d'autres, la pensée de soustraire son pays à la domination moscovite.

A cette époque, il atteignait sa vingt-troisième année; mais sa haute taille et les belles proportions de sa robuste personne lui eussent aisément fait attribuer plusieurs années de plus. Chez lui, la tête était noblement expressive, les yeux beaux et brillant d'un feu sombre. Il excellait dans tous les exercices du corps; intrépide cavalier, infatigable nageur, habile à manier le pistolet et l'épée, il portait en lui un air de grandeur et de domination qui frappait vivement toutes les personnes qui le voyaient pour la première fois. Chose étrange! en le considérant avec attention, il semblait qu'on eût déjà vu ses traits quelque part et leur souvenir s'emparait forcément de la pensée.

Dans les premiers jours de mars 1848, la comtesse Grajina quitta, suivant des habitudes depuis longtemps adoptées, les appartements qu'elle occupait à Varsovie pour une résidence de campagne située à quelques lieues de là et où elle passait d'ordinaire une grande partie de l'année.

Cette résidence, adossée pour ainsi dire à un vieux château fortifié bâti du temps des Jagellons

et construite, en partie du moins, avec les débris des vastes dépendances de ce manoir, la comtesse en avait hérité du père de son mari lequel la tenait lui-même de ses ancêtres. Le vieux château, d'une construction bizarre, destiné d'abord à servir de défense au pays, et de sentinelle avancée à la capitale de la Pologne, prêt à donner l'alarme et à repousser l'ennemi, avait vu ses remparts tomber lentement sous les coups du temps. C'est qu'alors la vieille forteresse ne pouvant plus être utile, à cause des progrès de la science militaire, on l'avait abandonnée comme l'ingrat abandonne son bienfaiteur, alors qu'il n'a plus rien à attendre de lui.

Le lierre ne tarda pas à couvrir ses tours, la mousse tapissa ses murailles; plus de chants guerriers, plus de cris joyeux dans son enceinte; les corbeaux et les oiseaux du soir vinrent y établir un empire paisible; et, si quelques bruits insolites troublaient quelquefois le silence de ses imposantes ruines, c'est qu'un aigle voyageur, en voulant y chercher un abri, avait jeté l'épouvante dans la petite colonie et attiré sa fureur.

Puis, comme toujours, vinrent les supersti-

tieuses légendes : les paysans d'alentour peuplèrent d'êtres surnaturels les débris de la forteresse féodale. Lorsqu'ils passaient devant les murs noircis dont le sommet apparaissait au-dessus des vieux bouleaux qui couvraient la colline, une superstitieuse terreur s'emparait de leur esprit et hâtait leur marche. Quelquefois, en plein jour, ils avaient eu la hardiesse de jeter un regard furtif sur les mélancoliques arceaux qui entouraient les cours de l'édifice ; mais aucun habitant de la contrée n'eût osé venir admirer, par une belle nuit, les débris du manoir, lorsque la grande tour ressortait majestueusement sur le ciel aux rayons de la lune.

Aussi, grande fut la surprise des chaumières voisines lorsque, au commencement de ce siècle, le possesseur de la vieille forteresse vint en visiter les débris et résolut de faire relever un des bâtiments qui dépendaient du vaste édifice.

En peu de temps l'œuvre de restauration fut accomplie et la nouvelle résidence se trouva placée aux côtés du vieux château comme un enfant timide près de sa mère. Elle n'était sé-

parée des ruines que par une futaie de vénérables bouleaux.

Seulement, son aspect intérieur et extérieur démentait un peu cette appellation de « résidence nouvelle » qui lui avait été attribuée. La tristesse des ses grandes salles n'était assurément pas amoindrie par les antiques tapisseries françaises données par Pierre le Grand à un des ancêtres du propriétaire, ou par les vieux portraits qui ornaient les murailles. Des meubles artistement travaillés avaient bien été conservés et restaurés comme souvenirs précieux des âges passés et aussi comme témoignage du luxe des anciens maîtres ; le jour douteux que les hautes fenêtres laissaient tomber sur ce riche ameublement était bien propre à assombrir la pensée ou à entretenir la mélancolie.

Dans un pareil milieu l'exaltation naturelle de Sigismond ne pouvait que s'accroître, son imagination devait nécessairement s'enflammer. Etait-ce ce qu'on avait voulu ?

Thadéa, qui commençait à l'aimer dans toute l'innocence de son jeune cœur et que ce sentiment rendait naturellement très-clairvoyante, s'aperçut promptement que les funestes préoc-

cupations qui le tourmentaient semblaient dominer de plus en plus son esprit inquiet. Désormais plus d'expansifs entretiens, plus d'attentions affectueuses, plus de longues promenades. Sigismond ne recherchait maintenant que la solitude et le silence. Thadéa comprit que les faibles émotions de leur paisible existence n'étaient plus suffisantes pour lui. Elle devina bientôt aussi que son affection dévouée avait un autre adversaire dangereux. Quelle était cette redoutable influence? Quel était cet ennemi caché? Avec cet admirable instinct que la passion seule peut donner, la jeune fille n'y fut pas trompée un seul instant. Elle reconnut que cet ennemi secret de son bonheur c'était l'exaltation patriotique.... et elle pleura silencieusement en attendant l'arrêt de la destinée.

La fidèle Daria, également préoccupée des changements survenus dans les habitudes et les façons de vivre de son jeune maître, mit tout en usage pour découvrir ses secrets, bien résolue, d'ailleurs, à ne les jamais trahir. Elle épiait ses démarches, elle suivait ses pas; elle aurait voulu mais n'osait l'interroger.

Sigismond exprima bientôt le désir de re-

tourner à Varsovie pour y passer, disait-il, quelques jours consacrés à l'étude et au plaisir. La comtesse accueillit en souriant sa demande et approuva son projet. Thadéa, saisie d'un pressentiment funeste, redoubla de vigilance.

Depuis quelque temps, elle avait remarqué une préférence dans les promenades de son cousin; depuis quelques jours, elle se persuadait qu'à une certaine heure de la nuit, lorsque le sommeil avait fait cesser tous les bruits du château, Sigismond se levait furtivement pour aller à de mystérieux rendez-vous.

Un soir, assise sur son lit (car elle ne pouvait dormir), Thadéa tenait un livre sur ses genoux; la lampe placée près d'elle jetait une faible clarté sur les rideaux rouges qui l'entouraient, et, dans ce demi-jour, dans cette sorte de crépuscule, elle semblait suivre du regard quelque fantôme passant devant ses yeux. De temps en temps elle retenait son haleine pour mieux écouter, laissait échapper un soupir, puis fixait de nouveau ses regards sur le livre qu'elle ne lisait pas. Quel bruit cherchait-elle à reconnaître? Quel danger

voulait-elle conjurer ou prévenir par sa vigilance?

Thadéa avait découvert que, chaque nuit, Sigismond sortait de la résidence et se dirigeait vers les ruines; curieuse de connaître l'étrange motif qui pouvait l'attirer dans ce lieu, elle avait résolu d'approfondir un tel mystère, elle était résolue à le suivre.

En vain le vent soufflait d'une façon sinistre, en vain les échos lointains répétaient au loin ses lugubres mélodies, la jeune fille n'avait pas peur et son attention, loin de s'égarer dans des probabilités chimériques, lui faisait dédaigner tout ce qui n'était pas le bruit de la marche de Sigismond.

Tout à coup elle se leva (le moment était venu sans doute) et, saisissant à la hâte un manteau placé près d'elle, elle eut bientôt atteint une assez longue galerie qui formait un côté du bâtiment et avait une sortie dans la campagne. A peine y entrait-elle que la porte du fond s'ouvrit doucement. La faible clarté que le jour extérieur jeta instantanément sur cette extrémité éloignée de la galerie lui fit distinguer la figure d'un homme qui se glissait au dehors; alors, triom-

phant des secrètes terreurs inspirées par l'obscurité du long espace qu'il lui fallait traverser pour arriver à cette porte, Thadéa marcha courageusement dans les ténèbres.

Elle atteignit l'extrémité de la galerie et fut promptement au milieu du bois qui protégeait ce côté de la résidence contre les vents du nord. Mais, là, de nouvelles terreurs attendaient la jeune fille; ces grands arbres, que l'on avait épargnés parce que leur abri était utile, gémissaient d'une façon effrayante; la brise de la nuit, en agitant la cime de leurs branches, faisait sortir de ces bois des voix lamentables. Leur apparence toute fantastique, dans une nuit assez sombre, ajoutait encore à l'émotion que devait produire ce concert bizarre. Les vieux bouleaux surtout, avec leurs troncs d'une indécise blancheur, ressemblaient à autant de spectres échevelés, dont la gigantesque figure venait s'opposer au dessein de la jeune fille. Le ciel, que des nuages violemment chassés rembrunissaient de temps en temps, complétait ce paysage étrange et sévère.

Cependant Thadéa s'avançait toujours et, surmontant ses premières terreurs, elle marchait à

grands pas, guidée par une petite lumière qu'elle apercevait devant elle; car, après avoir cru que c'était un de ces feux trompeurs qui s'élèvent au-dessus des marais, elle avait compris, en lui voyant suivre une direction positive, que cette lumière servait à éclairer Sigismond dans sa nocturne visite aux ruines de la forteresse. Souvent ce phare mobile disparaissait dans la profondeur du bois; alors Thadéa, inquiète, hâtait sa marche, heurtant ses pieds délicats à des obstacles qu'elle ne pouvait voir. Sa ferme volonté la soutenait dans toutes ces épreuves et, lorsque la petite lumière reparaissait à quelque détour, le courage et l'espoir renaissaient en son cœur. C'est ainsi qu'elle traversa la futaie de bouleaux qui séparait la nouvelle résidence des ruines redoutées de la vieille forteresse.

Il fallait encore, pour arriver au but, passer un ruisseau sur lequel un pont de bois avait été jeté. Ce ruisseau alimentait autrefois les fossés de la forteresse; quelques touffes de saule et de chêne nains formaient autour du pont un petit massif. Ce fut là que Thadéa, épuisée de sa marche si rapide, s'arrêta un moment et put, sans que ses vêtements frappés d'un furtif rayon de la

lune la fissent découvrir, voir Sigismond entrer dans les ruines.

Le regard défiant qu'il jeta autour de lui avant de franchir les débris du mur de clôture qui, jadis, séparait du dehors toute cette partie de l'édifice, ce regard tout semblable à celui du criminel qui, dans quelque lieu écarté, veut accomplir une œuvre ténébreuse, ne tomba pas sur la jeune fille dont Sigismond ne pouvait d'ailleurs soupçonner la curiosité dévouée. Dès qu'il eut disparu sous les arceaux, il fut donc possible à Thadéa de franchir aussi le mur écroulé et de pénétrer sur les traces de son cousin au milieu de la première enceinte, où se dressaient quelques pierres tombales, à moitié couvertes par les hautes herbes qui croissaient abondamment dans ce lieu désert. Le vent sifflait dans ces pierres brisées avec un bruit plus effrayant encore que dans la futaie du parc, et Thadéa, s'arrêtant de nouveau, porta la main à son cœur comme pour en comprimer les battements trop vifs. L'isolement, la nuit, les traditions fantastiques mille fois redites depuis son enfance, avaient renouvelé en elle des terreurs superstitieuses qui se réveillèrent plus fortes sous l'influence plus di-

recte de ces débris silencieux. Appuyée contre un fragment sculpté détaché de quelque tombe, elle chercha à calmer l'agitation fébrile qu'elle commençait à ressentir. Alors, des voix lointaines frappèrent son attention et la décidèrent à accomplir jusqu'au bout son dessein, dont la frayeur involontaire qui venait de s'emparer d'elle aurait inévitablement empêché l'exécution. Les voix confuses qu'elle venait d'entendre semblaient partir du fond de la chapelle attenant à la vieille forteresse. Thadéa pensa qu'elle pouvait, grâce à l'obscurité, pénétrer dans l'intérieur et tout voir, sans crainte d'être aperçue par aucun des acteurs de cette scène nocturne. Elle chercha la porte par laquelle Sigismond avait pu s'introduire dans le vieux bâtiment, mais cette porte n'existait plus; un pan de muraille renversé servait maintenant d'entrée à la chapelle dévastée.

Çà et là des figures de pierre, grossièrement sculptées et arrachées à des tombes, jonchaient le sol humide où le pied tremblant de Thadéa laissait à peine une empreinte; à mesure qu'elle s'avançait le bruit des voix arrivait plus distinct à son oreille ; elle entrevoyait aussi comme une

sorte de crépuscule à l'extrémité de l'édifice; quelques jets de lumière, partant d'un des bas-côtés, allaient frapper des vitraux dont les restes ornaient une haute fenêtre. Thadéa se guida sur cette lueur, marcha sans bruit jusqu'à la nef, et, entendant de plus près les voix nombreuses qui l'avaient attirée, elle fut convaincue que l'épaisseur du mur la séparait seule de cette assemblée singulière.

Il lui fallut penser bien exclusivement à Sigismond pour triompher à ce dernier moment de ses répugnances et de ses terreurs; elle hésita, car elle sentait un frisson glacial parcourir tout son corps; puis elle crut, parmi les voix, reconnaître celle de son cousin, et son hésitation fut vaincue. Bientôt elle fut auprès de la porte de la salle du chapitre, et elle se blottit, à moitié morte, derrière un vaste pilier à l'ombre duquel elle pouvait tout voir et tout entendre.

Un étrange et intéressant spectacle attendait la jeune fille : cette salle antique, que l'on nommait encore la salle du chapitre, était la partie la mieux conservée de la chapelle, construite à peu près à la même époque que le château. D'une grande dimension, puisqu'elle s'é-

tendait sur tout un des côtés de la chapelle, elle eût ressemblé, sans les figures d'anges en prière qui soutenaient chacun de ses arceaux, à ces vastes parloirs qui précèdent la salle des audiences dans quelques palais de justice d'Allemagne et de France. De grands panneaux de boiserie, couverts de sculptures représentant des scènes de la Bible, ornaient les murailles, et si, dans le jour, ces panneaux noircis et maculés par les effets naturels de l'humidité ne produisaient pas un bien grand effet, le soir, en revanche, et à la lueur des torches attachées aux piliers, ils avaient une fort imposante apparence. Quelques siéges vermoulus, sculptés comme la boiserie, semblaient devoir être occupés par les principaux personnages de l'assemblée qui s'offrit aux yeux étonnés de Thadéa.

Il était difficile de distinguer d'abord toutes les parties du tableau, qui ne présentait, au premier aspect, que le caractère de la confusion, mais révélait ensuite la préméditation et le mystère. La réunion était assez nombreuse. Elle se composait d'une cinquantaine de personnes appartenant à toutes les classes de la société. Il y avait là, en effet, des mécontents de tous les éta-

ges, depuis le nonce polonais, fier et ambitieux, jusqu'à l'humble paysan; depuis l'étudiant et le séminariste jusqu'au fonctionnaire élevé de l'état. Tout dans cette conspiration semblait, du reste, être habilement prévu, et le lieu lui-même, récemment indiqué par Sigismond à ses amis politiques, paraissait convenablement choisi.

L'un des personnages composant l'assistance s'avança au milieu du cercle et prononça ces paroles :

— Voici notre réunion dernière; chacun de nous a compris le rôle qui lui est réservé. Nous avons jeté un regard sur la situation présente de notre pays, et nous avons vu qu'une direction nouvelle devait être imprimée aux affaires publiques pour rendre à la Pologne son ancienne splendeur. Tous les esprits généreux doivent concourir à cette noble tâche, à cette victoire de la fière indépendance de nos glorieux ancêtres sur le vice esclave et civilisé; à ce triomphe de la nationalité et de la justice sur les idées étrangères et les vieux abus!

— La génération qui nous a précédés, dit à son tour un étudiant imberbe, semble avilie et

pervertie ; elle a fait des lois infâmes; elle leur a obéi ! Mais la génération nouvelle n'en veut plus, de ces lois dont elle rougit ! elle se croit digne d'être libre de si misérables, de si honteuses entraves ! elle se croit assez forte pour renverser de tels obstacles ! elle se croit assez sage pour créer d'autres institutions plus conformes à ses besoins et à ses vœux.

— Formons une ligue puissante, reprit le premier interlocuteur ; que notre association se distingue par sa force et son unité. Maintenant, c'est à Varsovie que nous nous retrouverons tous. Le lieu du rendez-vous suprême, vous le connaissez. Que chacun vienne donc prêter entre mes mains le serment solennel qui doit nous engager tous !

A ce moment, il se fit un mouvement dans l'assistance ; mais déjà l'attention de Thadéa ne se portait plus uniquement sur ce qui se passait dans l'intérieur des ruines. Des bruits singuliers, qui se faisaient entendre au dehors, l'absorbaient presque entièrement.

C'est qu'en effet ces bruits étaient non-seulement étranges, mais menaçants : un piétinement de chevaux s'était d'abord vaguement fait en-

tendre, et avait paru annoncer l'approche de nombreux cavaliers. Bientôt le bruit, en se rapprochant, n'avait plus permis le doute, et, afin de mieux se rendre compte de la nature du danger qui pouvait se produire de ce côté (du moins son instinct le lui indiquait), Thadéa avait quitté le poste d'observation qu'elle avait adopté tout d'abord, pour s'avancer dans le préau qui entourait la chapelle, en se dissimulant le plu possible derrière les broussailles et les pierres.

Ce préau aboutissait, d'un côté, à la futaie que Thadéa avait parcourue d'abord, en suivant les traces de Sigismond ; de l'autre, à des murs à demi écroulés, formant autrefois l'enceinte, et derrière lesquels la pente très-rapide du terrain rendait assez difficile l'accès de cette enceinte, jadis fortifiée.

En se glissant d'abord de ce côté, Thadéa acquit la certitude qu'un corps d'infanterie gravissait la pente boisée et ne tarderait pas à franchir les brèches de la muraille. Non-seulement elle entendait le pas cadencé des soldats, mais encore elle voyait de temps en temps leurs armes reluire à la clarté de la lune.

Les bruits de chevaux qu'elle avait entendus

venaient du côté des grands bois qui séparaient la résidence de la vieille forteresse. Un détachement de cavalerie avait fait irruption par là et, en partie descendus de leurs chevaux, les cavaliers qui le composaient n'attendaient évidemment que l'arrivée très-prochaine de l'infanterie pour cerner complétement les ruines, de façon à s'emparer aisément des conspirateurs qu'elles renfermaient.

Une minute suffit à Thadéa pour bien comprendre l'ensemble de cette situation.

Dominant, quoique à grand peine, une intempestive timidité, elle prit instantanément la résolution toute virile de s'élancer vers les ruines de la chapelle et de pénétrer dans la salle du chapitre.

Les conjurés achevaient de prêter le serment individuel qui avait été prescrit. Un cri d'étonnement accueillit l'entrée de la belle jeune fille que, de toute l'assistance, Sigismond était le seul à connaître.

— Thadéa ! s'écria-t-il, en courant vers elle, que venez-vous faire en ces lieux ?

— Je viens, répondit Thadéa rassemblant ses forces défaillantes, je viens vous prévenir que

cet édifice est cerné par des troupes qui ne peuvent pas tarder à s'y introduire. Fuyez! c'est à peine si vous en avez le temps.

Un cri d'étonnement accueillit ces paroles.

— Etes-vous bien sûre de ce que vous avancez-là? demanda sévèrement un des principaux conspirateurs.

— Cette jeune fille est ma parente, dit Sigismond avec fierté, et je me porte garant de sa loyauté.

— Vous avez vu des soldats? reprit le premier interlocuteur en s'adressant à la jeune fille.

— Je les ai entendus, d'abord, puis aperçus, répondit Thadéa. Des fantassins gravissent la montagne et vont atteindre les murs de l'enceinte ; des cavaliers occupent la futaie et vous coupent la retraite de ce côté. Dispersez-vous donc s'il en est temps encore!

— Elle a raison et son conseil est bon à suivre, dit Sigismond.

— Etes-vous tous de cet avis? demanda le personnage qui avait interrogé Thadéa.

— Oui! oui! répondirent plusieurs voix.

— Alors, éteignez les torches et glissons-nous vers les souterrains.

Les torches s'éteignirent à l'exception d'une seule qui servit à guider les conjurés vers l'une des extrémités de la chapelle.

Sigismond s'était rapproché de Thadéa.

— Fuyez avec vos compagnons lui dit en pleurant la jeune fille. Imprudent! c'est pour vous que j'ai osé pénétrer dans ce lieu. Conservez, au moins, cette vie qui nous est si chère! Vos ennemis approchent; qu'attendez-vous?

— Mais, vous-même, Thadéa, comment échapperez-vous à leur fureur?

— Oh! quant à moi, soyez tranquille! je saurai me soustraire à leurs regards. Mais partez, au nom du ciel! partez! Hélas, quand nous reverrons-nous?

— Bientôt, je l'espère, Thadéa; adieu! espoir et confiance!

— On a parlé d'un souterrain; cette retraite est-elle bien sûre?

— Ce souterrain, connu de nous seuls, a une issue lointaine dans la campagne; elle nous permettra d'échapper à nos ennemis.

— Adieu donc! et que le ciel vous protége!

Ils se séparèrent, Sigismond pour rejoindre ses compagnons, Thadéa pour se blottir dans les ruines.

V

LA FUITE.

Le souterrain dans lequel les conjurés s'engagèrent un à un et dont l'entrée était masquée par une large dalle dissimulée elle-même par des broussailles, le souterrain, disons-nous, servait jadis de communication aux défenseurs du château avec les campagnes environnantes, et pouvait également leur servir soit à exécuter une audacieuse sortie, soit à opérer une retraite prudente.

Il aboutissait par une étroite issue au centre d'un bois situé dans le fond de la vallée à une

7.

distance considérable de la forteresse. Son existence était très-certainement inconnue des soldats qui avaient soudain envahi le lieu du conciliabule, car, pour être renseigné sur ce point, il fallait avoir bien souvent parcouru, exploré et sondé les ruines.

En moins d'un instant les conspirateurs eurent écarté la large dalle qui en masquait l'orifice, expression que l'on peut d'autant mieux employer en cette circonstance, que l'ouverture de ce souterrain, dans lequel on ne pouvait pénétrer qu'un seul à la fois, ressemblait singulièrement à celle d'un puits. Il s'élargissait ensuite graduellement de façon à donner passage d'abord à deux, puis à trois hommes de front.

En avant des conjurés marchait celui d'entre eux qui portait la torche dont la clarté eut été insuffisante, d'ailleurs, pour éclairer la route relativement étroite et assez tortueuse, si la lumière de deux ou trois lanternes sourdes n'était venue utilement s'y joindre. Le sol de cette voie souterraine n'était pas humide, du reste, et on y pouvait marcher facilement. Le trajet, qui fut lent, s'opéra donc sans difficultés matérielles. Les conjurés gardaient un silence quasi absolu

dans la crainte que leurs ennemis n'entendissent le bruit de leurs voix; quant à celui de leurs pas, la chose était impossible à cause de la nature un peu friable du sol qui amortissait le son. Combien de temps marchèrent-ils ainsi dans ce souterrain muet comme une tombe? ils ne le surent pas; mais, dans tous les cas, ce temps leur sembla bien long. Quelques-uns d'entre eux commençaient même à se préoccuper de cette marche incessante dans les entrailles de la montagne et se demandaient peut-être si le souterrain avait réellement une issue, lorsque le rétrécissement de ses parois annonça que très-vraisemblablement on approchait de cette issue si impatiemment attendue, si fiévreusement désirée.

Remarquons en passant qu'aux cœurs les plus vaillants, aux esprits les plus fermes, l'inconnu, l'incertitude, l'obscurité imposent toujours certaines défaillances.

Enfin une faible clarté, au ras du sol, apparut à une centaine de pas de ceux qui dirigeaient la marche. La lumière du crépuscule naissant se laissait partiellement entrevoir à travers des fragments de pierres et des broussailles. L'en-

trée du souterrain n'était pas, de ce côté, plus large ni plus apparente qne du côté des ruines. On déblaya à grand peine cet étroit passage, on écarta les pierres, on brûla les hautes herbes et les ronces. Enfin un des conjurés put sortir en rampant; plusieurs autres le suivirent.

Mais tout danger n'était pas écarté; il fallait procéder avec une extrême prudence. L'ennemi que l'on était parvenu à éviter dans les ruines, ne pouvait-on pas le retrouver actif et vigilant dans la campagne? A quelle distance se trouvait-on du vieux château? Personne ne pouvait le dire d'une façon exacte.

Les conjurés sortis les premiers du souterrain crurent donc devoir envoyer deux d'entre eux en avant pour explorer les environs immédiats de la montagne et reconnaître si aucun danger nouveau ne les menaçait pas dans leur fuite.

Le bois dans lequel aboutissait la communication souterraine du vieux château avec la campagne était assez bien fourni, mais, à cette époque de l'année, ne pouvait offrir un véritable abri, les feuilles n'ayant point encore acquis tout leur développement. Quatre des conjurés allèrent à la découverte et les autres attendirent

leur retour pour sortir du souterrain qui leur offrait, pour le moment, une retraite à peu près sûre.

La prudence eût voulu (ce fut du moins l'avis exprimé par l'un des chefs) que l'on demeurât jusqu'à la nuit suivante renfermé dans ce lieu de refuge, où l'on pouvait, pendant un certain temps, échapper à l'œil vigilant de l'ennemi.

Mais l'impatience était grande ; elle l'emportait même sur l'anxiété. Les objections vinrent en foule : on ne pourrait pas demeurer une journée entière dans le souterrain sans se préoccuper des vivres et aller en chercher dans les environs, démarche qui mettrait peut-être les soldats sur la trace des fugitifs. De plus, un certain nombre de ces derniers (les plus éloignés du lieu indiqué pour cette dernière réunion secrète) s'y étaient rendus à cheval ou dans les chars à bancs dont se servent les paysans polonais, et la réunion de ces attelages et chevaux dans une des maisons du village pourrait parfaitement attirer l'attention de l'ennemi, qui ne manquerait pas de comprendre que la réunion avait eu lieu réellement et n'en rechercherait qu'avec plus d'acharnement par quel moyen les conspira-

teurs avaient su disparaître ainsi tout à coup.

Il fallait donc profiter de la demi-obscurité qui régnait encore, ne pas attendre le résultat de nouvelles investigations et se disperser un à un dans la campagne sans chercher à rentrer à Varsovie, sauf à se donner ultérieurement un nouveau et suprême rendez-vous dans un village éloigné, situé de l'autre côté de la Vistule.

La majorité fit prévaloir cet avis, et on le mit à exécution dès que les conjurés envoyés à la découverte vinrent annoncer que, tout en entendant beaucoup de bruit et de mouvement au sommet de la montagne, ils n'avaient rien entrevu dans les campagnes environnantes qui pût leur faire redouter quelque embûche et quelque obstacle à leur fuite.

Ils se séparèrent donc, et chacun chercha à opérer individuellement une prudente et savante retraite.

Sigismond connaissait assez bien les environs, grâce aux longues promenades qu'il avait l'habitude de faire quotidiennement autour de la résidence. Il savait quels étaient les sentiers détournés qui pouvaient le plus promptement l'en éloigner ou l'y ramener. Une seule pensée

le préoccupait : devait-il s'en exiler pour longtemps ou, n'ayant pas été surpris par les soldats en flagrant délit de réunion secrète et de conspiration, ne serait-il pas, par le fait, trop peu compromis pour se voir contraint à une longue absence du toit de famille ?

Son indécision à cet égard ne fut pas de bien longue durée, car, à peine avait-il, avec des précautions infinies, gagné la lisière du bois et se disposait-il à entrer dans un chemin étroit qu'il connaissait de longue date pour l'avoir traversé souvent dans ses promenades quotidiennes, qu'il aperçut, accourant à l'entrée de ce chemin, un enfant d'une douzaine d'années, fils d'un vieux serviteur de la comtesse Grajina et qui avait personnellement un grand attachement pour Sigismond.

L'enfant s'arrêta, jeta un regard soupçonneux tout autour de lui dans des directions opposées et finit par s'accroupir afin d'appliquer son oreille sur le sol et de mieux entendre ainsi les bruits lointains.

Sigismond jugea que le moment était venu de s'avancer vers l'enfant qui, entendant près de lui le bruissement des branches, se releva

vivement et courut à Sigismond en tirant de son sein un papier qu'il lui remit.

C'était une note écrite au crayon par Thadéa; elle était ainsi conçue :

« Les soldats se dirigent vers la résidence, où ils vont faire, sans doute, une minutieuse perquisition. Il est impossible que vous y rentriez quant à présent. Fuyez donc le plus rapidement que vous pourrez; quittez la Pologne. Voici un peu d'or que nous avons rassemblé à la hâte et que nous vous envoyons, espérant que notre intelligent petit messager vous trouvera dans les environs. »

L'enfant remit en effet à Sigismond un petit sac en peau renfermant une cinquantaine de pièces d'or.

— Monsieur, dit-il, mademoiselle Thadéa a recommandé que vous ne répondiez pas, afin que si l'on me rencontre et si l'on me fouille, on ne découvre sur moi rien de compromettant.

— Elle a eu raison; rentre le plus tôt possible à la résidence, et tâche de ne pas attirer l'attention sur toi.

Et il lui mit une pièce d'or dans la main, mais l'enfant ne voulut pas la prendre.

— Oh! non, monsieur, dit-il, mon père me battrait.

— Tu lui diras que j'ai voulu te faire accepter ceci en souvenir de moi.

— Ce n'est pas la peine, nous nous souviendrons bien de vous sans cela.

L'enfant, sautant lestement le fossé qui séparait le chemin du bois, disparut bientôt à travers les taillis.

— Entêtés, mais braves et fidèles; il sont tous comme cela! murmura Sigismond.

Et, s'éloignant lui-même à grands pas, il s'enfonça promptement dans la forêt tout en cherchant à s'orienter du mieux qu'il lui était possible. Quitter la Pologne, comme le lui indiquait Thadéa, n'était pas chose facile en gagnant les frontières du côté de l'Allemagne. Mieux valait encore (et il le comprit de suite) pénétrer dans les provinces russes et atteindre, en les longeant, la Gallicie autrichienne. C'était évidemment le meilleur, peut-être le seul moyen d'échapper à la poursuite de ses ennemis, qui le cherchaient dans une direction tout opposée.

Il marcha deux jours de suite avec courage et constance, s'efforçant toujours de se maintenir

dans la direction qu'il s'était tracé. La nuit, il couchait dans des fermes ou des maisons isolées où il trouvait un gîte sûr, une hospitalité fidèle et souvent de précieux renseignements sur la route qu'il entendait suivre. Le paysan polonais devinait en lui un compatriote persécuté et sans lui adresser la moindre question, lui rendait tous les services qu'il était en son pouvoir de lui rendre. Sigismond acheta pour quelques pièces d'or un cheval de petite taille, mais d'allure vive, qu'un fermier, sur l'expression de son désir, se hâta de lui céder. Ce fut grâce à cette excellente monture qu'il put aisément gagner les limites de la Russie; mais, là, il fallait s'en séparer, car, en pays ennemi, un voyageur à pied pouvait plus aisément dissimuler sa marche à travers les forêts. Il laissa donc son cheval dans la dernière maison ou il logea et en fit cadeau à son hôte, lequel, connaissant admirablement tous les environs, fit pénétrer Sigismond sur le territoire russe par des voie sûres et détournées.

Il se trouvait alors dans des régions boisées très-favorables, sans doute, au fugitif, au proscrit, mais qui présentaient au voyageur d'incessants obstacles.

La Russie d'Europe se trouve divisée en deux parties bien distinctes: d'un côté, la région stérile des plaines ou steppes qui s'étendent au midi et où paissent les troupeaux; de l'autre, les contrées du nord et du centre, que la culture a partiellement améliorées. A l'exception des monts Valdaï qu'on nomme la Suisse russe, le pays n'offre plus qu'une terre plate, uniforme, rarement semée de quelques collines; mais le caractère général de cette vaste plaine n'est pas, à beaucoup près, le même au nord qu'au midi. Partout le sol est riche ; seulement, dans le midi, il manque d'arbres et, pendant l'été, la sécheresse le dévore. Dans le nord, au contraire, le pays, excepté dans les endroits où la culture en a changé l'aspect, est couvert de marais et de forêts de pins qui se continuent jusqu'à ces latitudes septentrionales où le bois, diminuant par degrés s'étiole, et où l'extrême rigueur du climat ne souffre plus d'autre végétation que celle des mousses et des plantes basses qui vivent profondément ensevelies sous la neige durant toute la longueur de l'hiver. Ces tristes végétaux recouvrent seuls avec l'eau des marais la surface du sol pendant le peu de mois où le soleil a la force

de fondre la neige et la glace. Souvent même la neige entre si tard en fusion que, du sol gelé, s'élèvent à peine quelques mousses qui, s'accumulant toujours en absorbant la neige dissoute, se corrompent en dessous et forment d'interminables fondrières.

Les forêts consistent surtout en pins rouges, en sapins blancs et en bouleaux ; car, bien que Novogorod et les provinces orientales de la Russie abondent en chênes, c'est à peine si ce bel arbre se rencontre dans cette vaste région boisée qui s'étend de la Baltique et des frontières de la Pologne aux monts Oural et de l'Oural au centre de la Sibérie. Dans plusieurs de ces forêts, les arbres croissent à la surface solidifiée du marécage; aussi, lorsqu'ils atteignent une certaine hauteur, le vent les arrache-t-il aisément du sol. C'est ce qu'il est facile de reconnaître à la forme particulière du sapin blanc dont les racines s'étendent à la surface de la terre sans y pénétrer jamais profondément. La plupart des forêts qui en sont composées présentent un spectacle de désolation étrange : partout les arbres les plus robustes sont couchés au milieu des plus jeunes, les racines en l'air, tandis que le tronc et les

branches pourrissent et se décomposent dans la vase où s'enfonce le voyageur forcé de s'y aventurer.

Quelques-unes de ces forêts primitives (et souvent des plus vastes) sont si épaisses que la neige, en s'arrêtant sur la voûte serrée de leurs branches, y forme une espèce de couverture. Ainsi abritées contre l'âpreté des vents, elles conservent une température relativement modérée et sont le refuge du menu gibier. Les paysans, dans leur pittoresque langage, les nomment « les forêts chaudes » et c'est, en effet, la véritable dénomination qui leur convient.

Le sol marécageux où croissent ces arbres et même les fondrières de mousses qui, vers le nord, couvrent toute la surface du sol, donnent naissance à d'innombrables variétés de myrtiles qui s'étendent sous la neige et produisent un fruit de la grosseur d'une petite cerise; partout où, sous l'action des premiers beaux jours du printemps, la neige disparaît, on voit la terre se couvrir de ces fruits dont la couleur écarlate et la fraîcheur contrastent singulièrement avec la nuance brune des feuilles, des herbes et des mousses fanées qui les environnent.

Sigismond s'aperçut bientôt que ces fruits, providentiellement semés dans les solitudes boisées qu'il parcourait, pouvaient avoir un autre mérite que celui de récréer la vue. En quittant le dernier gîte polonais où il s'était arrêté, il s'était muni, pour trois jours, de provisions qu'il portait renfermées dans un sac de toile suspendu à son côté, ce qui, par parenthèse, lui donnait l'apparence d'un ouvrier bûcheron qui se rend à son ouvrage. Mais le quatrième jour arriva sans qu'il eût rencontré autre chose que des huttes abandonnées par des bûcherons véritables, huttes dans lesquelles il dormait sur des fougères sèches; et, fort heureusement pour lui, il avait eu la prévoyance de ménager les provisions qu'il portait en faisant une moisson abondante de ces myrtiles dont nous venons de parler.

A la fin du quatrième jour, Sigismond commençait à concevoir d'assez vives inquiétudes sur cette continuelle solitude qui ne lui permettait ni de demander un renseignement sur la direction qu'il devait suivre, ni d'obtenir, même à prix d'or, les ressources matérielles qui lui étaient nécessaires pour continuer sa

route, lorsque tout à coup il aperçut, marchant devant lui à une centaine de pas et suivant le sentier qu'il parcourait lui-même, un homme dont le costume attira tout d'abord son attention.

Cet homme portait une chemise bleue rayée de blanc par-dessus son pantalon enfermé dans des bottes de peau de bœuf et, sur la chemise, une casaque brune plissée par derrière à la ceinture.

Sigismond l'eut bientôt rejoint et n'hésita pas à lui demander des renseignements sur le lieu où il se trouvait et la route qu'il devait suivre.

Une certaine confiance lui avait été inspirée, d'ailleurs, par les traits du voyageur, dont le visage, encadré d'une belle barbe déjà grisonnante, rassurait tout d'abord par l'apparence d'honnêteté calme et de dignité qui y était empreinte.

Avant de répondre aux questions qui lui étaient adressées pas Sigismond, le voyageur le regarda avec étonnement et curiosité.

— Vous désirez gagner les frontières des provinces autrichiennes? lui dit-il, mais vous en êtes encore bien éloigné.

— Me serais-je donc égaré dans ces forêts et écarté de ma véritable route? demanda Sigismond.

— Non pas précisément, reprit le voyageur; mais les distances sont peut-être plus grandes que vous ne le supposiez. Du reste, il me paraît difficile que vous puissiez continuer votre voyage à pied sous peine de le prolonger singulièrement et peut-être au détriment de vos affaires. Vous vous occupez de commerce, m'avez-vous dit?

— Oui, répondit Sigismond, avec un certain embarras qui n'échappa pas à son interlocuteur.

— Oh! se hâta d'ajouter ce dernier avec un bon sourire, ne croyez pas que ce soit par curiosité et surtout par une curiosité malveillante que je vous adresse cette quesion. C'est de l'intérêt, voilà tout. Que vous soyez commerçant ou proscrit, peu m'importe; je vois en vous un frère que je puis aider dans une circonstance plus ou moins importante, plus ou moins heureuse, de la vie, et je suis tout disposé à le faire.

En prononçant le mot de «proscrit» l'étranger

avait jeté sur Sigismond un regard profond et doucement investigateur.

Le jeune homme baissa la tête.

— Merci pour ces charitables sentiments, dit-il.

— Eh, mon Dieu ! continua le voyageur, n'est-ce pas mettre en pratique le précepte le plus saint, le plus sacré, que de s'aider les uns les autres ? Permettez-moi de vous le dire, d'ailleurs, vous pouvez, si c'est votre volonté ou votre désir, mettre en moi une confiance qui, croyez-le bien, ne sera pas trompée. La confiance, je le sais, ne se commande pas ; elle s'inspire. Je ne provoque pas la vôtre ; je l'attends.

Tout cela avait été dit avec une grande et caractéristique simplicité. Sigismond en fut touché. La jeunesse, d'ailleurs, est quelquefois communicative jusqu'à l'imprudence. Aussi était-il déjà disposé à dire la vérité sur sa situation présente et à demander des conseils, lorsque l'inconnu reprit :

— Mais qu'ai-je dit ? Si jeune, être proscrit, fuir sa patrie, son foyer, non, non c'est impossible !

« Quelle étrange ressemblance ! ajouta-t-il, comme se parlant à lui-même.

— Je suis Polonais, dit Sigismond.

Ce mot fut comme une révélation pour l'étranger.

— Alors, je ne m'étais pas trompé ; vous fuyez votre pays, dit-il.

— C'est la vérité, dit Sigismond ; je suis forcé de m'en éloigner et je cherche à sortir des provinces russes.

— Vous fuyez la persécution ?

— J'avais l'ambition de régénérer mon pays. Compromis dans un complot politique, je veux échapper aux poursuites de mes ennemis.

— Je tâcherai de vous aider dans la réalisation de ce dessein.

— Vous le pourriez ?

— Je le tenterai. Vous êtes persécuté ? je le suis aussi ; les malheureux se doivent un mutuel appui.

— La persécution vous poursuit comme moi ?

— Oui ; mais pour un motif différent. Vous, c'est la politique qui vous proscrit ; moi, c'est la religion.

— Je ne comprends pas bien....

— J'appartiens à une secte dissidente que la religion soi-disant orthodoxe poursuit et combat,

je suis un pauvre pope Raskolnik. Moi et mes frères, c'est-à-dire le petit troupeau de fidèles qui s'est groupé autour de moi et écoute ma parole, nous sommes forcés de nous cacher dans les forêts, de nous perdre au fond des steppes, de mettre, en un mot, les plus grands espaces et les plus grands obstacles possibles entre nous et nos persécuteurs... Mais dans un moment plus opportun et plus propice je vous expliquerai complétement et avec détails cette situation déplorable qu'on nous a faite. L'important, à l'heure présente, est de vous venir en aide en vous offrant un asile où nous pourrons bientôt causer librement et longuement de vos affaires comme des nôtres. Nous approchons du refuge que je vous ai proposé, c'est-à-dire du village que nous habitons.

Sigismond jeta un regard autour de lui, et n'apercevant tout d'abord aucune trace d'habitations, aucun vestige de village, ses traits exprimèrent sans doute un étonnement qui allait presque jusqu'à l'incrédulité car son interlocuteur reprit :

— Votre surprise me fait voir que les précautions que nous prenons ne sont point inutiles et

que nous réussissons suffisamment à détourner de nous l'attention des hommes. Nous touchons, je le répète, moi au terme de ma course, vous au refuge momentané qui vous est cordialement offert.

Et le Raskolnik, élevant la main, indiqua à Sigismond un groupe de cabanes presque enfouies sous la terre et cachées dans les arbres au centre duquel s'élevait une petite chapelle surmontée d'un clocher dans les mêmes proportions exigues. Cette chapelle était complétement dissimulée par un massif de sapins au milieu desquels elle avait été bâtie.

Désignant à Sigismond une de ces cabanes, le pope, après avoir jeté derrière lui un regard investigateur, l'y introduisit vivement et en referma aussitôt la porte.

VI

L'HOSPITALITÉ

Sigismond, en entrant dans la cabane d'une étendue encore assez restreinte quoiqu'elle fût plus grande que celles qui l'entouraient, n'y remarqua rien d'extraordinaire. Des meubles et des dressoirs en bois la garnissaient, et un lit, également en bois de sapin, recouvert de nattes et de peaux de mouton, s'étendait le long du mur sur lequel étaient attachées quelques images saintes.

En un mot, cet intérieur ne semblait différer en rien de tous les intérieurs de cabanes russes.

Cependant l'attention de Sigismond ne tarda pas à être éveillée par un détail qui lui avait échappé tout d'abord :

Au milieu de la cabane, une trappe avait été ménagée dans le plancher. Cette trappe masquait un petit escalier en bois de quelques marches, qui conduisait à un refuge souterrain destiné en cas d'attaque, ou même en temps ordinaire, à recevoir les habitants de la maison.

Le Raskolnik fit jouer la trappe et, montrant l'escalier à Sigismond, l'engagea à descendre dans le refuge, lui disant avec raison que, là, leur conversation ne pourrait être entendue.

Sigismond, qui avait toute confiance en cet hôte singulier que le hasard lui avait envoyé, n'hésita pas une minute à suivre cet avis. Il s'engagea dans le petit escalier qui le conduisit au refuge indiqué, pièce de la même dimension que celle qui se trouvait au-dessus et dans laquelle des sacs recouverts en peau de mouton permettaient de s'asseoir assez commodément sur le plancher.

Le Raskolnik avait descendu lentement l'escalier. Il fit signe à Sigismond de s'asseoir et prit place lui-même auprès de lui.

— Toutes ces précautions vous étonnent peut-être, jeune homme, dit-il, et pourtant elles sont bien nécessaires pour écarter autant que possible les terribles dangers qui nous menacent, pour opposer quelques obstacles matériels aux persécutions dirigées contre nous.

— Mais, ces persécutions, je ne les comprends pas, car, après tout, vous êtes des hommes inoffensifs; vous ne visez pas, vous, à réformer les gouvernements, à bouleverser l'Etat...

— Vous comprendrez bien aisément, lorsque je vous aurai fait connaître le fond de nos doctrines religieuses.

— Elles sont donc bien subversives?

— Vous allez en juger : apprenez que nous ne reconnaissons pas les descendants de Pierre le Grand comme chefs spirituels de la religion gréco-russe, et que, imitant nos ancêtres, nous avons conservé comme seul livre de foi la traduction de l'Ecriture sainte, commencée sous les auspices de nos apôtres Cyrille et Methode. Nous nous nommons nous-mêmes disciples du *Stara Ver;* la foule nous confond tous sous le nom de Raskol-

(1) La vieille foi.

niks, c'est-à-dire de schismatiques. L'austérité de nos mœurs, la simplicité de notre vie, n'ont jamais pu calmer ou amoindrir la fureur de nos ennemis. L'empereur Nicolas nous traite durement depuis quelques années, et imite en cela le tzar Pierre le Grand.

— Sa sévérité envers vous est-elle donc plus dangereuse que par le passé?

— Oui; elle a redoublé depuis qu'un des nôtres, fanatisé par la persécution à laquelle ses frères étaient en butte, s'en alla trouver le métropolitain de Saint-Pétersbourg, et, l'appelant l'Antechrist, le frappa à la joue. La faute était grande; elle fut terriblement expiée : vainement le métropolitain, par une conduite pleine de charité vraiment chrétienne, intercéda-t-il chaleureusement en faveur du Raskolnik égaré, celui-ci fut condamné à l'exil perpétuel en Sibérie et au knout.

— O ciel!

— Le métropolitain redoubla ses instances; mais l'empereur se montra inexorable. Brisé de coups, le coupable (car je n'hésite pas à lui donner ce nom) expira, dit-on, dans la nuit qui suivit le supplice. Depuis ce temps, comme je vous

le disais, la sévérité du gouvernement a redoublé à notre égard. Il n'est guère de semaine où des détachements de soldats ne se présentent inopinément et ne visitent minutieusement nos pauvres cabanes, perdues dans les bois. Alors, et ce n'est pas là notre moindre humiliation, il faut nous faire passer pour une petite colonie orthodoxe; il faut que nos persécuteurs ne découvrent dans nos demeures que les livres et les images de la religion officielle. S'il en était autrement, nous serions immédiatement emmenés en Sibérie. Mais nos mesures sont bien prises, et non-seulement nous avons pu jusqu'ici soustraire nos saints livres à tout regard profane, mais nous-mêmes, lorsque nous le voulons, c'est-à-dire quand nous le jugeons utile, pouvons disparaître momentanément dans les entrailles de la terre.

— Mais ne craignez-vous pas qu'à la longue toutes ces retraites ne soient découvertes?

— Non. Jusqu'ici, grâce à notre prudence, les soldats, dans leurs fréquentes visites, n'ont rien trouvé qui fût répréhensible aux yeux de l'autorité. Nous passons maintenant, je le répète, pour une colonie de travailleurs inoffensifs établie au milieu de ces bois, pour les exploiter au profit

d'une compagnie financière de Moscou à laquelle ils ont été vendus par leur propriétaire. Il y a, du reste, beaucoup de vrai dans cette supposition. Une de nos grandes forces, remarquez-le bien, c'est que nous avons des adeptes, des frères, dans tous les rangs de la société. Bien des renseignements, bien des avertissements nous ont été transmis de la sorte. La Providence nous sert quelquefois, d'ailleurs, en nous envoyant d'utiles concours, en nous faisant faire d'heureuses rencontres, en nous permettant de profiter d'occasions favorables; et tenez, jeune homme, je considère comme une bonne chance de vous avoir ainsi rencontré sur mon chemin.

— C'est plutôt moi qui devrais me féliciter de cette rencontre, car, si j'en éprouve déjà la favorable influence, je cherche bien inutilement à comprendre en quoi, chétif et proscrit, je puis vous être de quelque utilité.

— Je vais vous l'apprendre, jeune homme; mais d'abord, laissez-moi vous adresser quelques questions : vous avez habité Saint-Pétersbourg?

— Non; j'y suis né, m'a-t-on dit, et ma mère est morte en me donnant le jour. Je fus alors transporté en Pologne, où j'ai constamment vécu

au sein de ma famille, soit à Varsovie, soit dans les environs.

— Et... votre père ?

— Mon père était un officier général polonais au service de la Russie.

— Lui ressemblez-vous beaucoup?

— On ne m'a jamais parlé de cette ressemblance. Mais pourquoi cette question?

— Parce que... parce que vos traits me rappellent singulièrement un personnage que j'ai connu. Et votre père n'existe plus ?

— Il était mort avant ma naissance ; je ne l'ai jamais vu non plus que ma bonne mère que je ne connais que par ce portrait que je porte toujours suspendu à mon cou.

En disant cela, Sigismond écartait ses vêtements et présentait au pope un médaillon renfermant une miniature retenue par un étroit ruban de soie noire.

— Quels beaux traits, quel noble visage! dit le Raskolnik...

— Oui ; elle était bien belle et bien bonne, aussi, assure-t-on.

— Ces traits-là ne sont pas seulement gracieux, ils sont énergiques, ils indiquent un caractère

plein de détermination et de courage. Je crois que vous avez hérité de ces deux qualités maternelles et, dans la circonstance présente, elles peuvent vous être d'une bien grande utilité.

— Peut-être...

— N'en doutez pas; elles vous seront même indispensables et, du reste, c'est la conviction que vous les possédez jointe à la confiance que vous m'inspirez en la loyauté de votre caractère, qui me détermine à vous demander si, en échange de nos bons offices, vous ne seriez pas disposé à rendre un service à notre société.

— S'il est en mon pouvoir de vous être utile, disposez de moi, je vous en conjure; je serais heureux de pouvoir vous prouver toute ma gratitude.

— Le service que nous aurons à vous demander est d'une nature délicate. Je dois, avant de vous parler de la mission que je voudrais vous confier, consulter les deux plus anciens de notre petite colonie. Je ne doute pas qu'ils n'approuvent la proposition que je leur ferai à votre égard et qu'ils ne partagent mon avis sur la confiance que nous pouvons mettre en vous. Ce n'est donc, pour ainsi dire, qu'une formalité, mais elle est

obligatoire; l'important pour moi était de savoir d'abord si vous étiez disposé à rendre service à des gens opprimés qui ne sont pas libres de leurs mouvements à cause de l'incessante surveillance exercée sur eux par une police habile et nombreuse.

— Vous pouvez compter sur mon concours, je le répète, car je ne suppose pas que vous me demandiez rien d'indigne de moi.

— Soyez tranquille sur ce point; j'ai trop bonne opinion de vous pour le faire. Maintenant je n'ai plus qu'à consulter, un peu pour la forme, je vous l'ai dit, les anciens de notre colonie, et je vous ferai connaître le service que vous pouvez nous rendre, service en échange duquel nous faciliterons votre fuite et nous vous procurerons un passe-port.

— Un passe-port? mais c'est pour moi le salut!

La conversation fut interrompue en ce moment par un bruit confus; et des coups frappés d'une façon particulière au-dessus de la tête des interlocuteurs attirèrent l'attention du Raskolnik.

— C'est une alerte, dit-il; les soldats russes visitent encore une fois le village; mais aujourd'hui, à cause de vous, je ne veux pas me mon-

trer à eux. Il me serait assez difficile, en effet, d'expliquer et de justifier votre présence parmi nous à des gens fort soupçonneux et peu crédules; seulement je vais mettre une nouvelle barrière entre les Russes et nous.

Il s'approcha vivement de la boiserie qui garnissait à hauteur d'appui la pièce dans laquelle ils se trouvaient et, enlevant une cheville dissimulée dans une des moulures de cette boiserie, il dit à Sigismond :

— Aidez-moi, jeune homme, à faire glisser ce panneau et ensuite imitez-moi.

Sigismond unit ses efforts à ceux du pope; le panneau glissa dans une rainure et mit à jour une large ouverture pratiquée dans la muraille. Le Raskolnick se courba et s'engagea dans cette ouverture en faisant signe à Sigismond de le suivre.

Une fois ce passage effectué, ils purent se redresser de suite, car l'ouverture ainsi ménagée donnait sur un second souterrain renfermant des cellules où, comme le pope le fit voir à Sigismond après avoir allumé une lampe, se trouvaient déposés les livres du culte et celles des

images saintes qui étaient admises et vénérées par le Raskolnik.

Dans la plupart de ces cellules, refuge primitif de la colonie schismatique, se trouvaient des lits de nattes recouverts de peaux de mouton. Le pope en désigna un à son hôte.

— Le jour s'avançait beaucoup lorsque nous sommes entrés dans la cabane, lui dit-il, et vous devez être accablé de fatigue. Etendez-vous sur ces nattes et livrez-vous au sommeil dont vous devez avoir un si grand besoin. Moi-même je veillerai sur vous et ne m'endormirai que lorsque je saurai, par un signal convenu, que tout danger a cessé pour nous, c'est-à-dire que les soldats sont repartis. Demain, dès qu'il fera jour, nous sortirons de notre refuge et nous pourrons, je l'espère, reprendre longuement et paisiblement notre conversation interrompue.

— Soit, dit Sigismond.

Et, après avoir vidé son petit sac de provisions, il se jeta sur le lit de nattes, où il ne tarda pas à s'endormir de ce sommeil profond que la nature accorde si facilement à la jeunesse.

Le lendemain, à la pointe du jour, il était

réveillé par le pope, qui lui frappait doucement sur l'épaule.

— Eveillez-vous et causons, lui dit ce dernier; mais, avant tout, sortons d'ici et regagnons la pièce dans laquelle vous êtes entré d'abord, et où je vous ai préparé un léger repas du matin.

— Tout danger est donc passé? demanda Sigismond.

— Oui, dit le pope ; comme toujours, les soldats n'ont trouvé que des habitants paisibles, des livres et des images orthodoxes. Ils ont demandé où j'étais et on a répondu qu'une petite tournée dans le voisinage était la cause de mon absence momentanée. Nous voici maintenant tranquilles pour quelque temps. C'est le cas d'aborder le sujet dont j'avais commencé à vous entretenir hier, et de combiner notre plan de conduite. Je vous ai dit que nous attendions de vous un service...

— Service que je suis tout disposé à vous rendre.

— J'ai consulté, comme je vous l'avais annoncé, les anciens de notre colonie, et ils ont été unanimement de mon avis en ce qui vous tou-

che. Je puis donc parler librement de la mission toute de confiance que je veux vous donner.

— J'écoute.

— Nous désirons que vous transportiez à Lemberg, en Gallicie, une somme d'argent recueillie dans plusieurs villes, principalement à Moscou, et qui doit être remise par un intermédiaire sûr à notre métropolitain.

— Et cette somme d'argent... est-elle considérable ?

— Elle est considérable. Il s'agit de deux cent mille roubles.

L'étonnement de Sigismond fut très-vif et son visage l'exprima involontairement. Le Raskolnik se trompa sur le sentiment intime qu'il éprouvait.

— Hésiteriez-vous? lui dit-il?

— Je pourrais redouter une pareille responsabilité, mais cependant je l'accepte pour vous rendre service, dit Sigismond. Seulement ma surprise est grande, je vous l'avoue, de vous voir disposer de sommes aussi importantes.

— Oh ! nous sommes bien riches !

— Ceci en est une preuve évidente, et je me permets de trouver fort imprudente la confiance

que vous mettez en moi de la sorte, sans me connaître davantage. Si j'en étais indigne, pourtant, et si votre dépôt était mal placé ?

— Je vous l'ai déjà dit, jeune homme, il ne me faut pas beaucoup de temps pour juger les caractères et deviner les instincts. Je suis tranquille en vous confiant cette somme ; cela doit vous suffire.

— Une dernière question : Pourquoi ne chargez-vous pas un des vôtres de cette mission délicate ?

— J'ai deux raisons pour cela. La première, c'est que nos frères sont tous accablés d'occupations et ne peuvent aisément se déplacer pour accomplir un long voyage ; la seconde, c'est que, personnellement connus de la police qui nous entoure, leur déplacement semblerait étrange et suspect à nos ennemis ; il pourrait évidemment résulter de cette circonstance de graves complications qu'il est prudent d'écarter. L'envoi d'un étranger a l'avantage d'éveiller beaucoup moins les soupçons et de remplir aussi bien le but que nous nous sommes proposé.

— Je n'ai plus d'objections à vous faire. A quand mon départ ?

— Vous passerez encore avec nous un jour qui sera employé en préparatifs.

— Et le passe-port dont vous m'avez parlé ?

— Vous n'en aurez besoin que pour franchir la frontière. A ce moment, on vous le procurera.

Sigismond, enchanté de cet entretien, attendit avec impatience le moment du départ, bien que les mœurs, ou plutôt les habitudes singulières des sectaires au milieu desquels il était tombé, eussent pu fournir ample matière à ses observations.

VII

LA MISSION.

Pendant la journée qui précéda le départ de Sigismond, les Raskolniks, par ordre de leur pope, disposèrent une voiture découverte qui devait être attelée de trois vigoureux chevaux. On prépara aussi une ceinture de cuir de vache dans laquelle fut introduite et cousue la somme en papier que Sigismond allait emporter. Un habile cocher nommé Petroff devait conduire le jeune homme et lui servir d'auxiliaire durant son voyage. Son intelligence égalait son adresse

professionnelle, et Petroff semblait même être traité par le pope fort au-dessus de son apparente condition. Sigismond ne pouvait donc pas avoir un acolyte mieux choisi.

Au moment du départ, le pope les bénit, et Sigismond, comme il le lui avait annoncé la veille, lui remit une lettre pour la comtesse Grajina, que le Raskolnik avait promis de faire parvenir à son adresse par des moyens détournés, mais sûrs. Dans cette lettre, où il annonçait qu'il se dirigeait sur la Gallicie autrichienne pour, ensuite, gagner l'Allemagne et la France, Sigismond avait inséré un mot spécial pour Thadéa, dont le dévouement méritait bien ce souvenir.

A l'aube du jour, il s'éloigna du toit hospitalier qu'un si favorable hasard lui avait ménagé. Le pope, du seuil de sa cabane, lui envoya des signes amicaux tant qu'il put entrevoir le modeste équipage lancé au galop des trois chevaux attelés de front, à la manière russe. Il rentra ensuite sous son toit en se disant :

— Qui sait si ce jeune homme, avec son étrange ressemblance, ne pourra pas nous servir puissamment un jour? J'en écrirai à notre chef

suprême, car rien ne doit être négligé par nous.

Pendant ce temps, Sigismond et son compagnon de route franchissaient l'espace ; ils se dirigeaient vers l'ouest et suivaient, à travers les forêts, des routes que Petroff semblait connaître de longue date. L'action des premiers beaux jours de printemps se faisait sentir sur toute la nature, et cette action, dans les contrées du nord, est d'une singulière puissance. Avec une étonnante rapidité, tout se transforme ; la terre se revêt d'une luxuriante verdure ; d'innombrables fleurs s'y épanouissent ; des oiseaux de toute espèce viennent animer les solitudes ; les cris de la grue et du cygne sauvage, le chant du courlis, les croassements de la bécasse voltigeant sur les bouleaux à la pointe du jour et au coucher du soleil, animent une scène longtemps plongée dans un glacial silence et y répandent tout à coup la vie.

Cette transformation s'opère, pour ainsi dire, fiévreusement, et le coup de baguette de ce grand enchanteur qu'on nomme le soleil réalise dans les contrées septentrionales de merveilleux changements à vue. Le sol y trouve, en effet, un

grand élément de fertilité dans la neige même qui le recouvre. Echauffée par les rayons solaires, cette neige, transformée en eau tiède, communique au sol une étonnante fertilité et le met en état de produire, avec une vigueur et une promptitude à peine croyables, auxquelles contribuent naturellement, d'ailleurs, l'extrême longueur des jours du printemps et de l'été, c'est-à-dire la présence prolongée de la lumière, si favorable à la végétation.

Bientôt Sigismond et son habile conducteur eurent franchi la zone de forêts qui cachait le village qu'ils venaient de quitter. Ils voyageaient le jour et, la nuit, ils couchaient chez des Raskolniks auxquels Petroff n'avait qu'un mot à dire pour les rendre les plus hospitaliers et les plus serviables des hommes.

En sortant des forêts, ils traversèrent des steppes, vastes plaines sans arbres dont la monotonie n'était parfois combattue que par la présence et le mouvement de troupeaux nombreux. Ces steppes ne sont, à proprement parler, ni le désert ni la prairie, mais participent de l'un et de l'autre. Leur sol, profondément imprégné de particules salines et nitreuses, est partout très-

productif lorsqu'il n'est pas brûlé par le soleil ou durci par la sécheresse. Exposé aux contrastes les plus extrêmes de la température, son aspect change suivant les saisons.

Ainsi, dans les premiers jours du printemps, alors que la neige vient à peine de disparaître, le sol se couvre d'une végétation riche et luxuriante; le dépérissement fait place à la séve et à la vie, et des fleurs de toute espèce, entre autres la jacinthe, la tulipe, le crocus, parsèment les tapis de verdure. Dans les premiers mois de l'été, la terre, privée d'eau, se dessèche à l'ardeur du soleil et devient aride; l'herbe se fane, brunit et prend une couleur plus sombre à mesure qu'elle se couvre de la poussière noire qu'agite le vent. Tout revêt la même teinte de tristesse; la vie semble se retirer, la végétation périt. L'absinthe et quelques herbes épineuses croissent seules dans ce sol nitreux dont la fertilité les élève à une grande hauteur; les chardons y forment comme de petits bois, susceptibles de couvrir un campement et dans lesquels un cavalier monté sur un cheval de haute taille pourrait être parfaitement caché. Vers la fin de l'été, une aridité souvage s'étend de toutes parts, les bes-

tiaux maigrissent, deviennent languissants et succombent en grand nombre au manque d'eau. Alors le pâtre (tcherednik) ne peut plus obtenir une seule goutte de lait de ses vaches épuisées. Enfin, lorsque l'automne arrive, on met presque toujours le feu aux steppes, quelquefois par négligence, le plus souvent à dessein et pour jouir de l'herbe naissante qui pousse à travers les cendres quand les brouillards et la rosée des nuits d'automne rendent quelque vie aux productions du sol. Puis les vents âpres de l'hiver se font sentir sur ces vastes espaces dans l'étendue desquels nul obstacle ne vient tempérer leur glaciale rigueur. En général, le ciel est gris et couvert; l'atmosphère, souvent brumeuse et d'un froid intense, donne le même aspect mélancolique au cercle rétréci de l'horizon. De redoutables ouragans de neige balayent alors l'étendue des steppes, et fréquemment la sévérité du climat vient décimer ou même détruire les troupeaux.

Nos voyageurs s'avançaient toujours vers l'ouest; les forêts ne tardèrent pas à reparaître et les Karpathes de la Gallicie se montrèrent. Un soir, enfin, on s'arrêta à la porte d'une maison

de bois entourée d'écuries et de hangars. C'était une *cortchnia* ou auberge juive.

— Laissez-moi porter la parole auprès du maître de cette maison, dit Petroff à Sigismond qui lui demandait s'ils étaient arrivés au terme de leur étape journalière, et gardez absolument le silence jusqu'à ce que je vous demande d'intervenir dans les petits arrangements que je dois prendre avec lui; commandez seulement le souper dans une chambre à part.

— Il faut procéder suivant les instructions que vous avez reçues, dit Sigismond; j'agirai ensuite selon vos avis.

En entendant une voiture s'arrêter à sa porte, le maître de l'auberge s'avança sur le seuil. C'était un petit homme grisonnant, portant toute sa barbe, au nez fortement aquilin, à l'œil vif à demi caché sous d'épais sourcils. Il était vêtu d'une longue redingote en forme de caftan.

— Bonjour, maître Itska, lui dit Petroff.

— Salut! répondit Itska en s'avançant d'une façon empressée et obséquieuse.

Il aida Sigismond à descendre, et tous deux se dirigèrent vers la cortchnia, tandis que Petroff

allait remiser la voiture sous un hangar et dételer les trois chevaux écumants.

Suivant l'avis qu'il en avait reçu de Petroff, Sigismond ne s'occupa tout d'abord que du souper. Il demanda une chambre séparée, fit allumer bon feu dans le poêle parce que, durant la soirée, l'atmosphère s'était sensiblement refroidie ; puis il commanda un souper pour deux et fit tout d'abord apporter une bouteille d'eau-de-vie blanche, dont il offrit plusieurs verres à Itska afin de le mettre en bonne humeur.

Petroff parut sur ces entrefaites.

— Maître, dit-il au juif, nous aurons besoin d'avoir un petit entretien avec vous. Si donc, le repas terminé, vous avez un instant à nous accorder, en dépit de vos occupations nombreuses, nous vous attendons ici ; l'affaire a quelque importance.

— Je vais donner un coup d'œil à mes voyageurs, et dans une demi-heure je reviendrai, dit le juif.

— Est-ce que votre auberge est bien pleine en ce moment ? demanda Sigismond de l'air le plus indifférent du monde.

— J'ai un certain nombre de marchands qui

se rendent à Nijni-Novogorod, et comme ils paient bien, il faut qu'ils soient bien servis, n'est-il pas vrai?

— Sans doute, sans doute, Itska, dit Petroff; mais nous aussi nous payons bien. Revenez-nous vite.

— Soyez tranquilles, dit le juif, dont les yeux s'illuminèrent; dans un instant je suis à vous.

— En quoi donc peut-il nous être si utile? demanda Sigismond dès que le juif fut sorti.

— C'est de lui que dépend l'heureuse issue de notre voyage, dit Petroff; c'est lui qui doit nous fournir votre passe-port et c'est moi qui vais entamer la négociation.

— Mais par quels moyens peut-il se procurer une pièce de ce genre?

— Oh! les moyens qu'il emploie ne nous regardent pas. Je me doute bien un peu de leur nature, mais il est inutile de nous en préoccuper. N'approfondissons rien et profitons de tout.

— C'est plus sage, en effet. L'important ici est de réussir; et vous l'espérez?

— Je l'espère.

— Vous connaissez Itska depuis longtemps?

— Il y a déjà plusieurs années que notre pope

m'a mis en relations avec lui. Comme il nous l'a déjà fait comprendre, lorsqu'on le paie bien, il sert bien.

Le juif rentra.

Petroff lui montra un siége placé entre la table et le poêle...

— Itska, lui dit-il dès qu'il fut assis, le service que nous attendons de vous est bien simple. Il s'agit de procurer à monsieur un passe-port pour Lemberg comme vous l'avez fait, il y a un an, pour un des nôtres.

— Ah! ah! dit le juif en branlant la tête, la chose n'est peut-être pas aussi facile qu'alors.

— Il n'y a rien de difficile pour vous, Itska.

— Vous savez bien, dit le juif, que les dernières révolutions de France et d'Allemagne ont rendu la police plus ombrageuse que par le passé.

— Je comprendrais, à la rigueur, que les difficultés fussent plus grandes qu'il y a un an pour entrer en Russie; mais pour en sortir?

— C'est la même chose.

— Voyons, Itska, voulez-vous dire par là que le service que nous vous demandons doit être payé plus cher?

— Pas précisément, mais...

— Je vous comprends; vous rencontrerez peut-être quelques obstacles de plus à nous procurer ce que nous voulons. Eh bien, nous ne marchanderons pas avec vous; cette fois, je vous remettrai deux cents roubles pour vos peines. Cela vous convient-il?

— Un pareil service, dans les circonstances présentes, cela vaut bien cent roubles de plus que ce que vous m'offrez.

— Itska, vous n'êtes pas raisonnable.

— C'est vous qui n'êtes pas juste.

— Vous savez bien que ce passe-port entraînera encore d'autres frais pour nous.

— Je le sais; mais cela ne me concerne pas, et, après tout, qu'est-ce que cent roubles de plus?

— C'est quelquefois beaucoup... mais, enfin, il faut toujours faire tout ce que vous voulez.

— Parce que je ne suis jamais trop exigeant.

— Vous aurez donc vos trois cents roubles.

— Pourquoi ne me les remettez vous pas de suite, pendant que nous sommes seuls? cela vaudrait mieux.

— Vous savez bien, Itska, que vous serez fidèlement payé. Je vous remettrai les trois

cents roubles d'une main pendant que, de l'autre, je recevrai le passe-port. Est-il rien de plus loyal que cela?... Mais êtes vous certain que le chef des douaniers voudra bien le viser au même prix que par le passé?

— Je le crois sans vous rien garantir.

— Et s'il allait s'y refuser complétement?

— Oh! pour cela, je puis vous garantir le contraire.

—C'est qu'il ne faudrait pas trouver d'obstacles de ce côté.

— Vous n'en trouverez pas, j'en suis convaincu, si vous payez bien, ou alors, il faudrait jouer de malheur.

Nous n'avons pas besoin de dire que la conversation avait lieu à voix basse. Au moment où Itska terminait cette dernière phrase un léger bruit se fit entendre derrière la porte, le juif dressa l'oreille et pâlit.

— On nous écoutait, dit Sigismond.

Itska se leva vivement et se dirigea vers la porte qu'il ouvrit. Le petit couloir en planches qui donnait accès dans la salle commune de l'auberge était vide; aucun bruit ne se faisait plus entendre.

— Est-ce toi Isaak? dit le juif.

Personne ne répondit.

— Quest-ce donc que cet Isaak qu'il appelle ? demanda Sigismond à Petroff.

— C'est son fils, dit ce dernier, et celui-là ne le trahira pas.

Le juif rentra ; il était fort troublé.

— J'ai peur que des oreilles indiscrètes n'aient surpris notre secret, dit-il. Quelqu'un écoutait certainement à cette porte et ce n'était pas Isaak.

— Vous défiez-vous de quelque personne de cette maison? demanda Sigismond.

— Hum ! reprit le juif, il y a ici un de mes coreligionnaires , Hayoum , dont je ne suis pas bien sûr...

— Si vous le croyez capable de nous trahir ou simplement de nous jouer quelque mauvais tour, dit Petroff, il est important de surveiller ses démarches, de le suivre de près et de tâcher de savoir ce qu'il médite.

— C'est ce que je vais faire.

— Songez, Itska, qu'il faut que monsienr ait franchi demain soir au plus tard la ligne des douanes. Un retard plus long serait préjudiciable à ses affaires.

— Je comprends, je comprends; ce ne sera pas de ma faute s'il vous survient des embarras. Je ferai tout mon possible pour vous les éviter. Quant à présent, achevez de souper et dormez sans crainte. Demain matin je viendrai causer avec vous.

—Prenez bien toutes les précautions nécessaires et surveillez Hayoum dans le cas où il aurait de mauvais desseins.

—Soyez tranquilles; je vais aller à sa recherche.

—Enfin, Itska, n'oubliez pas de me mentionner aussi sur le passe-port comme étant au service de monsieur... tout comme la dernière fois, vous savez?

— Parfaitement, parfaitement.

— Voici, sur ce papier, les noms écrits comme ils doivent être écrits.

—Fort bien; mais, en ce moment je vous avoue que ce qui me préoccupe le plus c'est la crainte qu'Hayoum n'aie surpris notre secret. Aussi vais-je à la découverte.

Itska sortit vivement.

— Comment tout ceci finira-t-il? demanda Sigismond à son compagnon de voyage.

— Bien, je l'espère, dit Petroff. Tout ce que je

crains c'est que le vieil Itska nous serve quelque plat de sa façon et feigne un danger quelconque pour nous rançonner un peu plus.

— Il a pourtant la figure assez loyale et j'ai une sorte de confiance en lui; c'est-à-dire que je crois qu'une fois son prix débattu et accepté par nous, il ne reviendrait pas sur ses engagements.

Les deux voyageurs, accablés par les fatigues d'une longue route, songèrent alors à prendre quelque repos, comme le juif le leur avait dit. Sigismond s'enveloppa dans son manteau et se coucha sur un vaste canapé en crin qui garnissait un des côtés de la pièce dans laquelle ils se trouvaient. Petroff s'étendit tout simplement sur le vaste poêle, qui ne donnait plus qu'une chaleur très-modérée.

Mais leur repos ne fut pas de longue durée; à peine le sommeil commençait-il à les gagner qu'un grand bruit de voix et de pas se fit entendre dans la grande salle. Petroff, réveillé le premier, ouvrit la porte et put saisir quelques mots d'une vive altercation qui avait lieu entre Itska et Hayoum.

Ce dernier voulait avoir sa part de profit dans l'affaire du passe-port, car il avait surpris la con-

versation de Petroff avec Itska; celui-ci refusait de partager. Bientôt la porte extérieure de la cortchnia s'ouvrit et se referma avec grand bruit. Le juif tout effaré vint retrouver ses hôtes.

—Levez-vous, levez-vous, leur dit-il; Hayoum nous a trahis, il va chercher les douaniers qui probablement vont cerner la maison; mais, moi, je viens d'expédier à leur chef mon jeune fils Isaak que j'ai fait sortir par une porte de derrière. Suivez-moi dans la salle commune.

Les voyageurs suivirent Itska.

La porte de la salle avait été verrouillée par lui du côté de la route; mais bientôt Izaak entra tout essoufflé par celle qui donnait sur la cour, annonçant à mots entrecoupés que le chef des douaniers, autrement dit de la police, car, sur les frontières, ces deux fonctions se confondent, le suivait de près et allait paraître.

Pendant ce temps, les douaniers avaient investi la maison et demandaient à haute voix qu'on leur en ouvrît la porte extérieure. Leur redoutable chef s'introduisit par l'entrée, et trois d'entre eux, le voyant pénétrer de ce côté, le suivirent sans qu'il eût le temps de les en empêcher.

Ce chef était un homme de haute taille, à l'air rébarbatif, à l'œil fin et rusé. En le voyant entrer d'un air majestueux, Itska se jeta par terre et, tirant rapidement de sa ceinture un billet de cinquante roubles qu'il y avait placé, le glissa avec une adresse rare sous la botte du terrible fonctionnaire. Celui-ci, qui n'avait rien perdu de cet habile mouvement, appuya le pied sur le billet si galamment offert, et, se tournant à demi vers ses subordonnés, leur dit :

— Retirez-vous; cette affaire me regarde seul.

Puis, sans quitter la place où il se trouvait, il avança le bras, prit un siége et s'assit. Dans ce mouvement il se baissa et, avec un naturel parfait, retira de dessous sa botte le précieux papier qu'Itska y avait placé.

— Quels sont ces voyageurs? demanda-t-il alors.

Il avait, en même temps, tourné les yeux vers Sigismond et Petroff que, tout préoccupé de l'intéressante pantomime du juif, il n'avait pas aperçus tout d'abord.

La vue de Sigismond sembla lui causer une extrême surprise. Il se leva comme mû par un

ressort et instinctivement porta la main à son bonnet fourré et se découvrit, ce qui parut plonger Itska dans un étonnement profond.

Le juif répondit alors à la question qui lui était faite :

— Ce sont des marchands qui veulent se rendre à Lemberg pour leurs affaires et désirent que vous visiez leur passe-port afin de pouvoir franchir demain la frontière.

— Des marchands? dit d'un ton assez incrédule le chef des douaniers en jetant un nouveau regard sur Sigismond, mais cette fois avec plus d'assurance, sans oser encore cependant remettre son bonnet sur sa tête, des marchands? et où sont leurs marchandises?

Petroff avait sans doute prévu la question, car il se hâta de répondre :

— Nous allons à Lemberg faire la livraison et recevoir le prix d'un envoi de peaux et de fourrures.

— Et où est le passe-port qu'il s'agit de viser?

— Itska vous le remettra.

— Ah! fort bien.

— Et ces messieurs, ajouta le juif à voix basse,

désireraient savoir de suite le prix que vous mettrez à votre complaisance.

Le chef des douaniers regarda de nouveau Sigismond.

— Ce sera deux cents roubles, dit-il.

— Soit ! dit Petroff.

— Tout, alors, est bien entendu, bien convenu, dit Sigismond ; demain matin nous aurons le passe-port.

— C'est convenu, dit le chef des douaniers ; je vais m'entendre à ce sujet avec Itska.

Le juif cligna de l'œil ; Sigismond et Pétroff se retirèrent ; le chef des douaniers salua.

Le lendemain matin, les voyageurs, munis du précieux passe-port, franchissaient la frontière. Ils arrivèrent à bon port à Zolkiew et, de là, gagnèrent Lemberg.

A Lemberg, Petroff attendit le soir pour conduire Sigismond, à travers des rues détournées, jusqu'à la demeure, située dans un des quartiers les plus retirés de la ville, du métropolitain raskolnik auquel Sigismond devait remettre la somme dont il était porteur.

Il s'acquitta de sa mission auprès du vieillard, qui le considéra longtemps avec une attention singulière, et qui, peu d'instants après, recevait en secret de Petroff une missive sur laquelle il méditait non moins longuement.

VIII

DOUBLE INTRIGUE.

Trois mois environ après les scènes que nous venons de raconter, un personnage, jeune encore, vêtu de vêtements sombres, sonnait discrètement à la porte d'une modeste maison de l'avenue de Saint-Ouen, à Batignolles, près Paris.

La suppression des barrières de cette grande ville n'avait pas encore été décrétée et ne devait même l'être que beaucoup plus tard. Il en résultait que Batignolles n'étant qu'une banlieue

de Paris, pas même un faubourg, ses communications avec le centre de la capitale étaient beaucoup moins fréquentes qu'aujourd'hui; que ses rues étaient moins habitées et autrement habitées; enfin que l'avenue de Saint-Ouen pouvait passer alors pour un quartier fort isolé.

C'était à la chute du jour que le personnage dont nous venons de parler avait sonné à la porte de la maison de modeste apparence dont il avait d'abord considéré le numéro avec une attention qui dénotait chez lui la crainte de commettre quelque erreur.

Quelques instants s'écoulèrent et, enfin, une servante vint ouvrir. Le visiteur lui remit sa carte en lui disant de la présenter à son maître et, en attendant qu'une réponse lui fût faite, il se promena en long et en large dans le couloir qui séparait la maison en deux parties.

La servante ne tarda pas à reparaître et invita l'étranger à entrer dans une pièce située au rez-de-chaussée de l'un des côtés du couloir. Cette pièce, d'une assez grande dimension, avait l'apparence d'un cabinet de travail et c'était, en effet, sa destination. La simplicité la plus stricte avait, d'ailleurs, présidé à son ameublement:

un vaste bureau renfermant une grande quantité de tiroirs, tous portant une étiquette, garnissait tout un des côtés de la pièce. Ce bureau était en bois blanc recouvert d'une couche de peinture brune qui avait la prétention de lui donner l'apparence de l'acajou. Au-dessus des tiroirs un double rang de cartons verts portant des numéros d'ordre s'élevait monumentalement, et dans le fond de l'appartement un corps de bibliothèque également en bois blanc étalait sur ses rayons passablement poudreux une assez grande quantité de livres brochés ou reliés dont le désordre indiquait, ou que leur propriétaire les consultait souvent, ou qu'il se souciait peu de l'ordre et de la symétrie.

Deux grandes cartes d'Europe et d'Asie entourées de cadres en bois noir complétaient, avec quatre chaises de paille et un vieux fauteuil recouvert de cuir placé devant le bureau, l'ameublement plus que modeste de ce cabinet de travail.

L'étranger, introduit dans cette pièce et poliment invité par la servante à s'asseoir sur une des chaises rangées le long du mur, avait à peine eu le temps de jeter autour de lui un coup d'œil

investigateur lorsque le maître de la maison entra.

C'était un homme d'une taille élevée, à cheveux gris en brosse, portant moustache, et dont la figure caractérisée annonçait une grande énergie. Il salua le visiteur, qui s'était levé à son entrée, lui fit signe de se rasseoir et prit place lui-même sur le vieux fauteuil de cuir.

— Ma correspondance de Biéla Skiernitze m'annonçait votre arrivée, dit-il. Je vois avec plaisir que vous n'avez pas tardé à vous rendre ici, car nous devons, d'après les instructions que j'ai reçues, nous occuper sans plus tarder du jeune homme en question.

— Je suis tout à vos ordres, ainsi qu'on me l'a prescrit.

— Nos chefs ont donc pensé que ce jeune homme pourrait être bien utile à nos intérêts ?

— Votre correspondance vous a sans doute fait connaître qu'il possède une ressemblance frappante avec...

— Oui, oui, je sais cela.

— Eh bien, c'est sur cette particularité qu'ils basent, paraît-il, de très-grandes espérances. On n'a qu'une préoccupation, c'est de le maintenir

dans les idées et les tendances qu'il a apportées à Paris, mais que les distractions de tout genre qu'offre cette capitale peuvent si aisément modifier.

— Je sais que tel est le but de la mission qui vous a été confiée. Vous connaissez à fond Paris?

— J'y ai fait, à plusieurs reprises, d'assez longs séjours. Vous me guiderez, du reste, et je viendrai prendre ici toutes mes instructions, ainsi que j'en ai reçu l'ordre.

— Vous avez les fonds suffisants pour vos premiers frais de séjour?

— J'ai ce qu'il me faut quant à présent.

— Lorsque ces premières sommes seront épuisées, vous viendrez me trouver.

— C'est entendu.

— Il est nécessaire maintenant que je vous communique les détails relatifs au comte Sigismond dont vous pouvez avoir besoin et que je dois vous transmettre.

En disant ceci, le personnage ouvrit un des cartons placés sur le bureau et en retira un dossier dans lequel il prit une pièce étiquetée.

— Voici d'abord les renseignements relatifs à sa famille et aux événements qui ont suivi la

découverte du complot dans lequel il s'est trouvé engagé : A la suite de l'invasion par les troupes de la résidence de la comtesse Grajina et des perquisitions qui en furent la conséquence, perquisitions qui, d'ailleurs, ne produisirent aucun résultat, la comtesse et sa fille Thadéa furent conduites à Varsovie et gardées assez longtemps à vue dans leur hôtel : on espérait intercepter et saisir des correspondances qui firent défaut. Ce ne fut même que quelque temps après ces événements et avec des précautions infinies qu'un de nos émissaires parvint à donner secrètement à la comtesse et à sa fille des nouvelles de Sigismond. La comtesse était déjà tombée malade alors. Les émotions qu'elle avait subies avaient beaucoup contribué à produire cette maladie qui l'a emportée en peu de jours. Sa fille est demeurée seule avec une femme subalterne entièrement dévouée à la famille et qui, très-probablement, ne quittera jamais sa jeune maîtresse. Cette dernière n'a que deux partis à prendre : l'un serait de se rapprocher d'une vieille parente qui habite le fond de la Lithuanie et d'y vivre ou plutôt d'y végéter à ses côtés; l'autre est de se rendre à Paris auprès de la com-

tesse Labinska, si connue de toute l'émigration polonaise, et sa cousine du côté paternel. La comtesse, qui a conservé de ses grands biens une fortune assez considérable et mène à Paris une large existence, serait très-disposée à la recevoir et ne pourrait qu'exciter chez elle le feu patriotique destiné à entretenir celui si précieux de Sigismond. Il est présumable que c'est ce dernier parti qu'elle prendra, et il sera bon de faciliter autant que possible la réalisation de cette idée caressée volontiers par Thadéa, qui y voit surtout le moyen de se rapprocher du jeune homme, pour lequel elle éprouve, dit-on, des sentiments d'une sympathie peu ordinaire.

— On s'efforcera d'amener ce résultat.

— Il est très-important à mon avis, et le concours de cette jeune fille, très-exaltée, dit-on, peut nous être précieux. Maintenant, voici l'adresse de Sigismond: Il habite, quant à présent, l'hôtel de Rastadt, rue Neuve-Saint-Augustin, près de la rue de la Paix. Il y occupe une modeste chambre. S'il séjourne à Paris, il quittera vraisemblablement cet hôtel pour prendre un appartement ailleurs. On le suivrait dans ses changements de domicile.

— Naturellement.

— Ainsi, quant aux instructions spéciales que j'avais à vous transmettre, voici les points principaux : savoir toujours le lieu qu'il habite ; surveiller ses démarches ; entretenir ses tendances patriotiques ; enfin le retenir par tous les moyens possibles dans la voie où il est de notre intérêt de le voir marcher.

— J'ai parfaitement compris et suivrai exactement ces instructions.

Le personnage à cheveux gris s'était levé, l'autre en fit autant.

— Venez tous les quinze jours, dit le premier, m'entretenir de cette affaire; et comme je vous le disais, si vous aviez besoin de fonds, je me tiendrai toujours à votre disposition.

Ils se saluèrent et l'un reconduisit l'autre poliment jusqu'à la porte de la maison, qui se referma aussitôt sans bruit.

Par une assez singulière coïncidence, la scène suivante se passait presque en même temps sur un autre point de Paris :

A l'entresol d'un joli hôtel du faubourg Saint-Honoré un jeune homme fort élégamment vêtu travaillait assis à un riche bureau qui, placé

en face de lui, eût singulièrement contrasté avec le bureau de bois blanc peint en noir de la maison de l'avenue de Saint-Ouen. L'ameublement de cet entresol coquet s'accordait complétement, d'ailleurs, avec la richesse de ce meuble de luxe, surchargé comme l'autre de cartons étiquetés et de paperasses.

Un valet de chambre entra.

— Monsieur le baron peut-il recevoir madame la comtesse de Zeltow? demanda-t-il.

— Oui, oui, qu'elle entre! dit le jeune homme avec empressement.

Le valet de chambre introduisit madame de Zeltow. C'était une femme de vingt huit à trente ans, assez jolie, d'une taille très-élégante et dont les traits irréguliers, mais piquants, affirmaient du premier coup l'origine moscovite.

Le baron, en la voyant entrer, lui fit un geste amical, lui donna une poignée de main à l'anglaise et lui désigna un fauteuil placé auprès de son bureau.

Mais un fin observateur n'eût pas manqué de remarquer qu'il ne s'était point levé à son entrée

et qu'il ne s'était pas dérangé pour aller au-devant d'elle.

Il se retourna seulement dans le but de constater par ses propres yeux que la porte était bien fermée derrière eux et qu'on ne pouvait pas les entendre, puis il lui dit en souriant :

— Eh bien ! vous devez avoir des renseignements précis à me donner sur notre jeune homme ?

— Je viens vous dire ce que je sais et en même temps prendre vos instructions.

— Je vous écoute.

— Le comte Sigismond, à son arrivée à Paris, est descendu dans un hôtel voisin de la rue de la Paix où il s'est provisoirement installé. Ses habitudes sont très-simples ; il sort beaucoup à pied pour se mettre au courant de toutes les splendeurs et curiosités de Paris qui, pour lui, sont choses nouvelles. Il va souvent au spectacle et jusqu'ici ne reçoit personne, si ce n'est des fournisseurs.

— Il n'est pas impossible pourtant qu'il ait été suivi par quelque agent de ces maudites associations secrètes chargé de surveiller ses démarches, de diriger peut-être sa conduite.

— La chose est possible sans doute, mais, jusqu'ici, aucun personnage de ce genre n'a paru chez lui et n'est même venu le demander.

— Vous êtes bien sûre de vos informations, comtesse ?

— Absolument ; les gens que j'emploie sont adroits et dévoués.

— Eh bien, voici les dernières indications générales que j'ai à vous donner : vous insinuer le plus possible dans ses affaires, soit personnellement, soit par d'habiles intermédiaires (ils seraient non-seulement habiles mais encore séduisants que cela n'en vaudrait que mieux) ; tâcher de prendre ainsi sur lui une autorité clandestine mais puissante qui l'empêche, en l'entourant de fleurs, de se jeter dans des entreprises qui pourraient nous nuire, et tendre par tous les moyens possibles à l'écarter de la politique; enfin demeurer toujours parfaitement au courant de ses goûts, de ses habitudes, de ses vices même, s'il en a, et par-dessus tout, de ses actes. Pour arriver à ce résultat l'argent ne vous manquera pas, s'il est nécessaire.

— Je vous ai parfaitement compris, monsieur le baron ; seulement je crois devoir, dans l'exé-

cution de ce plan, me tenir personnellement dans la coulisse, parce que ma nationalité pourrait bien être suspecte à notre jeune homme qui, nous ne devons pas l'oublier, a déjà été un conspirateur et peut en avoir les défiances. Je ferai agir, et le mieux possible, mais je ne me mettrai que fort peu en scène.

— Ah! mais vous êtes très-forte, comtesse, très-forte, en vérité, et je vous en fais mon très-sincère compliment. A revoir donc; j'ai toute confiance en vous. Dès qu'il y aura du nouveau, venez me le dire.

Il se souleva très-légèrement de dessus son fauteuil, donna de nouveau, en souriant, une poignée de main à madame de Zeltow et la congédia.

IX

LE SALON D'ADOLPHINE.

Transportons-nous, peu de jours après la double scène que nous venons de décrire, dans une élégante maison de la rue Lepeletier et suivons, dans l'escalier fort bien tenu de cette maison, une femme mise avec recherche et bon goût, dont le pied, admirablement chaussé de bottines microscopiques, gravit lestement les marches.

Cette femme, qui s'arrête et sonne au second étage de la maison, nous la connaissons ; c'est madame de Zeltow.

Une femme de chambre coiffée d'un bonnet fort coquet vint ouvrir la porte.

—Votre maîtresse est-elle chez elle? demanda madame de Zeltow.

— Oui, madame, dit la caméristе pour qui la comtesse n'était pas une inconnue, sans doute, car elle mit un certain empressement à l'introduire dans l'appartement.

— Si votre maîtresse est visible, dit madame de Zeltow, il est inutile de m'annoncer.

La femme de chambre, précédant la visiteuse, lui fit alors traverser une salle à manger et un salon assez vaste, puis entr'ouvrit discrètement la porte d'un boudoir.

— Qui est là? dit une voix féminine à l'intérieur.

Pour toute réponse, madame de Zeltow se montra sur le seuil de la porte, dont elle écarta la portière de soie bleue.

— La comtesse! dit la jolie habitante de cet élégant réduit.

— Elle-même, chère belle, qui vient vous faire une petite visite d'amitié.

— Quelle bonne idée vous avez eue là! Asseyez-vous donc près de moi; il me semble

qu'il y a tout un siècle que je n'ai eu l'honneur de vous voir.

Madame de Zeltow s'assit sur une causeuse à double dossier, véritable merveille due à un tapissier en renom, ainsi que tout l'ameublement de ce boudoir tendu en soie bleu tendre, capitonné avec des nœuds de dentelle au creux de chaque capiton et qu'éclairait tout juste assez une fenêtre garnie de rideaux en guipure blanche, agrémentée de rosettes bleues.

— C'est vrai, dit madame de Zeltow en reprenant la conversation au point où la maîtresse de la maison l'avait laissée, il y a un siècle que je n'ai eu le grand plaisir de vous visiter, ma chère enfant; mais vous savez comme mon temps est pris, absorbé. Je suis donc moins à blâmer qu'à plaindre. Enfin, aujourd'hui, je me suis dit : il faut décidément que j'aille voir cette charmante Adolphine...

— Et elle est bien heureuse de s'être trouvée là pour vous recevoir, car, dans notre métier, tous nos moments ne sont pas libres non plus.

La jolie personne que madame de Zeltow venait de nommer Adolphine n'était autre, en effet, que l'actrice de ce nom, la brune et pi-

quante amie de la belle Clorinde Laval (1), cette gloire des féeries, cette célébrité si appréciée de tous les amateurs de la beauté plastique.

— Il est certain, ma chère belle, continua madame de Zeltow, que j'aurais été fort contrariée de ne pas vous rencontrer chez vous, car, indépendamment du plaisir de vous voir, j'avais encore un autre but en venant vous visiter : je voulais vous demander un nouveau service.

— Toute à vos ordres, madame.

— Vous avez toujours vos jolies réunions du jeudi soir ?

— Oui, madame ; quelques amis se réunissent toujours chez moi ce jour-là.

— Eh bien, je viens vous demander une invitation pour un jeune homme que je connais, ou plutôt qu'un de mes amis connaît.

— Trop heureuse de vous être agréable, madame.

— Oh! ce n'est pas tout; ce jeune homme, qui est Polonais et d'une très-noble origine, qui de plus est fort beau garçon, dit-on, il s'agit, ma chère enfant, de le faire tomber dans vos

(1) Voir notre roman : *l'Amour diplomate*.

filets roses, il s'agit de l'enguirlander, comme nous disons, nous autres Russes, et de vous l'attacher enfin de telle sorte, qu'il ne voie plus que par vos yeux et mette en vous toute sa confiance. Ce jeune homme, Polonais comme je vous le disais, serait disposé à s'occuper de politique, à se jeter, par un patriotisme mal entendu, dans toute sorte d'aventures périlleuses, et sa famille, qui fait tous ses efforts pour l'arrêter sur cette pente fatale et, jusqu'à présent, n'y parvient que très-difficilement, serait très-reconnaissante que, par le charme et la séduction naturelle de sa société, une personne aimable comme vous, ma chère, par exemple, réussît à détourner sa pensée d'idées creuses et malsaines qui ne peuvent que lui porter le plus grand préjudice. Cette honorable famille n'hésiterait pas, j'en suis sûre, à récompenser largement les services rendus en cette circonstance qui, en effet, est pour elle très-intéressante et très-grave. Vous m'avez bien comprise, n'est-ce pas, chère enfant?

— Fort bien, madame la comtesse; alors ce n'est pas tout à fait comne la dernière fois quand il s'agissait du vieux général?

— C'est bien plus, ma chère, c'est bien plus! songez que là il faut obtenir un triomphe complet, absolu, afin de prendre un grand empire et, dame!... quand il s'agit d'un jeune homme...

— Mais, madame, cet empire, croyez-vous que je pourrai facilement le prendre?

— Vous avez tout ce qu'il faut pour cela.

— Je vous avoue que je me défie un peu de moi en cette circonstance.

— Cette défiance n'est qu'une modestie exagérée; essayez seulement et vous verrez que la victoire vous restera.

— Mon dieu, madame la comtesse, je ferai ce que vous voudrez, mais je ne m'engage pas au succès.

— Soit! votre bonne volonté me suffit et j'ai plus que vous confiance en la réussite. Donnez-moi une invitation.

Adolphine se leva et alla prendre dans un meuble de Boule un paquet de petits cartons satinés sur lesquels se trouvait imprimée cette formule: « Mademoiselle Adolphine, artiste dramatique, restera chez elle le jeudi... » Il n'y avait plus qu'à inscrire la date.

— Fort bien, dit madame de Zeltow; maintenant attendez-vous, ma belle, à voir mon protégé dès jeudi prochain.

— Et son nom, madame?

—Le comte Sigismond *** Oh, soyez tranquille! sa présence dans votre salon ne peut que vous faire honneur.

— Je n'en doute pas, madame; mais, ne me connaissant pas, croyez vous qu'il viendra ainsi sur une simple invitation?

— Ceci me regarde. Il se trouvera de gens qui, insistant sur la notoriété de votre grâce et de votre esprit, l'engageront à se rendre chez vous.

— Mais cette invitation elle-même, envoyée à quelqu'un qu'on ne connaît pas, n'est-ce pas un peu compromettant?

— Soyez sans inquiétude à cet égard; on arrangera les choses de façon à ne point vous compromettre; toutes les convenances seront gardées.

— Vous avez réponse à tout, comtesse.

— Adieu, chère enfant; favorisez bien nos projets et vous n'aurez pas lieu de vous repentir.

—Que ne ferait-on pas pour vous être agréable!

Et l'actrice reconduisit madame de Zeltow jusqu'à la porte de son antichambre.

Le jeudi suivant, il y avait chez la belle Adolphine brillante réunion de tous les jeunes gens à la mode, parmi lesquels se glissaient bon nombre d'hommes plus que mûrs qui voulaient paraître jeunes. Des camarades d'Adolphine et des actrices de plusieurs autres théâtres auxquelles se trouvaient mêlées deux ou trois hautes individualités du monde galant formaient le personnel féminin de cette joyeuse assemblée.

Parmi les jeunes gens brillaient les deux Rocheville (1) Tiburce de Castelnérac, Albert Frimont, Lionel de Saint-Landry, Henri de Riaux, Richard Lacroix le vaudevilliste et le journaliste Georges Sturmer. Plusieurs étrangers élégants complétaient cette pléïade des *jeunes*.

A dix heures et demie la réunion était à peu près au complet; les tables de jeu étaient dressées; les petites coteries se formaient dans les coins; une *prima donna* de petit théâtre était au piano et chantait son grand air.

— Vous êtes sûr qu'il viendra? demanda la

(1) Voir notre roman : *Une intrigue dans le grand monde.*

maîtresse de la maison à un fort joli garçon de tournure et de figure étrangères.

— Il me l'a affirmé ce matin encore et c'est moi qui dois vous le présenter. Je ne vous l'aurais pas aussi positivement annoncé si je n'en avait pas été sûr.

— C'est qu'il commence à être tard.

— Il veut se faire désirer ; voilà tout.

Au même instant la porte s'ouvrit et Sigismond fit son entrée.

Le jeune homme qui causait avec Adolphine s'empressa de se lever et, se dirigeant vers le nouveau venu, l'amena à la maîtresse de la maison et le lui présenta.

Adolphine accueillit Sigismond avec son plus gracieux sourire, le remercia en fort bons termes qui n'étaient ni trop ni trop peu modestes de l'honneur qu'il lui faisait et finit sa petite tirade en mettant à sa disposition tous les plaisirs que son salon pouvait lui offrir.

Ces plaisirs étaient variés, comme nous venons de le dire, et il y en avait pour tous les goûts : le jeu, la musique, la conversation avec les dames. Adolphine, suivant en cela les instructions qu'elle avait reçues, aurait bien voulu retenir Si-

gismond auprès d'elle. Elle réussit d'abord dans une certaine mesure, et le jeune homme paraissait même prendre un certain plaisir à cette conversation où l'enjouement et la coquetterie se mêlaient savamment, lorsque l'arrivée d'un journaliste chauve et influent en fait de critique théâtrale détourna un moment l'actrice de cet entretien auquel son interlocuteur paraissait prendre goût. Sigismond, voyant sa jolie partenaire occupée ailleurs, alla vers deux ou trois jeunes gens qu'il reconnaissait pour les avoir déjà rencontrés et qui lui faisaient de loin des petits signes amicaux, car, il est bon de le noter, Sigismond, par la distinction de sa figure et de sa tournure, était un de ces jeunes gens avec lesquels on aime à se lier où même à paraître lié.

Des poignées de main et des démonstrations sympathiques l'accueillirent et, en même temps, on lui proposa de prendre part à une partie de baccarat dont la table fort animée avait été jusque-là dissimulée aux regards de Sigismond par le petit groupe vers lequel il s'était avancé.

Le jeu a toujours été et sera probablement toujours l'écueil de la sagesse chez les Polonais

comme chez les Russes. En voyant cette table couverte d'or, entourée de femmes rieuses, d'hommes élégants, Sigismond qui n'était en aucune façon blasé sur ce genre de plaisir et dont la jeunesse s'était écoulée loin des distractions et des raffinements d'une civilisation avancée, Sigismond, disons-nous, entraîné, fasciné, ne sut pas résister à la passion qui, tout à coup, fermentait en lui.

Il joua.

Il joua et commença d'abord par gagner, ce qui arrive si souvent à ceux que la Fortune médite de frapper de ses coups les plus rudes. Ces premiers gains l'enhardirent si bien que lorsque la perte vint et qu'il voulut *se rattraper*, comme l'espèrent tant de joueurs imprudents, ce furent des sommes relativement importantes qu'il perdit. Un dernier *banco* qu'il fit témérairement compléta sa ruine et, en consultant ses poches, il s'aperçut qu'il n'avait plus rien sur lui.

Ce mouvement n'avait pas échappé au jeune homme qui l'avait présenté à la maîtresse de la maison et qui, placé derrière lui, suivait avec un vif intérêt toutes les phases de la lutte.

Il se pencha vers Sigismond et lui dit :

— Voulez-vous cinquante louis?

Sigismond tout échauffé par le jeu accepta.

Mais la fatalité s'en mêlait : après quelques alternatives de gain et de perte, la perte l'emporta et Sigismond put à peine conserver la dixième partie de ce qu'on lui avait prêté.

Il était assez tard lorsque ce déplorable résultat fut définitivement acquis, trop tard même pour risquer encore quelques louis que proposait derechef l'obligeant prêteur. Chacun se levait et, offrant le bras à quelque jolie partenaire, se dirigeait vers la salle à manger où le bruit de la vaisselle et les détonations sourdes des bouchons de vin de Champagne indiquaient qu'une action assez vive se trouvait engagée.

Un buffet élégamment servi y réunissait en effet les invités d'Adolphine. Sigismond y fit une courte apparition durant laquelle il échangea quelques mots avec la maîtresse de la maison qui regrettait de l'avoir perdu de vue et lui fit promettre de revenir la visiter le plus tôt possible; puis il se dirigea vers le vestiaire, non sans avoir auparavant demandé à son aimable prêteur d'argent de vouloir bien lui donner son nom et son adresse pour qu'il pût s'acquitter à

son égard dans le délai le plus raproché possible.

Celui-ci, tirant de sa poche un élégant carnet, y prit une carte de visite qu'il présenta à Sigismond, lequel, en échange, lui remit la sienne.

— Oh ! ce n'était pas la peine, monsieur le comte, dit le jeune homme ; je sais parfaitement à qui j'ai affaire.

Sigismond assez surpris salua et se dirigea vers l'escalier au bas duquel il s'arrêta pour jeter les yeux sur la carte qu'il avait reçue. Il en connaissait beaucoup de vue le propriétaire, qu'il avait déjà rencontré plusieurs fois et avec lequel, le matin même, il avait eu une amicale conversation, ainsi que le jeune homme l'avait dit à Adolphine. Mais il ne savait pas son nom ; il ne connaissait même pas exactement sa nationalité. A Paris, plus que partout ailleurs, les amis de nos amis deviennent subitement nos amis.

Il porta donc les yeux sur la carte avec une certaine curiosité impatiente et y lut : *Dmitri Yakoulew.*

— Un Russe ! se dit-il à lui-même avec dépit.

Et, dès lors, son imagination s'attacha à l'idée de rembourser le plus promptement possible les cinquante louis prêtés. Mais l'heure de la réflexion

et de la raison était venue et Sigismond commençait à entrevoir une difficulté que son entraînement n'avait pas admise tout d'abord. Cet argent si légèrement accepté, si rapidement dépensé, représentait, à peu de choses près, la totalité des ressources dont il pouvait disposer dans le moment; c'est-à-dire qu'en supposant, ce dont il n'était pas bien sûr, qu'il trouvât cinquante louis chez lui en y rentrant, cette somme formait toute sa richesse présente et bien des embarras allaient se produire pour lui après le remboursement qu'il devait et voulait opérer.

Sous l'empire de ces préoccupations assez vives, Sigismond marchait à grands pas; car, en dépit des offres multipliées qui lui étaient faites par les cochers dont les voitures stationnaient en assez grand nombre devant la porte d'Adolphine, il avait remarqué que la nuit était fort belle et qu'il pouvait très-bien, par conséquent, rentrer chez lui à pied, ce qui serait toujours une économie.

Une économie de trois francs pour lui qui venait d'en jeter si lestememt sur un tapis vert mille qui ne lui appartenaient pas! Mais les joueurs sont ainsi.

Il marchait donc à grands pas lorsqu'il s'aperçut que quelqu'un le suivait et paraissait vouloir le rattraper. Son premier mouvement fut de se retourner, et il reconnut dans la personne qui s'attachait à ses pas (peut-être tout simplement pour se donner un compagnon de route à cette heure avancée de la nuit) un des invités d'Adolphine. C'était un homme de moins de trente ans, mis élégamment mais d'une façon sérieuse, et que Sigismond se rappelait parfaitement avoir vu autour de la table de baccarat.

Bientôt l'étranger l'eut rejoint.

— Me permettez-vous de faire route avec vous? lui demanda-t-il.

— Très-volontiers, dit Sigismond.

— Nous allons absolument dans la même direction, reprit l'étranger; vous demeurez, je crois, monsieur, à l'hôtel de Rastadt?

— Précisément.

— Et moi aussi ; je suis votre voisin d'appartement.

Sigismond eut un mouvement d'étonnement; l'autre poursuivit :

— Franchement, la Fortune ne vous a pas bien traité ce soir ; elle y a mis, on peut le dire, un

acharnement déplorable. Un moment j'ai cru que vous alliez surmonter la mauvaise chance, mais cet espoir n'a malheureusement pas été de longue durée.

— Vous suiviez donc les variations de mon jeu ?

— Eh, mon Dieu ! oui ; cela m'intéressait.

— Vous n'êtes pas joueur cependant, car il ne me semble pas vous avoir vu prendre part à la partie ?

— Non ; je ne joue jamais, ce qui n'empêche pas que le jeu d'autrui ne m'intéresse quelquefois, surtout lorsqu'il s'agit pour moi d'un presque compatriote.

— Comment cela ? Seriez-vous Polonais ?

— Je suis né Russe, mais sur les confins de la Pologne, et j'ai toujours eu beaucoup de sympathie pour les Polonais.

— Est-ce que vous connaissez le possesseur de cette carte-là ?

Et, en même temps, Sigismond tendait à l'étranger la carte qui portait le nom de Dmitri Yakoulew.

— Oui, oui, je le connais, dit-il, de nom et même de vue. C'est le jeune homme qui, au mo-

ment de votre déveine, vous a passé un rouleau d'or.

— Ah ! vous savez !...

— Je l'ai vu.

— Oui, c'est vrai ; j'ai eu la faiblesse d'accepter de lui cinquante louis, et maintenant je le regrette.

— Pourquoi le regretter? Le mal, après tout, n'est-il par facilement réparable ?

— Ce n'est peut être pas aussi facile que vous pourriez bien le croire.

— Et pourtant, monsieur le comte, il importe que vous demeuriez le moins longtemps possible l'obligé de ce jeune homme.

— Y aurait-il donc là un inconvénient particulier, plus qu'ordinaire?

— Jugez-en vous-même : ce jeune homme est un espion de la légation russe !

— Vous en êtes sûr?

— Je le sais pertinemment.

Sigismond contint le plus possible une exclamation sourde mais énergique.

— Je me suis mis là bien sottement, reprit-il, dans une fausse position !

— C'est une raison de plus pour en sortir le plus promptement possible.

— En sortir.... c'est, je le répète, moins aisé à faire qu'à dire, et, puisque vous voulez bien me porter de l'intérêt, je vous avouerai que je suis précisément assez embarrassé à cet égard.

— Les fonds vous manquent, peut-être, un peu ?

— Précisément.

— Eh bien, permettez-moi de vous venir momentanément en aide dans cette circonstance spéciale et pour vous tirer d'une situation désagréable.

— Je suis vraiment confus de votre obligeance!...

— La chose est toute simple.

— Je serai, d'ailleurs, assez promptement en mesure de vous rembourser la somme. J'ai une parente de Pologne qui doit arriver ces jours-ci à Paris et....

Votre jeune cousine ? Elle a du arriver aujourd'hui chez la comtesse Labinska.

— Comment ? vous savez cela aussi ?

— Eh! mon Dieu! le hasard....

— N'est-ce que le hasard?

— Nous voici arrivés à notre gîte ; il est tard et, si vous le permettez, nous interromprons cette conversation pour la reprendre demain matin lorsque je me présenterai chez vous en vous apportant la petite somme en question.

Ils frappèrent à la porte de l'hôtel, entrèrent et se séparèrent en échangeant les mots : à demain !

X

UN NOUVEAU PLAN.

Sigismond était à peine levé et habillé, ce qu'il avait exécuté, d'ailleurs, à une heure assez matinale, qu'on frappa à la porte. Son obligeant inconnu de la veille entra.

— Vous êtes d'une merveilleuse exactitude, lui dit Sigismond.

— Je comprends que vous ayez le désir d'en finir le plus vite possible avec Dmitri Yakoulew, et je n'ai pas voulu tarder à vous en fournir les moyens.

— Je vous en suis sincèrement reconnaissant, et je vais me hâter de porter au domicile du personnage un pli renfermant ce billet de banque. Il me semble que je respirerai plus à mon aise lorsque cela sera fait. Mais avant de sortir, je désire obtenir de vous quelques indispensables éclaircissements ; veuillez-vous asseoir un instant.

L'inconnu prit un siége.

— Et, d'abord, continua Sigismond, vous comprendrez qu'il soit naturel que je désire savoir à qui je dois le service qui vient de m'être rendu.

— Je me nomme Michel Artenkoff et je suis Russe, ainsi que je vous l'ai dit hier.

— Mais vous paraissez fort au courant de tout ce qui me touche et vous me donnez la preuve que vous me portez de l'intérêt. Quelques explications à ce sujet ne sauraient m'être indifférentes. Parlez ; d'où peut vous venir cette sympathie que je parais vous inspirer, puisque, après tout, je ne suis pour vous qu'un étranger, qu'un inconnu ?

— C'est que, précisément, vous n'êtes pour moi ni l'un ni l'autre : J'ai su qu'entraîné par

votre patriotisme vous vous étiez trouvé mêlé à un complot contre la domination russe dans votre pays; que, forcé de fuir, vous aviez trouvé aide et concours chez des amis que le hasard ou plutôt la Providence vous avait ménagés. C'est grâce à eux et à eux seuls que vous avez pu franchir les frontières de la Russie et gagner la France.

— Mais qui vous a donné ces détails ?

— Ce sont eux ; ce sont ces amis secrets qui me les ont transmis. Je partage toutes leurs idées, toutes leurs croyances, et ils n'ont rien de caché pour moi. Sachez qu'ils vous aiment, qu'ils vous protégent et qu'ils ne veulent pas vous perdre de vue.

— Qu'attendent-ils donc de moi ?

— Le moment n'est pas encore venu de vous le dire, mais le jour n'est peut-être pas éloigné où ce secret vous sera divulgué. En attendant, gardez-vous de tomber dans les piéges qui vous seront tendus ; gardez-vous de vous laisser amollir par les délices de Paris, cette Capoue moderne dans laquelle viennent se perdre misérablement tant de convictions, tant de courages. Méfiez-vous des liaisons que vous formerez, des femmes que vous fréquenterez. Ne permettez

l'accès de votre cœur à aucun sentiment qui puisse y dominer l'amour de la patrie, celui de l'indépendance. Voyez, voyez souvent cette jeune parente que la mort de sa mère a rendue orpheline et dont vous êtes le protecteur naturel. C'est, dit-on, un noble cœur qui ne peut que vous donner de patriotiques conseils. En un mot, conservez-vous tout entier pour l'œuvre à laquelle vous serez convié lorsque l'heure aura sonné.

— Je suis surpris au delà de toute expression de cette protection mystérieuse qui m'enveloppe, pour ainsi dire, suivant vos paroles, et, dans tous les cas, je vous remercie de vos excellents conseils.

— Ne manquez pas de les suivre, comte ; et d'abord, hâtez-vous de vous débarrasser de cette faible, mais pénible obligation que vous avez contractée envers un personnage peu recommandable. Si vous le rencontriez, d'ailleurs, ne lui témoignez pas la répulsion qu'il vous inspire. Il faut user de ruse avec les habiles de cette sorte.

— Vous êtes dans le vrai ; merci, et au revoir!

Sigismond se rendit aussitôt au domicile de

Dmitri Yakoulew, le trouva chez lui, lui remit les mille francs et le remercia avec une grande politesse du petit service qu'il lui avait rendu. Mais tout, dans ses paroles comme dans son attitude, indiquait clairement qu'il n'entendait pas que ce service qu'il avait reçu devînt le point de départ d'une intimité qu'il repoussait.

Yakoulew était trop fin pour ne pas distinguer cette nuance et il se tint pour averti.

De là, Sigismond se rendit chez la comtesse Labinska où il devait retrouver sa jeune cousine. La joie de Thadéa en revoyant Sigismond ne peut se comparer qu'à celle de la fidèle Daria pour laquelle le jeune homme était un fils véritable. Double joie, transports semblables, mais inspirés par deux sortes d'amour ! Malgré ses préoccupations, malgré sa froideur naturelle, Sigismond, sans trop le témoigner extérieurement, ne fut cependant pas insensible à toutes les deux.

A partir de ce moment, ses entrevues avec Thadéa parurent devoir être fréquentes, et la comtesse Labinska les favorisa autant qu'elle le put. Dans tous les cas, les rapports sociaux de Sigismond avec Adolphine devinrent de moins

en moins fréquents ; bientôt ils cessèrent tout à fait de se voir. Les avances de l'actrice n'avaient obtenu aucun succès ; le piége était évité ; les combinaisons savantes de madame de Zeltow n'avaient pas abouti.

Mais ce serait se tromper étrangement que de croire qu'elle y renonçât. De meilleures occasions pourraient se présenter ; elle se présentèrent en effet.

Le temps avait rapidement marché. Les événements marchaient avec lui. La république de 1848 ayant effrayé la majorité de la nation par les perspectives politiques et sociales que lui présentait à courte échéance un parti de démagogues sans idées vraiment pratiques et prêt à appliquer les théories les plus creuses, les plus subversives, il avait été facile à un homme qui, à défaut de génie, avait l'aptitude des conspirations, de s'emparer du pouvoir en une nuit de décembre.

La faute en était, qu'on le remarque bien, plus encore aux socialistes et aux radicaux qui épouvantaient le pays qu'à l'aventurier politique qui, représentant aux yeux du plus grand nombre l'ordre et les vrais principes sociaux,

profitait ainsi de cette situation d'esprit du peuple français.

Bientôt ce dernier alla plus loin encore, et, croyant reconnaître dans l'homme du 2 décembre autre chose que de bonnes intentions, c'est-à-dire des qualités d'homme d'Etat qu'il ne possédait pas, il l'acclama empereur.

Peu de temps après éclatait la guerre entre la Russie et la France.

A cette époque madame de Zeltow fut mandée rue du Faubourg-Saint-Honoré et introduite dans le cabinet du personnage que nous connaissons déjà. Il la reçut assez mal.

— Je ne suis pas content de vous, madame de Zeltow, lui dit-il.

— Qu'ai-je donc fait? monsieur le baron, répondit-elle avec assez d'assurance.

— Comment? Mais vous connaissez la gravité des circonstances; vous savez que nous sommes à la veille d'entrer en collision armée avec la France; c'est, vous en conviendrez, le moment ou jamais de surveiller nos réfugiés, surtout ceux qui peuvent être dangereux; et pourtant, ce me semble, vous ne prenez pas grand souci de ce qui concerne le comte Sigismond que

j'avais particulièrement confié à vos bons soins. Peut-être même ignorez-vous qu'il est, en ce moment, entouré et circonvenu par des gens qui veulent lui persuader de prendre sa part de la lutte qui va très-probablement avoir lieu en se joignant à des corps irréguliers de Polonais qui veulent guerroyer au profit de la Turquie?

— Je savais, en effet, le comte Sigismond très-intime avec certaines gens qui doivent nous être hostiles, mais, quant à la nature et à la portée de leurs projets, je l'ignore, je l'avoue. Seulement, depuis deux mois, j'ai trouvé moyen de faire présenter le comte à une dame du grand monde très-capable assurément de le prendre et de le retenir dans ses filets. Je n'ai donc pas absolument perdu mon temps, comme vous paraissez le croire, monsieur le baron.

— Je suis prêt à reconnaître mes torts dès que je verrai clairement les effets de votre diplomatie. Dans tous les cas, il peut être utile de vous tenir au courant des propositions faites à notre jeune homme afin de chercher les moyens les plus sûrs de l'en détourner. Sachez donc que l'on forme en ce moment dans les provinces occidentales de la Turquie des corps de cosaques

polonais placés sous le commandement en chef de Zelinski. Un grade assez élevé dans ces bandes est offert au comte Sigismond et il importe qu'il ne l'accepte pas. Peut-être veut-on agir directement plus tard sur la Pologne elle-même. Il faut s'efforcer d'arracher ce jeune homme à toutes ces intrigues.

— Nous y parviendrons peut-être.

— Est-il fort épris de la dame en question, et, d'abord, qui est-elle, sans trop de curiosité?

— C'est la baronne d'Alost.

— Oh ! alors, je suis presque tranquille.

Pour expliquer suffisamment cette affirmation de l'interlocuteur de madame de Zeltow, il est utile de rappeler ici le portrait que nous avons fait ailleurs (1) de la baronne d'Alost :

« Une femme d'esprit, à imagination fort développée, type moral très-reconnaissable et très-frappant de l'époque de Louis XV, s'entourant d'une foule de jeunes gens, ayant bien dressé son mari qui faisait toujours penser invo-

(1) Dans notre roman : *Une intrigue dans le grand monde.*

lontairement à certain marquis des *Aventures de Faublas*, très-séduisante et possédant une assez grande fortune pour se passer toutes ses fantaisies, même les plus risquées, de façon à descendre ainsi très-gaiement le fleuve de la vie. »

Ajoutons, pour compléter ce portrait, que madame d'Alost était veuve depuis dix-huit mois, ce qui ajoutait encore, s'il était possible, à sa liberté d'action.

— Vous voyez, dit madame de Zeltow en entendant l'exclamation du baron, vous voyez que je n'ai pas perdu mon temps.

— Je baisse pavillon ; mais une reine de France, Catherine de Médicis, je crois, a dit : « Voilà qui est bien coupé, maintenant, il faut coudre. »

— Eh bien, on coudra !

— Allons, au travail, comtesse, et à revoir !

Madame de Zeltow se retira fort préoccupée de la façon dont elle avait été reçue tout d'abord, car elle songeait à ses intérêts, ce qui est bien naturel, et pensait qu'il fallait redoubler d'activité et d'initiative pour ne pas tomber en dis-

grâce. Où en était, au fond, l'intrigue nouvelle dans laquelle elle avait su engager Sigismond? Elle devait bien s'avouer qu'elle l'ignorait malgré l'air d'assurance qu'elle avait affiché tout à l'heure. Elle résolut de le savoir et de se diriger de suite vers le faubourg Saint-Germain, où était situé, dans la rue Barbet-de-Jouy, l'élégant petit hôtel de la baronne d'Alost.

Comment une liaison et une liaison assez intime s'était-elle établie entre ces deux femmes? Poser cette question c'était, comme on dit, la résoudre : Qui se ressemble s'assemble, vérité éternelle, et, par plusieurs côtés, ces femmes se ressemblaient. Mêmes goûts de plaisir et de luxe, mêmes mœurs relâchées; une entente cordiale sur plusieurs points délicats s'était presque instantanément établie entre elles. Madame de Zeltow, protégée par *son gouvernement*, qu'elle s'efforçait d'ailleurs de servir de son mieux, s'était introduite dans le grand monde où brillait la baronne d'Alost.

A Paris, les étrangères ont beau jeu et si elles n'abusent pas davantage de la position qu'on leur fait, c'est qu'elles y mettent de la discrétion. La baronne d'Alost rencontrant tous les soirs

dans les salons officiels et dans les autres cette comtesse russe si aimable, si prévenante, si parfaitement distinguée de manières et de mise, si portée surtout à sacrifier beaucoup au plaisir, s'était sentie tout naturellement attirée vers elle et lui avait promptement accordé amitié et confiance. Amitié, c'était beaucoup; confiance, c'était trop.

Toujours est-il qu'un beau matin, madame de Zeltow venant rendre visite à la baronne d'Alost, l'avait trouvée se promenant solitairement dans son beau jardin et avait été reçue par elle avec beaucoup de démonstrations tout à la fois sympathiques et mélancoliques qui avaient immédiatement attiré son attention, parce qu'elles semblaient dire clairement : « Vous venez bien à point pour me consoler. »

Les premiers compliments échangés, madame de Zeltow, au détour d'une allée, aborda résolûment la question.

— Je vous trouve triste et même un peu changée, chère baronne, dit-elle. Que sont devenues vos charmantes couleurs, l'éclat de ces beaux yeux ?...

— Je suis un peu souffrante, dit la baronne.

— Mais, enfin, qu'avez-vous?

— Je souffre plutôt moralement que d'autre sorte.

— Moralement?... Auriez-vous quelque chagrin?... Mais, dans la position que vous occupez, cela me paraît si difficile!...

— Cela est pourtant, et j'aimerais mieux être physiquement malade.

— Mon Dieu! C'est donc bien grave?

— Avec vous je n'ai pas de secrets: le comte est parti.

— Le comte est parti? et depuis quand?

— Depuis avant-hier. Il a été subitement rappelé à Vienne. Sa lettre d'adieu m'a surprise et désolée.

— Je le conçois et je vous plains de toute mon âme; mais il reviendra.

— C'est malheureusement assez douteux et puis ce serait dans bien longtemps!

— C'était un homme charmant à tous les points de vue.

— Vous l'avez dit, chère amie, charmant!

Il y eut un moment de silence; les deux promeneuses s'étaient arrêtées devant un banc rustique adossé à un superbe catalpa dont les bran-

ches formaient au-dessus de lui un superbe dôme. La baronne d'Alost se laissa choir plutôt qu'elle ne s'assit sur ce banc. Madame de Zeltow l'imita.

— Je comprends bien votre chagrin, mais, après tout, il n'est pas irrémédiable.

— Eh ! ma chère, les femmes peuvent aimer sans être heureuses, comme elles peuvent être heureuses sans aimer. Réunir les deux est une sorte de prodige. Ce prodige, le comte me l'a presque fait réaliser.

— Presque?

— Il n'y a guère que des « à peu près » dans la vie. Mais je puis dire que si quelqu'un a approché du but suprême en provoquant la réunion de ces deux grandes jouissances humaines, c'est lui.

— En vérité ?

— J'ai été promptement blasée sur les adulations, sur les adorations, sur les plaisirs. Je sens que je n'ai jamais été émue qu'à la superficie. Tous les hommes que j'ai connus avant lui, je

les ai trouvés, à la réflexion, grâce à leur caractère étroit, mesquin, vulgaire, indignes de mon attention. Ils m'ont fait connaître la plus désagréable sensation, celle du remords et, ce qui est pis encore, ils ne m'ont jamais causé la moindre surprise. Le comte est le seul qui ait approché de l'idéal que je m'étais formé, cet idéal rêvé par toutes les femmes et le plus souvent introuvable.

— Ne pensez-vous pas, chère baronne, que nous devenons d'autant plus difficiles que nous avons plus d'expérience, c'est-à-dire que nous prenons plus d'âge ?

— C'est possible.

— Et savez-vous que cela manque absolument de logique ?

— Peut-être.

— Eh bien, si vous consentez à n'être pas trop difficile, à ne pas demander l'impossible, à demeurer, en un mot, dans les bornes du réel et du pratique, vous pourrez peut-être remplacer l'ami que vous avez perdu. Je connais un homme très-jeune encore qui unit au caractère le plus

sympathique, l'extérieur le plus charmant; qui a au moral comme au physique tout ce qui peut séduire et attacher une femme; qui sera tout à la fois expérimenté et candide, audacieux et réservé, impérieux et tendre...

— Ah çà! mais c'est un héros de roman!

— Il a déjà eu son roman, en effet; un roman politique. Mais il ne veut plus de ceux-là; il en rêve d'autres.... Il vous a vue et je sais qu'il a parlé de vous en des termes qui prouvent toute l'impression que vous avez faite sur lui.

— Mais, ma chère, vous piquez vivement ma curiosité.

— Et c'est à juste titre.

— Eh bien, présentez-moi ou faites-moi présenter votre jeune héros.

— C'est entendu?

— C'est entendu; pure affaire de curiosité; cela n'engage pas.

— Vous avez raison, baronne, la vue n'en coûte rien.

Très-peu de temps après cette conversation

intime, madame de Zeltow présentait, en effet, le comte Sigismond à la baronne d'Alost. Il est bon de savoir que Sigismond, renseigné sur le compte de Dmitri Yakoulew, ne l'était aucunement sur celui de madame de Zeltow, qui avait eu l'adresse de s'insinuer auprès de lui, de se poser en mécontente à l'endroit du gouvernement russe et de prendre Sigismond dans ses filets en témoignant pour les Polonais de chaudes sympathies, comédie qu'elle avait, il faut bien le dire, jouée avec une merveilleuse habileté.

Pour Sigismond, comme pour bien d'autres, madame de Zeltow était ce qu'elle voulait bien paraître, c'est-à-dire une Russe de distinction, fréquentant le meilleur monde et possédant de très-hautes relations.

Nous avons dit que, voulant aller aux nouvelles et savoir si le poisson était bien pris dans les filets qu'elle lui avait si adroitement tendus, madame de Zeltow s'était dirigée vers le joli hôtel de madame d'Alost.

Quoiqu'il fût d'assez bonne heure, elle fut reçue par la baronne dont la toilette n'avait pour

elle aucun mystère et qu'elle trouva, en robe de chambre garnie d'admirables dentelles, examinant avec soin un costume qu'on venait de lui apporter pour le bal travesti qui devait être donné le soir même aux Tuileries.

— Ah ! que ceci est joli, nuageux, vaporeux, s'écria-t-elle de loin, avant même d'avoir dit bonjour à la baronne.

— Vous en êtes satisfaite? répondit celle-ci.

— Je le crois bien ; c'est ravissant !

— C'est pour le bal de ce soir aux Tuileries.

— Et quel nom cela a-t-il ?

— Cela s'appelle « *Etoile du soir*. » Il y aura beaucoup d' « *Etoiles du matin*. »

— Et d' « *Etoiles du berger* ?»

— Ah ! ceci est méchant, ma chère ; mais je crois que, dans ce cas, vous confondez l'étoile avec l'heure. Vous venez à ce bal ?

— Mon Dieu, oui.

— Quel costume porterez-vous?

— Je serai en « *Gitana*. »

— Ce sera fort joli, j'en suis sûre ; faites-vous partie de quelque quadrille ?

— On me l'a proposé, mais j'ai décliné cet honneur. Il faut faire des répétitions ; c'est fastidieux !

— Je pense comme vous; et puis, on est trop enrégimenté ; on perd son individualité, son indépendance.

— C'est vrai, et nous autres femmes, nous sommes malheureusement trop exposées déjà à perdre la nôtre.

— Oui, quand nous perdons la tête.

— Et cela arrive souvent.

— Je n'en disconviens pas. Je suis trop franche pour cela.

— Eh bien, chère baronne, où mon beau protégé en est-il avec vous ?

— Je trouve, chère amie, que c'est un charmant garçon.

— Voilà tout ?

— Mais c'est déjà beaucoup, ce me semble; j'ajouterai même, si vous voulez, que le comte Sigismond est très-séduisant.

— Voilà qui vaut mieux; et pourtant, jusqu'ici, vous ne vous êtes pas laissé séduire?

— Le souvenir du passé a nui au présent.

— Le deuil du cœur, comme tous les autres deuils, ne peut cependant pas s'éterniser....

— Je ne dis pas le contraire.

— Et l'avenir appartient peut-être au beau Sigismond.

— Ah! ceci, ma chère, est le secret des dieux.

Madame de Zeltow s'arrêta, car elle comprit bien, à la réserve et aux réticences calculées de la baronne d'Alost, qu'elle n'en saurait pas davantage et que trop insister pourrait peut-être inspirer de la défiance. En général habile, elle manœuvra en face de l'ennemi et prit une autre position.

— J'étais venue, chère baronne, dit-elle, pour m'informer de l'heure à laquelle vous comptez vous rendre ce soir aux Tuileries.

— Mais j'irai un peu avant dix heures. C'est à dix heures ordinairement que l'impératrice fait son entrée.

— Fort bien; je vous imiterai.

Et, après les compliments d'usage, madame de Zeltow, quittant la baronne d'Alost, revint à son logis assez rêveuse et se disant qu'en certaines circonstances l'observation sagace valait mieux, pour apprendre les choses, que le plus habile interrogatoire.

XI

BAL COSTUMÉ AUX TUILERIES.

Ce même soir le palais des Tuileries, qui depuis soixante-dix ans a vu passer tant d'événements et d'hommes, dont les ruines calcinées démontrent encore au moment où nous écrivons et la singulière fragilité des grandeurs humaines et la haineuse imbécillité des défenseurs de la Commune, le palais des Tuileries, disons-nous, étincelait de mille feux.

A l'extérieur, deux longues files de voitures, marchant sur deux rangs et contenues par de nombreux cavaliers de la garde de Paris assistés de non moins nombreux sergents de ville,

s'avançaient lentement sur les quais et dans la rue de Rivoli.

Les gens costumés qu'elles contenaient jalousaient singulièrement les privilégiés du corps diplomatique ou les hauts fonctionnaires dont les cochers munis de cartes de passe délivrées par le préfet de police, rompant les deux files et prenant le haut du pavé, se dirigeaient rapidement vers les guichets de la cour intérieure du palais, but auquel aspirait ardemment et tendait trop lentement cette foule bariolée.

Le singulier gouvernement qui depuis s'est écroulé sous le poids de fautes répétées et si étranges que c'est à peine si l'observateur calme et impartial peut y croire, le second Empire, que l'histoire pourra bientôt juger et dont nous n'aimons pas à prononcer ici le nom parce qu'il nous apparaît toujours comme enveloppé de voiles funèbres, était presque arrivé alors à l'apogée de sa décevante splendeur, beau feu d'artifice édifié sur le sable, et malheureusement renversé dans le sang.

Cette cour qui voulait à tout prix que les étrangers pussent la dire brillante mais qui, malgré tout son luxe, ne pouvait forcément res-

sembler à l'ancienne cour de France que comme les souverains des féeries ressemblent aux souverains véritables, cette cour avait la ruineuse manie des bals costumés. Cette fureur du travesti les avait fait adopter à tous les degrés de l'échelle officielle, et les bals des Affaires étrangères, ceux du Ministère d'Etat ou de la Présidence du Corps législatif, rivalisaient avec les bals du même genre donnés aux Tuileries et qu'ils ont fait quelquefois pâlir. Il est vrai que c'était presque une tradition, un souvenir du premier Empire, où cette sorte de divertissement avait obtenu un moment la plus grande faveur. Peut-être pouvait-on expliquer ainsi ce singulier engouement, cette manie de la haute société officielle qui faisait dire aux frondeurs qu'il fallait que ces gens-là se trouvassent bien laids pour aimer autant à se couvrir d'un masque et d'un travestissement.

Pendant les premières années qui suivirent le mariage de Napoléon III la tyrannie des costumes s'étendait aux hommes les plus graves, aux ministres eux-mêmes. Nous avons entendu M. Baroche s'excuser spirituellement d'avoir adopté le costume de Colbert, modestie de fort bon goût

et, d'ailleurs, bien inutile, car parmi les personnages qui prenaient des habits de caractère pour assister à ces fêtes, on a pu remarquer souvent des contrastes bien plus grands, bien plus ridicules entre l'homme et le costume. L'adoption des manteaux vénitiens, petits collets en satin de couleurs diverses et voyantes, qui s'attachaient au col et ne cachaient point l'habit noir qu'ils recouvraient, était venue, depuis lors, au secours des hommes politiques dont la gravité se trouvait ainsi moins compromise.

Revenons au bal auquel allaient assister la baronne d'Alost et Madame de Zeltow.

Les invités, parvenus enfin à descendre sous les grandes tentes en coutil qui recouvraient les portes extérieures du palais, traversaient le vestibule et gravissaient le bel escalier garni à droite et à gauche de cent-gardes immobiles dont l'uniforme, quelque brillant qu'il fût, d'ailleurs, avec le casque et la cuirasse, ne valait pas, parce qu'il était trop théâtral, le riche et sévère costume, bleu foncé et argent, des gardes du corps sous la Restauration.

En haut de cet escalier, ils s'engageaient, à droite, dans l'enfilade des salles et galeries éclai-

rées *a giorno* et encombrées d'hommes et de femmes qui se pressaient et se heurtaient pour tâcher de parvenir jusqu'à la salle des Maréchaux, centre ordinaire de toutes les fêtes de ce genre.

Un peu avant dix heures, ainsi qu'elle l'avait dit, la baronne d'Alost montait l'escalier des Tuileries, revêtue du costume sombre mais riche qu'elle avait adopté et qui allait bien à son genre de beauté. Elle rencontra madame de Zeltow dans la galerie qui précédait la salle des Maréchaux et toutes deux, marchant de conserve, aidées de plusieurs personnages de la connaissance de madame d'Alost qui cherchaient à leur frayer le passage devenu difficile, elles parvinrent enfin dans la salle, où elles purent s'asseoir à un rang convenable, but de leurs désirs et de leurs espérances.

Une des premières personnes qu'elles avaient aperçues en prenant leurs places avait été le comte Sigismond, portant avec une remarquable aisance un costume de noble polonais au seizième siècle, costume d'une scrupuleuse fidélité historique. On ne savait réellement, en le regardant, ce qu'on devait admirer le plus ou du travestissement lui-même ou du beau jeune homme dont

il faisait si bien ressortir loutes les perfections physiques.

Sigismond s'empressa de venir saluer la baronne d'Alost qui, toute surprise, pour ainsi dire, de voir le comte sous un jour aussi manifestement favorable, eut une sorte de tressaillement qui ne pouvait guère échapper au coup d'œil investigateur de madame de Zeltow.

— Voilà un bien beau costume, comte, lui dit-elle.

— Il est surtout fort exact, madame, répondit-il ; c'est l'ancien costume des nobles polonais.

— Il vous va à ravir ; n'est-ce pas baronne ?

Madame d'Alost fit un signe de tête affirmatif ; elle était tout absorbée dans une muette contemplation qui n'echappait ni à madame de Zeltow, ni à Sigismond lui-même.

Ce dernier se rapprocha un peu plus de madame d'Alost.

— Vous savez, madame, lui dit-il, que tout en ce lieu est nouveau pour moi. Je voudrais être mis un peu au courant des personnes qui vont défiler sous mes yeux. Permettez-moi de me tenir derrière vous et soyez assez bonne pour me nom-

mer les principaux comparses de cette sorte de ballet.

— Avec plaisir, dit-elle, du ton d'une personne qu'on éveille; placez-vous là près de moi.

— Est-il vrai que des modèles tout gravés de costumes aient été adressés, en même temps que leur invitation, aux personnes qui doivent faire partie de certains quadrilles?

— C'est parfaitement exact. Jamais, de mémoire d'invités aux Tuileries, pareils préparatifs n'ont été faits pour un bal costumé. On a, paraît-il, la prétention de surpasser les merveilles des plus belles fêtes de ce genre données jadis par madame la duchesse de Berry. C'est présomptueux, mais c'est vrai.

En ce moment, dix heures et demie sonnaient et la cour faisait son entrée dans la salle des Maréchaux. Cette cour se composait, outre les souverains, de la jeune princesse de Savoie unie au cousin de l'empereur, de ce dernier, de sa sœur, la princesse Mathilde, et des Murat.

Le cortége, que grossissait le groupe des officiers de la maison impériale, était entré au son d'une marche exécutée par le puissant orchestre qui était placé dans les galeries supérieures de

la salle. L'animation et la curiosité de l'assistance semblaient avoir atteint leur paroxysme.

— Pourquoi la comtesse Labinska n'a-t-elle pas amené ici votre charmante cousine? demanda à Sigismond la baronne d'Alost qui avait involontairement appuyé sur ce mot « charmante » d'une façon singulière et assez significative. Elles ont dû recevoir des invitations. Cela aurait amusé votre cousine.

— Elles ont été invitées, en effet, répondit Sigismond, mais, d'un côté, la comtesse n'aime guère ces sortes de fêtes et, de l'autre, Thadéa est bien jeune.

— Vous voyez qu'il y a ici des demoiselles au moins aussi jeunes qu'elle. J'aurais voulu la voir; on la dit fort jolie ?

— On exagère, madame. Thadéa n'est pas mal; elle a la fraîcheur de son âge, voilà tout.

Ces paroles, très-naturellement et assez froidement prononcées, semblèrent produire chez la baronne d'Alost une agréable sensation.

Tous les regards étaient, en ce moment, concentrés sur le groupe impérial.

L'empereur portait un costume singulier et assez difficile à définir de prime abord. C'était

un uniforme en drap blanc orné de grosses épaulettes en or; la culotte blanche était enfermée dans de grandes bottes à l'écuyère vernies.

— C'est un costume d'officier autrichien, disaient les naïfs.

— Point du tout, ripostaient les gens renseignés et qui tenaient plus ou moins à la cour. C'est un costume de colonel-général des cent-gardes, costume proposé et non adopté lors de la formation de ce corps.

C'était vrai. On avait reculé devant l'idée de donner aux cent-gardes l'uniforme des chevaliers-gardes de l'empereur de Russie ou des cuirassiers prussiens.

Hélas! terrible destinée! Napoléon III devait voir un jour trop près de sa calèche cet uniforme blanc des cuirassiers de la garde de Prusse!

Toujours est-il que, ce soir-là, il avait voulu faire l'économie d'un costume en endossant cet uniforme de rebut. Economie, est-ce bien le mot? L'empereur Napoléon III ne savait guère faire des économies. Mais, dans tous les cas, l'idée n'était pas heureuse.

— Quel costume porte donc l'impératrice? demanda madame de Zeltow à sa voisine.

— Je crois, dit celle-ci, qu'elle est costumée en Marie-Antoinette et je voudrais me tromper.

Le fait est qu'elle portait une robe en soie, sorte de lampas antique, couverte de palmes en or broché et sur laquelle ruisselaient l'or et les diamants; de plus, elle était poudrée.

La jeune princesse de Savoie portait un diadème, une haute collerette tissée d'or et une longue robe de velours rouge. Etait-ce Marie Stuart ou Catherine de Médicis ? Ce qu'il y a de certain c'est que ce travestissement la vieillissait.

Quant à son mari, dont le visage reproduisait en exagération la belle tête de Napoléon Ier, comme avec son physique un travestissement eut été le comble du ridicule, il portait simplement un domino vénitien par-dessus son habit de ville.

La princesse Mathilde était vêtue à l'antique et cela faisait merveilleusement ressortir son genre de beauté. Entourée d'artistes, artiste elle-même, elle mettait toujours beaucoup de goût et d'intelligente entente dans ses toilettes de ville ou de cour.

Le cortége impérial ayant pris place, Strauss,

directeur de l'orchestre, fit un signe et l'ouverture du bal eut lieu.

La première entrée de quadrilles fut celle du *Char des fleurs*. De charmantes fleurs animées, c'est-à-dire des femmes, formaient des groupes très-gracieux sur ce char, qui fit le tour de la salle traîné lentement par cinq cavaliers en costumes de jardiniers ou bergers.

— Quelles sont ces dames ? demanda Sigismond à madame d'Alost, lorsque le char passa devant eux.

— Ces cinq *fleurs*, dit madame d'Alost, sont mesdames de Morny, Walewska, de la Poize, de Grétry et de Cadore.

— Et les bergers ?

— Je crois reconnaître messieurs de Riencourt, de Cadore, de Lagrange et le prince de Reuss.

Les dames, vêtues de tulle, de dentelles et autres étoffes vaporeuses, étaient couvertes de papillons et jetaient des bouquets sur leur passage.

Après avoir fait le tour de la salle des Maréchaux, le char s'arrêta devant le groupe impérial. Les dames en descendirent alors et exécu-

17.

tèrent avec les bergers un ballet dont la première partie se composait d'une danse très-vive, tandis que la seconde était, au contraire, remplie par des pas d'un caractère plus grave. Cette entrée de ballet terminée, chaque comparse reprit sa place sur le char qui, toujours traîné par les bergers, se retira par la galerie dont il était sorti.

Un second quadrille devait succéder à ce premier.

On vit bientôt paraître, précédé et suivi de groupes de bohémiens et de bohémiennes, un tonneau paré des attributs du dieu Bacchus et sur lequel se tenait à cheval un vieillard portant une longue barbe blanche. Il avait une vaste coupe à la main. C'était le roi des bohémiens. Puis venait derrière ce tonneau un grand char couvert de guirlandes dans lequel était assise la reine des bohémiens entourée d'enfants étendus et formant des tableaux vivants sur une couche de feuillage.

— Vous voyez bien ce vieillard à barbe blanche? dit la baronne d'Alost à Sigismond; eh bien, il n'est autre que le comte Tascher de la Pagerie, et la reine des bohémiens est la comtesse,

Ce sont des parents de l'empereur, comme vous savez ; ils lui sont tombés de Munich et, tout empreints des idées, habitudes et préjugés des cours allemandes, bouleversent assez souvent les idées et les habitudes des Tuileries. Excellentes gens, mais dont ont redoute qnelquefois l'imagination.

Le tonneau et le char s'étant arrètés dans la salle des Maréchaux, le roi et la reine des bohémiens vinrent faire un grand salut devant le groupe impérial. De royauté à royauté on se doit de ces sortes de politesses. Puis l'orchestre fit entendre une mazurka d'un caractère extrêmement original et les bohémiens, s'emparant de leurs bohémiennes, se mirent à exécuter avec elles cette mazurka du nom de *Sardasch.*

— Il y a des tailles et des tournures bien élégantes dans ce groupe de danseuses, dit Sigismond en désignant les bohémiennes.

— J'y reconnais la princesse Ladislas Czartoryska, fille de la reine Christine d'Espagne, dit madame d'Alost ; la jeune princesse Ypsilanti ; madame Waechter, femme du ministre de Wurtemberg; madame de Lowenthal et des anglaises, miss Waughan, miss Lee; mademoiselle Tascher

de la Pagerie fait aussi partie du groupe; bien d'autres noms m'échappent.

Ces deux entrées de ballets spéciales une fois exécutées, le commun des mortels put prendre part à la fête et des quadrilles fort animés se formèrent. De temps en temps quelque costume remarquable par sa richesse, son élégance, ou son originalité, attirait plus particulièrement l'attention au milieu de cette cohue brillante.

Un chevalier vint à passer auprès de mesdames d'Alost et de Zeltow; c'était un croisé du douzième siècle entièrement couvert d'une cotte de mailles, couronne de comte en tête par-dessus son capuchon de mailles, et portant un bouclier en pointe suspendu à sa ceinture. Ce costume très-réussi avait un grand et légitime succès.

— Ce chevalier croisé, dit la baronne en allant au-devant de la curiosité de Sigismond, c'est le comte de Nieuwerkerke. Comme directeur général des Musées et surintendant des Beaux-Arts, il a toutes les facilités du monde pour se faire dessiner des costumes orignaux et fidèles. A cela il joint la bonne mine et le goût. En voilà plus qu'il ne faut pour expliquer son succès.

— Quel est cet Ecossais bien authentique?

— C'est le duc de Hamilton, qui a épousé une princesse de Bade.

— Et le porteur de ce brillant uniforme de la maison du roi sous Lous XV ?

— Le général Fleury. Près de lui, ce joli costume hongrois est porté par le prince Joachim Murat. Sa femme est là-bas en marquise poudrée et cela lui va à ravir.

— Mais à côté du général Fleury, j'aperçois un colonel des gardes-françaises ?

— Oh! chez celui-là, le contraste du costume avec la situation sociale est beaucoup plus grand: ce colonel des gardes-françaises c'est un député au Corps législatif. Il aura trouvé que cela lui allait bien.

— C'est probablement pour le même motif, dit madame de Zeltow, que j'aperçois de ce côté un député-financier de ma connaissance travesti en Louis XIV? Ce n'est pas modeste.

— Eh, ma chère! il serait bien inutile de faire ici de la modestie; elle ne serait pas comprise.

— Par contre, presque tous les ministres se cachent sous un domino.

— C'est qu'ils ne détestent pas l'intrigue.

Une foule de jeunes femmes charmantes pas-

sèrent auprès d'eux; c'étaient madame Pourtalès costumée en mariée Louis XV; madame de Brigode (depuis baronne de Poilly et fille du marquis du Hallay), en bacchante, ce qui allait merveilleusement à sa brune beauté; la comtesse Primoli (princesse Charlotte Bonaparte), en paysanne italienne; madame Poujade (née princesse Ghika) en femme des monts Karpathes.

Tout ce monde dansant, riant, s'intrigant, devait très-naturellement se fatiguer et, d'ailleurs, l'admiration mutuelle a des bornes. Aussi, lorsque vers deux heures du matin la nouvelle circula que la salle du souper était ouverte, cette nouvelle fut-elle bien accueillie. On laissa passer le groupe impérial qui se dirigeait vers la salle du spectacle où le souper était servi et on s'élança sur ses traces. Des petites tables pouvant contenir cinq ou six personnes y avaient été habilement disposées. Les invités se groupèrent autour d'elles par petites coteries et le contraste des costume produisit en ce moment l'effet le plus original. On soupa lentement au son de la musique et des chants des élèves du Conservatoire convoqués pour la circonstance et aucun des membres de cette cour frivole n'aperçut déjà

inscrits sur les murs de la salle les trois mots fatidiques du festin de Balthazar !

Sigismond, dont le succès auprès de madame d'Alost avait été très-visible durant cette soirée, donna le bras à la baronne, qui semblait fière de son cavalier, pour la conduire à la salle du souper. Madame de Zeltow venait ensuite au bras d'un des jeunes bohémiens du quadrille, et comme la table à laquelle ils s'assirent était de cinq couverts, on rallia, dans le trajet, un élégant berger de connaissance.

Durant le souper, qui fut fort gai, madame de Zeltow put constater, par une foule de ces détails qui n'échappent pas aux femmes possédant une certaine expérience, que Sigismond avait fait d'énormes progrès dans l'imagination, nous allions dire dans le cœur de la baronne.

Qu'eût-elle dit si elle s'était aperçue qu'au moment du départ, sous le péristyle des Tuileries, le bouquet de madame d'Alost avait passé, sans que le hasard y fût pour rien, de dessous le manteau garni de fourures de sa propriétaire sous l'épais pardessus du beau Polonais ?

Mais elle ne s'en aperçut pas.

Ce qui n'empêcha point que le fameux corps des cosaques polonais de Zelinski fut à jamais privé de la présence du comte Sigismond.

XII

GRAVE PROPOSITION.

Plusieurs mois s'étaient écoulés et, par une assez froide matinée de mars, Sigismond qui, fatigué d'une veillée un peu trop prolongée, venait à peine de se lever, entendit agiter assez vivement la sonnette de la porte d'entrée du nouvel appartement qu'il occupait.

Il se hâta d'introduire le visiteur matinal et pressé qui venait ainsi le relancer jusque chez lui.

Ce visiteur était Michel Artenkoff; une ani-

mation particulière, une forte émotion contenue se trahissaient dans toute sa personne.

— Je viens vous apprendre une grande nouvelle, comte, dit-il à Sigismond.

— Et laquelle ? je vous vois tout ému.

— Une nouvelle qui va peut-être vous frapper bien péniblement, ajouta Artenkoff en fixant ses yeux perçants sur le visage de Sigismond.

— Mais, qu'est-ce donc ?

— Le tzar Nicolas vient de mourir presque subitement.

— Pourquoi voulez-vous donc que cette nouvelle ait pour moi quelque chose de si pénible ? Le tzar Nicolas a été un grand oppresseur de mon pays, et si la charité chrétienne défend de souhaiter la mort d'un ennemi, elle ne force pas à s'en affecter outre mesure.

Artenkoff avait écouté avec un certain étonnement cette réponse froidement articulée par Sigismond.

— Mais comment le fait s'est-il produit ? continua ce dernier.

— Il y a deux versions, reprit Artenkoff. Suivant la première, le tzar Nicolas, désespéré de l'insuccès de ses armes, comprenant à quel point

la paix devenait nécessaire à la Russie et ne pouvant convenablement la faire lui-même, aurait demandé au médecin qui avait toute sa confiance de lui remettre une dose de poison combinée assez savamment pour lui laisser, après qu'il l'aurait prise, quelques heures de force et de vie; que le docteur Mandt aurait obéi puis se serait hâté de quitté Saint-Pétersbourg emportant un écrit de l'empereur suffisant pour mettre à couvert sa responsabilité; enfin, que l'empereur aurait pris le poison dans la matinée du 18 février, date qui correspond avec celle du 2 mars du calendrier français, puis, faisant appeler le grand-duc héritier, lui aurait confié son secret en lui donnant ses instructions dernières, et, comme le grand-duc épouvanté et désolé, voulait demander du secours, que son père le lui aurait sévèrement interdit.

— Je ne crois guère que les choses se soient ainsi passées. Cette version qui fait mourir Nicolas Ier d'une façon un peu théâtrale peut-être, mais néanmoins pleine d'une sombre grandeur, me paraît, je ne sais pourquoi, fort éloignée de la vérité.

— Ce qui a pu donner à ce récit une sorte de

consistance, c'est le départ précipité du médecin Mandt, lequel, en effet, a cru dans le premier moment devoir quitter Saint-Pétersbourg pour se soustraire à la colère aveugle du peuple exaspéré.

— Vous disiez qu'il y a une autre version ?

— Oui, et celle-là c'est la bonne, la vraie : l'empereur Nicolas nourrissait une confiance absolue dans la puissance de ses armes qui, en effet, depuis un quart de siècle avaient plus ou moins péniblement triomphé, mais enfin avaient toujours triomphé de leurs adversaires quels qu'ils fussent. De plus, il y avait là une question d'amour-propre personnel que vous comprendrez aisément lorque vous saurez que, du fond de son cabinet, l'empereur Nicolas avait l'habitude de diriger lui-même ses armées et envoyait, tout faits sur la carte, à ses généraux, les plans de la bataille qu'ils devaient livrer.

— Je savais ce détail à peine croyable et pourtant de la plus stricte réalité. Quelquefois seulement, lorsque la situation paraissait grave, le tzar ne voulait pas décider seul la question stratégique, et alors il assemblait un conseil de

guerre qui émettait un avis approuvant et combattant le plan qui lui était soumis.

— Oui, mais cela n'empêchait pas qu'un courrier n'attendît sous les murs du Palais-d'Hiver, tout prêt à porter rapidement aux généraux russes les ordres précis du maître et le plan numéroté de la prochaine bataille.

— Singulière manière de procéder qui rappelle involontairement à l'esprit les façons orientales des sultans, lesquels jadis ordonnaient la victoire du fond de leur sérail et envoyaient également à leurs visirs les plans tout faits de siéges et de batailles.

— Eh bien, le tzar accueillit la nouvelle de la défaite de l'Alma avec une stupéfaction irritée. Six semaines après, un coup plus sensible encore venait le frapper : la bataille d'Inkermann, qu'il avait très-habilement, d'ailleurs, ordonnée et réglée de loin et à laquelle deux de ses fils avaient assisté, était également perdue. Chaque courrier venant de Crimée ne lui apportait que des déceptions. Enfin, le dernier message qu'il devait recevoir lui a appris la mauvaise issue du combat d'Eupatoria. L'effet produit sur sa constitution par les premières

défaites de ses armées avait été déplorable ; ce dernier échec d'Eupatoria lui a, pour ainsi dire, donné le coup de grâce. Menacé depuis le commencement de l'hiver d'une congestion pulmonaire, on ne s'est aperçu de l'altération de sa santé que quatre jours avant sa mort et au son de sa voix de commandement pendant une revue qu'il passait des troupes qui allaient partir pour la Crimée. Aussi, à la nouvelle de cette mort soudaine, l'étonnement fut-il aussi grand à Saint-Pétersbourg qu'il a pu l'être à Paris.

— Mais enfin, d'après cette version, la mort de l'empereur Nicolas n'en a pas moins été naturelle quoique presque foudroyante ?

— Oui, et c'est la version vraie.

— Voilà un événement qui peut avoir d'assez graves conséquences en Europe.

— Et c'est précisément de cela que je venais vous entretenir.

— Vous pensez que mon pays, que la Pologne, a quelque chose à gagner à la mort du tzar Nicolas ?

— Je pense que la Russie elle-même peut profiter de l'occasion qui lui est providentiellement offerte.

— Comment cela ?

— Tenez, comte, ce n'est plus le temps de feindre et de dissimuler ses desseins ; j'ai d'ailleurs une mission à remplir auprès de vous et le moment en est venu.

— Une mission auprès de moi ?

— Oui ; veuillez m'écouter attentivement, car le sujet en vaut la peine : les gens qui ont facilité votre fuite lors de la découverte du complot dont vous faisiez partie et qui vous ont secrètement protégé jusqu'à ce que vous fussiez en lieu de sûreté, les Raskolniks en un mot, avaient des vues sur vous, ils ne vous l'ont pas laissé ignorer.

— Non ; il s'agissait de leur rendre un service, de transporter une somme d'argent à Lemberg...

— Oh ! il s'agissait pour eux de bien autre chose encore...

— Mais vous-même, comment savez-vous cela ? Je m'en étonne.

— Ne vous étonnez de rien, comte ; je suis des leurs et c'est par leur ordre que je réside à Paris. Maintenant, écoutez-moi : La mort presque subite du tzar Nicolas jette la Russie dans un étonnement et dans un émoi dont il faut savoir pro-

fiter. Ce qui a été vainement tenté par les sociétés secrètes au moment du changement de règne, en 1825, peut réussir aujourd'hui par d'autres moyens et dans un autre but. Seulement il faut se hâter; il faut savoir profiter d'une occasion qui ne se représentera plus...

— Quels sont donc vos desseins?

— Comte, je vous parle ici au nom des vieux croyants de la grande et de la petite Russie, de l'Ukraine, de la Gallicie et de la Posnanie, de tout un peuple, enfin! et je viens vous dire ceci: quittez Paris à l'instant; suivez-moi où je vous conduirai. Vous avez déjà donné mainte preuve d'énergie et de courage; ce courage, cette énergie, nous les invoquons au nom d'une sainte cause. Vous vous mettrez à notre tête; nous vous proclamerons fils et véritable héritier du tzar et nous vous porterons au trône pour le plus grand bonheur de toutes les Russies!...

— Moi, fils et héritier du tzar! mais c'est insensé!

— Insensé! Croyez-vous réellement que cette assertion soit aussi folle que cela! Mais venez donc ici et regardez-vous!

En disant ces mots, Michel Arlenkoff avait

saisi Sigismond par la main et l'avait conduit devant une haute glace qui ornait l'appartement.

— Comprenez-vous, maintenant? lui dit-il.

— Mais non, vraiment, je ne saisis pas...

— Cette incroyable ressemblance?

— Avec qui? avec le tzar Nicolas?

— Sans doute; elle est frappante et elle nous sera bien précieuse!

— Je le répète, c'est de la folie!

— Il y a dans notre histoire des événements de la plus haute importance qui n'avaient pas d'aussi larges bases, un aussi favorable point de départ...

— Je crois rêver, en vérité!

— D'ailleurs, pour nous, il faut bien le dire en dépit de toutes les convenances, pour nous, vous êtes le fils du tzar!

— Monsieur!...

— Ne vous offensez pas d'une affirmation qui nous sera si utile, qui doit amener de si grands résultats! La nature semble vraiment ici être venue à notre aide. Tout conspire avec nous et pour nous!

Sigismond, violemment agité, marchait en

long et en large dans l'appartement. Il jeta un instant les yeux sur cette glace qui, en lui renvoyant fidèlement son image, avait fait, sous l'influence des paroles de Michel Artenkoff, jaillir tout un monde nouveau de son cerveau ébranlé.

Puis il se précipita sur un siége et parut absorbé dans une méditation profonde.

Artenkoff croyant l'avoir converti à ses propres idées continua à les développer.

— Tout est matériellement préparé, disait-il. L'argent, nous le possédons en abondance, car il y a longtemps, bien longtemps, que nous l'amassons pour la sainte cause, pour le grand jour ! Les armes ? nous les avons par milliers cachées dans nos retraites. De ces deux côtés, rien à craindre ; des autres, tout à espérer. Ah ! comte, quel beau spectacle que celui de tout un peuple se levant pour la justice et la vérité ! quelle gloire, quel immortel honneur pour vous de le conduire à la victoire, s'il y a lutte, et peut-être il n'y aura pas lutte ! mais, dans tous les cas, d'être, en quelque sorte, le rédempteur de ce peuple d'opprimés séculaires ! quelle grande tâche ! quel noble but !

Michel Artenkoff, dans son enthousiasme, avait, en ce moment, l'air inspiré.

Sigismond se leva lentement du siége sur lequel il s'était jeté; il était pâle et souriait d'un triste sourire qui contrastait singulièrement avec l'exaltation d'Artenkoff.

— Vous disiez tout à l'heure que tout conspirait avec vous et pour vous? murmura-t-il.

— Oui, dit Michel Artenkoff en le regardant avec une attention inquiète.

— Apprenez pourtant que vous ne pourrez pas compter sur mon concours personnel.

— Vous renonceriez à cette noble mission?

— Parce que j'en ai une autre non moins sacrée à remplir.

Michel Artenkoff fit un mouvement.

— Ecoutez-moi à votre tour, reprit Sigismond : je n'ai point oublié, croyez-le bien, les services qui m'ont été rendus par les Raskolniks. J'en ai conservé, au contraire, une profonde reconnaissance. Je comprends même fort bien qu'à Paris leur attention protectrice n'a pas cessé un moment de veiller sur moi. Mais, d'un autre côté, ma patrie me réclame avant tout; je suis Polonais, je suis catholique romain. Je compatis à

vos malheurs, mais j'en ai d'autres à secourir. Si dans la tentative audacieuse que vous méditez, si dans la lutte qui, quoi que vous en disiez, en sera nécessairement la conséquence, je venais à succomber, je mourrais désespéré, car je n'aurais pas rempli mon devoir. Mon bras appartient uniquement à la Pologne.

— Ainsi, vous refusez ?

— Je le dois; et si je viens de vous dire que mon concours appartient uniquement à mon pays, j'ai oublié d'ajouter qu'à cet égard je suis lié par un serment.

— Un serment?

— Oui; lorsque la sœur de ma mère me fit, tout jeune encore, jurer sur sa tombe une haine éternelle aux Russes, elle m'imposa également le serment de ne jamais prêter le concours de mon épée qu'à la cause polonaise. Ce sont vos paroles qui viennent d'évoquer en moi ce souvenir; il me dicte impérieusement mon devoir.

Le visage de Michel Artenkoff trahissait une profonde tristesse.

— Ainsi, nous ne pouvons pas espérer vous compter dans nos rangs? tout est dit sur ce point? murmura-t-il.

— Tout ! répondit laconiquement Sigismond.

— Adieu donc ! comte, reprit Michel Artenkoff ; c'est la dernière fois que vous m'aurez vu !

Et il se dirigea vers la porte en jetant à Sigismond un regard d'amer reproche et en se disant à lui-même :

— O Paris ! ô délices de Capoue !

XIII

LA BATAILLE.

Ces dernières paroles d'Artenkoff n'étaient qu'à demi l'expression de la vérité. Si dans la décision immuable de Sigismond on pouvait retrouver quelques traces de ses préoccupations mondaines et des liens qui devaient l'attacher à Paris, ces seules considérations n'eussent pas suffi pour l'empêcher d'entrer dans la voie qu'on avait ouverte devant ses yeux. Les souvenirs qu'on avait évoqués, le serment qu'il avait prêté, formaient la base véritable de la détermination

qu'il venait d'indiquer d'une façon si catégorique.

La suite le prouva bien, ainsi qu'on va le voir.

Mais ce dernier et singulier entretien avec Michel Artenkoff laissa dans l'esprit de Sigismond une empreinte profonde. A partir de ce moment il devint plus sérieux et souvent très-sombre. Il lui arrivait parfois de rester plusieurs minutes devant une glace à considérer son image avec une curiosité et une persistance singulières. Ses amis s'étaient promptement aperçus de ce changement dans son caractère et l'en avaient plaisanté, l'attribuant ou feignant de l'attribuer à quelque déception amoureuse. Mais la personne qui reconnut le plus promptement ce changement d'humeur chez Sigismond et qui devait en souffrir le plus, ce fut Thadéa.

Thadéa qui aimait son cousin avec une ardeur naïve et qui lui gardait au fond de son jeune cœur des trésors de tendresse, Thadéa dont il semblait n'accueillir les sentiments si dévoués qu'avec une profonde et cruelle indifférence.

Dans les derniers jours de l'année 1862, Sigismond reçut de la comtesse Labinska un billet par lequel elle lui demandait d'une façon pres-

sante de venir le soir même chez elle pour y prendre part à une réunion intime. Le ton un peu mystérieux de cette invitation avait frappé Sigismond, qui ne manqua pas de s'y rendre.

La comtesse Labinska avait assemblé au fond de son hôtel, au faubourg Saint-Germain, une sorte de conseil secret de l'émigration polonaise, composé en tout des six personnalités les plus marquantes du parti polonais en France. Il s'agissait de prendre connaissance de correspondances d'une nature très-grave récemment expédiées de l'intérieur de la Pologne.

Lorsque Sigismond arriva chez la comtesse, les six burgraves (on pouvait bien leur donner ce nom, car tous étaient des vétérans de l'insurrection polonaise de 1831), les six burgraves, disons-nous, se trouvaient déjà réunis et la présence de Sigismond dont ils connaissaient les antécédents parut être accueillie par eux avec plaisir. La comtesse et Thadéa étaient les seules femmes présentes à ce conciliabule et leur patriotisme excluait jusqu'à l'idée d'une indiscrétion possible.

La correspondance fut dépouillée par un des assistants, ancien nonce à la Diète de Pologne,

et son contenu produisit une vive émotion sur le petit aréopage. Les nouvelles étaient graves en effet : une insurrection était sur le point d'éclater; ce n'était plus qu'une question de jours et le printemps de l'année 1863 ne se passerait pas sans une levée de boucliers des Polonais ; peut-être même se produirait-elle avant, et l'on demandait au comité de Paris un concours matériel et personnel, de l'argent et des chefs.

La conversation sur ce sujet se prolongea fort avant dans la nuit. On discuta longtemps ce qu'il pouvait y avoir de sérieux dans une semblable entreprise. Les correspondances ne laissaient aucun doute sur la réalité et sur la portée du soulèvement; il serait très-nombreux, la chose était certaine, et il s'étendrait à beaucoup de localités en éclatant sur plusieurs points à la fois. Le petit cénacle délibéra et décida qu'il fallait l'appuyer et lui venir en aide au risque, si l'on n'agissait pas ainsi, de faire douter de son patriotisme; on convint donc que, dès que le mouvement se serait produit et affirmé, on l'appuierait personnellement après l'avoir aidé matériellement par des envois d'argent et d'armes.

Ce qui, malheureusement, devait donner en-

core plus de confiance aux Polonais dans cette grave conjoncture, c'est que l'inhabile et imprudent gouvernement qui présidait alors aux destinées de la France avait pris fort à la légère une attitude favorable aux revendications de la Pologne et semblait devoir appuyer le mouvement insurrectionnel qui s'y produisait; attitude déplorable qui n'aboutit qu'à des correspondances diplomatiques dans lesquelles la France et l'Angleterre furent bafouées. Personne n'a oublié la fameuse réponse adressée par le ministre russe Gorstchakoff à ces deux puissances.

Pour la France surtout, le silence et l'abstention eussent mieux valu que cette politique imprudente et faible tout à la fois qui donnait ainsi aux populations soulevées de fallacieuses espérances.

Le mouvement s'étant donc accentué en Pologne, Sigismond quitta Paris sans même revoir madame d'Alost, car le lien qui existait entre eux avait été rompu plusieurs mois auparavant par la capricieuse baronne. Accompagné de quelques-uns de ses compatriotes il franchit les frontières polonaises à un endroit indiqué et se

trouva tout à coup au milieu des faucheurs militairement organisés.

Les faucheurs appartenaient pour la plupart à la classe des paysans. Ils avaient commencé par opérer pour leur propre compte et séparément à la façon des guérillas espagnoles, puis ils s'étaient organisés en bandes. Les bandes devinrent bientôt des compagnies et les compagnies des régiments.

Sigismond, en franchissant les frontières de son pays, en se trouvant au milieu de ses derniers défenseurs, avait senti, comme aux jours de son adolescence, frémir en lui la fibre patriotique. Il assista avec une vive émotion à la remise faite par un des vétérans de la guerre de 1831 du drapeau envoyé aux Polonais par leur comité national.

Voici quelles étaient les dispositions de cc curieux étendard : à droite, l'aigle blanc, armes de la Pologne ; à gauche, un cavalier armé symbolisant la Lithuanie ; au bas, l'archange Saint-Michel, armoiries principales de la Ruthénie et du palatinat de Kiew. Le fond était de couleur amarante divisée par trois raies blanches, symbole de l'unité et de la trinité de la Pologne,

composée de la vieille Pologne, de la Lithuanie et de la Ruthénie. Au milieu de l'écusson on voyait la vierge noire de Czentochowa peinte, dit-on, par Saint-Luc. On remarquait deux blessures saignantes sur la joue doite de cette vierge et cela par suite de la tradition légendaire qui rapporte que les Suédois la frappèrent de deux coups de sabre un jour qu'ils voulaient s'en emparer et qu'ils se virent impuissants à l'enlever du monastère de Czentochowa. Autour de l'image on lisait : *Regina Poloniæ ora pro nobis* et la devise : *Boze Zbaw Polske*, Dieu sauve la Pologne!

Le corps insurrectionnel qu'avait rejoint Sigismond était commandé par Mielenski. Déjà bien des combats avaient eu lieu entre les Polonais et les Russes, combats le plus souvent favorables aux premiers, mais il était évident que l'armée russe ne tarderait pas à se renforcer. A cette époque, un des chefs les plus ardents et les plus capables de l'insurrection, Langiewicz, avait été enlevé à la cause qu'il défendait si bien ; après l'attaque du village de Brzesko, Langiewicz avait divisé sa petite armée en plusieurs corps et avait formé le dessein de se rendre avec ses officiers en Podolie où l'atten-

daient des troupes fraîches. Pour cela, il fallait traverser en secret le territoire autrichien, chose difficile, comme il ne tarda pas à s'en apercevoir. Bientôt reconnu, en effet, il fut arrêté avec l'un de ses aides de camp, mademoiselle Postowojtow, fille d'un officier russe qui s'était attachée à ses pas, épisode romanesque de cette guerre. Langiewicz fut conduit et interné à Tarnow.

La Pologne présentait alors un singulier et triste spectacle : à Varsovie des manifestations sans armes avaient lieu fréquemment. Il y en eut une à l'occasion de l'enterrement d'un insurgé nommé Sumanski dont plus de vingt mille personnes accompagnèrent le corps au cimetière Powonka. Des visites domiciliaires étaient faites par les autorités russes pour le recouvrement de l'impôt. Les anciens habitants en fuite ou en exil étaient remplacés par des moujicks auxquels un capitaine assesseur faisait prêter serment au tzar. Les Polonais condamnés pour avoir favorisé le mouvement insurrectionnel étaient transportés à Jarroslaw. L'évêque Felinski, représentant du pape, subit le même sort. Des rencontres plus ou moins importantes avaient

lieu très-fréquemment entre les deux partis. Kowno, située en Lithuanie au confluent du Niemen et de la Wilia, ancien château-fort des chevaliers teutoniques et brûlée plusieurs fois, était en 1863, comme elle l'avait été en 1831 et en 1812 , le point convergent des efforts des armées russes et des patriotes polonais. Une colonne russe venant de Wlodzimierz et faisant partie de la garnison de Lublin avait éprouvé de grandes pertes à Kowel, en Volhynie, sur les bords de la Turia. Un convoi russe arrivant à dix werstes de Czyzewo, sur le chemin de fer de Varsovie à Saint-Pétersbourg, avait culbuté par suite de l'enlèvement des rails et les troupes qu'il contenait étaient tombées dans une embuscade polonaise.

Plus tard vinrent le combat de Lisienic où un détachement sous les ordres de Wiszniewski, ayant passé la frontière de Gallicie au cercle de Zolkiew, fut surpris par les Russes, instruits de tous ses mouvements, et rejeté sur le territoire autrichien, combat acharné dans lequel Wiszniewski perdit la vie; celui qui fut livré entre Lubice et Zelasna, sur la route de Varsovie à Lublin, et où fut grièvement blessé le général

Meller-Zakomelski, commandant les troupes russes, qui y firent des pertes considérables; enfin la surprise, près de Borisow, du général Grunt placé à la tête des forces russes dans le gouvernement de Minsk et que relâcha noblement Sobek, chef des Polonais.

C'était aux environs de Kamierz que se trouvait alors Sigismond, et cette ville était l'objectif des attaques de Mielenski, commandant du corps insurrectionnel dans le palatinat de Kalisch. Kamierz ou Kazimierz, fondée par Casimir le Grand, s'était élevée puis étendue autour d'un ancien château royal désormais ruiné. Ses environs étaient assez boisés pour favoriser le rassemblement des corps divers, armés soit de fusils, soit de faulx, qui composaient la petite armée de Mielenski dans laquelle Sigismond obtint de suite l'honneur de conduire une compagnie.

Voici en quels termes il décrivit sa première bataille dans une lettre destinée à la comtesse Labinska :

« Ce que je dois vous dire avant tout, chère comtesse, c'est qu'après un violent combat nous nous sommes emparés de Kamierz. J'entends dire autour de moi que c'est un point très-im-

portant pour nous, mais personnellement je n'en saurais juger. Il faut aussi que je vous raconte mes impressions durant ce rude combat, le premier auquel il m'ait été donné d'assister.

Depuis deux jours nous campions dans des bois de sapins à une certaine distance de la ville, que nous apercevions dans le lointain avec son vieux château royal en ruines. Mielenski et Padlewski rassemblaient sur ce plateau boisé les divers corps dont ils disposaient. Nous avions, outre les faucheurs et les compagnies armées de fusils, quatre pièces de canon et environ deux cents cavaliers dont le costume pittoresque ferait les délices d'un peintre. Ces corps de troupes s'étaient réunis et groupés en silence suivant les indications des chefs. Tout le monde avait été prévenu qu'on attaquerait le lendemain les troupes russes qu'on apercevait bivouaquant sur plusieurs points en dehors de la ville, dont elles occupaient également l'intérieur, mais qui, dépourvue de fortifications régulières, ne leur offrait qu'un point d'appui.

Cette nuit-là, employée d'ailleurs en préparatifs de tout genre, on n'a guère dormi. Il y avait là pourtant un Français qui a fait les guerres

d'Afrique et de Crimée et qui s'est jeté dans nos rangs par amour pour les aventures. Cet homme-là, placé dans ma compagnie et qui se sert avec une habileté remarquable d'une carabine Minié qu'il a apportée avec lui, n'a pas perdu une heure de son sommeil. Cela me faisait plaisir de voir cette rude figure dormant avec le calme d'un enfant.

Deux fois, pendant les dernières heures de la nuit, je m'avançai silencieusement à travers les sapins, à la limite du bois au delà duquel avait été installé un petit poste composé de quelques hommes et auquel appartenait la sentinelle placée à une centaine de pas derrière une butte de terrain qui devait la masquer complétement à la vue de l'ennemi. Tout était calme; aucun bruit ne se faisait entendre du côté de la ville. Un ciel étoilé qu'envahissait lentement un crépuscule blafard servait de dôme au paysage agreste plutôt que sauvage dont la riche végétation printanière faisait tout le charme et au fond duquel les feux des bivouacs russes jetaient de dernières lueurs.

Je contemplai assez longuement l'ensemble de ce tableau si paisible en apparence, et je venais

de retourner sur mes pas lorsque, soudain, un coup de fusil partit de derrière la butte. C'était la sentinelle avancée qui venait de décharger son arme dans l'espace. Cette explosion dans le calme de la nuit produisit un immense effet. La sentinelle se replia sur le poste et le poste se retira sur les hauteurs où je me trouvais. Une vive curiosité me dominant, je retournai rapidement vers le point que je venais de quitter. Je voulais me rendre compte de ce qui avait causé l'alerte. Je jetai un regard circulaire sur la plaine que l'aube du jour commençait à éclairer et j'entrevis dans le lointain une ligne sombre qui, sortant elle-même des bois rapprochés de la ville, se dirigeait évidemment sur nous. C'étaient les Russes.

Je me mis aussitôt à courir à travers les sapins pour regagner ma compagnie. J'entendais devant moi les cris d'alerte et, en effet, tous mes hommes étaient debout rompant les faisceaux et prenant leurs armes. Le Français dormait toujours; on eut beaucoup de peine à le réveiller, mais dès qu'il sut ce dont il s'agissait, il sauta sur sa carabine et se prépara à combattre. J'avais fait ranger mes hommes et je le plaçai en serre-

file à mes côtés. Maintenant il s'agissait d'attendre les ordres de nos chefs, car, quels que fussent le courage et l'initiative des volontaires polonais, ceux-ci ne pouvaient avoir la prétention d'agir au hasard et à leur fantaisie. Nous entendîmes bientôt le galop d'un cheval et nous vîmes accourir un cavalier de l'escorte de Miélenski dont celui-ci se servait comme d'aide de camp et qui nous donna de sa part l'ordre de nous porter rapidement à droite, c'est-à-dire du côté opposé à celui que je venais d'explorer quelques instants auparavant, et de nous ranger auprès d'autres compagnies que nous y trouverions. Je ne comprenais pas bien d'abord cet ordre qui semblait nous éloigner du côté par lequel les Russes nous attaquaient; mais je réfléchis et je supposai avec raison que l'attaque avait lieu de plusieurs côtés à la fois et que nous étions dirigés sur le point le plus menacé soit à cause de sa faiblesse comme situation, soit en raison du nombre des assaillants.

Je ne me trompais pas dans mes conjectures, car dès que nous eûmes pris rang auprès des autres compagnies nous vîmes amener à notre gauche les quatre pièces de campagne qui for-

maient notre artillerie. On les disposa sur un petit monticule très-rapproché de nous et les hommes qui les entouraient et les servaient parurent n'attendre plus qu'un signal pour commencer le feu.

Cet ordre tarda un peu à être donné. Chez nous l'excitation de l'attente était très-vive ; le Français surtout ne pouvait tenir en place. Agitant de temps en temps sa carabine d'une main fébrile, il cherchait à apercevoir ce qui se passait au delà du point que nous occupions ; mais il avait beau faire, il ne voyait rien et ne pouvait rien voir. Une première ligne de nos fusiliers, placée à la hauteur des pièces de canon et rangée en bataille en avant de nous, occupait les premières rampes du plateau, et des taillis assez épais, auxquels cette ligne de fantassins était adossée, dérobaient à notre vue les autres côtés de la vallée. Nous avions été placés comme réserve et cela ne faisait pas l'affaire de l'impatient Français que j'avais bien du mal à maintenir dans le rang, car la discipline ne paraissait pas être son fort. Les minutes, du reste, me semblaient à moi-même être des siècles.

Tout à coup, une lueur très-vive jaillit à notre

gauche et un coup de canon se fit entendre (je n'oublierai jamais ce coup de canon-là). Notre artillerie commençait son feu dirigé du côté de la vallée.

Les détonations de nos quatre pièces se succédèrent alors à de courts intervalles et bientôt la fumée qui s'étendait sur le plateau, opaque et se mêlant à la brume qui s'était élevée, nous empêcha de distinguer autre chose que les hommes dans nos rangs et la silhouette noire de ceux qui servaient les pièces. A ce moment, je regardai autour de moi et je constatai que le Français, n'y tenant plus, avait profité de l'obscurité relative pour gagner la première ligne de fantassins qui s'étendait devant nous, espérant, sans doute, y faire de suite le coup de feu.

Cependant la mousqueterie ne se faisait pas entendre ; l'artillerie seule tonnait. On jugeait l'ennemi trop éloigné sans doute, et pendant un quart d'heure il en fut ainsi. Les artilleurs avaient une ou deux fois interrompu leur tir afin de donner le temps à la fumée de se dissiper. Mais nous avions bien vainement avancé la tête pour apercevoir quelque chose au delà de la batterie ; tous nos efforts avaient été inutiles.

Le bruit du canon nous excitait du reste, et aguerrissait même quelques-uns d'entre nous, qui, comme moi, n'avaient jamais vu le feu. Rien de plus martial que l'aspect de mes hommes avec leur costume polonais, grandes bottes montant jusqu'au-dessus du genou, sorte de blouse courte en gros drap serrée à la taille par une ceinture de cuir jaune, bonnet de forme carrée et garni de fourrure. Leurs loyales figures, ornées pour la plupart de longues moustaches, dénotaient une ardeur contenue qui faisait plaisir à voir ; mais leur patience, comme la mienne, était mise à une rude épreuve, car, excepté le bruit assourdissant de notre canon, rien jusque-là ne pouvait, dans ce qui nous entourait, nous donner l'idée d'une bataille.

La scène ne tarda pas à changer :

Une sorte de sifflement lugubre, j'allais dire un gémissement prolongé, se fit entendre deux fois de suite au-dessus de notre tête. Une double détonation, éclatant dans le bois de sapins qui s'élevait derrière nous, nous apprit que c'étaient des obus ennemis qui voltigeaient de la sorte. Au même moment, le roulement de la fusillade se fit entendre sur notre front, c'était la ligne

d'infanterie placée en avant de nous qui épuisait ses cartouches sur les Russes. Les balles commencèrent alors à siffler. Quelques-unes, en ricochant probablement, frappaient la terre avec un bruit sec, et l'un de mes hommes fut blessé au pied par un de ces projectiles ; mais, en général, elles passaient au-dessus de notre tête comme les obus.

La fusillade augmentait à chaque instant d'intensité. L'ennemi, loin de gagner du terrain, en perdait probablement, car il nous semblait que l'infanterie placée devant nous changeait de place et s'avançait. Cette supposition devint bientôt une certitude. L'artillerie fit aussi un mouvement en avant. Mais pendant ce temps-là des détonations multipliées se faisaient entendre à notre droite et des colonnes de fumée montant au-dessus de la cime des arbres annonçaient que, sur ce point également, l'affaire était des plus chaudes. Nous étions en quelque sorte malades d'impatience. La curiosité et une inquiétude vague travaillaient nos esprits, comme lorsqu'on se trouve menacé d'un danger inconnu et dont, par conséquent, on ignore l'étendue réelle. Soudain nous entendîmes derrière nous

le galop d'un cheval, et un des cavaliers de Mielenski, s'adressant à moi, me donna l'ordre de me porter en avant avec ma compagnie et de concourir au mouvement qu'exécutaient les fantassins qui se trouvaient devant nous. Nous ne nous fîmes pas prier et, sans que j'eusse prononcé un autre ordre que celui de : « En avant !» nous partîmes tous au pas de course, nous dirigeant sur la position indiquée. Au même moment, une compagnie de faucheurs passa en courant près de nous, exécutant le même mouvement et, en un instant, nous eûmes atteint le point occupé par la première ligne de nos fusiliers. Là, le sol était jonché de morts, de blessés, d'armes et de bonnets ; les blessés gémissaient d'une déplorable façon et, abandonnés par leurs camarades dans la chaleur du combat, demandaient aux nouveaux arrivants de les transporter en arrière, car les balles sifflaient autour d'eux et labouraient la terre en faisant entendre leur bruit sinistre. Quelques-uns des hommes les plus jeunes et probablement aussi les moins fermes de ma compagnie soulevèrent ces malheureux et les emportèrent loin du théâtre de la lutte à laquelle ils se dérobaient

eux aussi par la même occasion et en accomplissant ce devoir humanitaire.

Cependant nous étions parvenus sur les rampes inférieures du plateau dont nous avions occupé les hauteurs toute la matinée. Là, le paysage s'élargissait assez pour nous laisser, autant du moins que la fumée le permettait, entrevoir l'ensemble du combat. Cette inspection rapide, nous la faisions en avançant toujours; nous avions ralenti le pas, du reste, à mesure que nous gagnions du terrain, et les faucheurs qui tenaient notre gauche en avaient fait autant. Du fond de la vallée montait un chemin que couronnait un petit talus. C'était dans ce chemin de peu de profondeur et autour de ce talus que semblait se concentrer la lutte de ce côté de la double attaque des Russes. A force de marcher nous finîmes par les apercevoir avec leurs longues capotes grises et leurs casquettes plates. Nous n'en étions déjà plus qu'à une centaine de pas. Une grêle de balles se croisait en l'air. En ce moment j'entendis près de moi le bruit particulier et strident que produit le métal frappant le métal. Je regardai et vis tomber à deux pas un de mes hommes qu'une balle avait atteint, après avoir heurté

la batterie de son fusil. Cet incident produisit sur moi un effet désagréable ; mais plusieurs autres chutes, à la suite de coups sourds, s'étant successivement produites dans ma compagnie, et l'excitation fébrile du combat aidant, cette impression ne dura guère.

En arrivant au secours de nos compatriotes nous fîmes un feu nourri sur les Russes, qui, attaqués en même temps par les faucheurs, perdirent du terrain et furent refoulés. Nous entendions les cris et les jurements de leurs officiers qui cherchaient inutilement à les ramener en avant. Notre artillerie les prenait en écharpe et les maltraitait assez. La leur, placée sur un mamelon boisé que nous apercevions maintenant, tirait généralement trop haut. Cependant je vis rouler à terre plusieurs de nos cavaliers qui opéraient une charge sur le flanc des Russes qui se repliaient sur cette éminence de terrain à laquelle ils espéraient s'appuyer.

Nous étions parvenus au milieu de la vallée et la ville de Kamierz commençait à se montrer. Je jetai alors un regard à notre droite où les roulements d'une fusillade bien nourrie n'avaient pas cessé de se faire entendre. Une large éclaircie

à travers la fumée qui formait dans la vallée une sorte de brouillard me permit de distinguer les troupes russes sur le versant assez rapide de la colline au sommet de laquelle je me trouvais placé lorsque j'avais pour la première fois aperçu dans le lointain leurs lignes s'avançant sur nous. Mais ce que je remarquai très-bien aussi, c'est que leur mouvement assez prononcé en avant s'arrêtait soudainement à l'aspect de nos colonnes parvenues, en repoussant l'attaque dirigée contre elles, jusqu'au centre de la vallée. Craignaient-elles, en nous voyant aussi avancés, d'être tournées ou attaquées de flanc par nous? Ce qu'il y a de certain, c'est que, renonçant à leur mouvement offensif, elles rétrogradèrent et que bientôt, opérant un changement de front, elles marchèrent sur nous. Je distinguais très-bien leurs lignes que les pâles rayons du soleil frappaient en cet instant. Irrégulières en tête, elles paraissaient très-compactes en arrière et s'avançaient comme par secousses, s'arrêtant de temps en temps pour envoyer leurs feux et reprenant ensuite leur marche qui les rapprochait graduellement de nous.

Je compris bien alors que ce que j'avais vu

jusque-là n'était rien en comparaison de ce qui se préparait, et que la véritable bataille ne faisait que commencer. Je n'avais pas tout à fait tort. Deux de nos pièces de canon passèrent sur notre front au galop des chevaux pour aller prendre position en regard de ces nouveaux assaillants. Des ordres donnés à très-haute voix me firent retourner la tête et j'aperçus Mielenski, entouré de ses cavaliers, qui exhortait tout le monde à tenir bon et à conserver un sang-froid bien nécessaire en un pareil moment. Il expédia un officier à cheval vers le haut de la colline d'où nous venions de descendre, et je pensai aussitôt qu'il donnait aux troupes destinées à repousser la première attaque des Russes l'ordre de se porter à notre secours. L'orage approchait en effet; l'ennemi qui gagnait toujours du terrain n'était plus qu'à une assez faible distance; il nous criblait de ses projectiles fort heureusement envoyés un peu au hasard; mais, en se rapprochant, il était évident que son tir rectifié allait devenir beaucoup plus dangereux. Mielenski avait d'abord fait transmettre dans les rangs l'ordre de ménager nos cartouches; mais, quand les Russes furent à bonne portée, il commanda le feu et nous

exécutâmes notre décharge avec tant d'ensemble et de succès que l'ennemi s'arrêta un instant. Cela nous inspira beaucoup de confiance et nous redoublâmes avec une rapidité merveilleuse. Toutefois, les Russes tenaient bon. Les balles tombaient comme la grêle et beaucoup de nos hommes étaient frappés. Le crépitement des projectiles au milieu de la fumée était inouï et pouvait faire supposer à chacun que personne n'échapperait à un pareil danger. Mais l'exaltation nerveuse était si grande qu'on n'y pensait pas. En ce moment, nous entendîmes de grands cris à notre droite sur la hauteur. A ces cris confus en répondirent d'autres près de nous. Les premiers étaient poussés par les nôtres qui, descendant la colline et prenant l'offensive à leur tour, attaquaient les Russes en flanc. Les seconds partaient des rangs de nos redoutables faucheurs qui chargeaient l'ennemi aussi bien à gauche qu'à droite et en abattaient des lignes entières en y pénétrant comme des coins de fer pénètrent dans du bois. La confusion se mit alors dans les rangs de nos adversaires ; ils battirent en retraite précipitamment et nous les poursuivîmes de même avec un entrain que produisait l'idée con-

fuse de la victoire et le sentiment instinctif de la diminution du péril. Au delà du chemin tournant et appuyé sur des touffes de bruyère, je reconnus le trop impatient Français gisant à terre tout sanglant. « Je crois que j'ai mon affaire, me dit-il dans son argot parisien, mais j'en ai descendu au moins douze! Et vous, les prunes vous ont elles épargné? Dans tous les cas, elles n'ont pas embelli votre pelure. » Je jetai aussitôt un coup d'œil sur moi-même et je m'aperçus que toute une basque de ma capote avait été enlevée par les projectiles, ce qui donnait à l'ensemble de ma toilette l'air le plus singulier du monde. Je détachai un flacon d'eau-de-vie recouvert de cuir que je portais en bandoulière et je le remis au pauvre diable. « Merci, me dit-il, je vais tâcher de me réchauffer avec cela, car je sens un froid général qui me gagne. Je voudrais bien, quand tout ceci sera fini, que vous pussiez me faire transporter dans cette espèce de ville que l'on voit là-bas; on est si mal ici! » Je le lui promis, et comme on criait: « En avant! » je repris ma marche rapide vers Kamierz avec mes hommes, auxquels ce petit temps d'arrêt avait fait du bien.

La retraite des Russes s'était accentuée sur toute la ligne. Evidemment, ils ne nous croyaient pas aussi nombreux. Ardemment poursuivis par notre petite cavalerie et par les faucheurs, ils ne résistèrent à l'entrée de la ville que pour donner le temps à leur colonne d'en franchir l'enceinte. Maintenant, nous y voilà plus ou moins mal installés, et je vous écris, chère comtesse, sur une table boiteuse que j'ai bien du mal à consolider contre le mur. J'ai voulu de suite vous envoyer une sorte de photographie écrite de la première affaire à laquelle j'assiste. Je remercie la Providence de m'avoir épargné cette fois. Veuillez, je vous prie, comtesse, confier cette lettre à ma cousine Thadéa et la rassurer sur mon sort... »

— Thadéa n'a pas besoin d'être rassurée par écrit, dit tout à coup une voix derrière Sigismond et une petite main frappa l'épaule pardessus laquelle on lisait depuis quelques instants.

Sigismond se retourna vivement et aperçut sa jolie cousine accompagnée de la fidèle Daria.

XIV

MYSTÉRIEUSE ENTREVUE.

A dater de ce moment, les faits de notre histoire marchent avec une grande rapidité.

Les Russes, après le combat de Kamierz, s'étaient repliés sur Pieskowa, ville qui n'a de remarquable que son couvent et son église, mais qui leur offrait des avantages au point de vue stratégique. Les environs en sont très-boisés et cette végétation annonce le voisinage de la forêt de Bialowicz qui embrasse une étendue de cinquante-deux lieues de France.

Padlewski voulut les y poursuivre. Il leur livra un combat au pied des roches de Pieskowa-Skala, bien connues et presque célèbres par leur forme bizarre. Ce combat fut assez vif mais peu favorable aux Polonais. Sigismond, dont la compagnie faisait partie de l'expédition et que sa première bataille avait aguerri, s'y montra d'une grande témérité. S'étant trop avancé dans la chaleur de la lutte, il fut entouré par les Russes, désarmé et forcé de se rendre. Un assez grand nombre de Polonais avaient été faits prisonniers dans cette affaire et, le lendemain, on les rassembla pour décider de leur sort. On les réunit dans une des salles du couvent où le colonel Muchanow, directeur de la police, entouré de plusieurs officiers et d'employés civils, tenait une sorte de conseil de guerre ressemblant fort à un tribunal. Les prisonniers subissaient un court interrogatoire et presque tous étaient désignés pour être transportes à Jarroslaw.

Lorsque Sigismond dut s'avancer à son tour, un des employés civils placé aux côtés du colonel Muchanow lui dit à demi-voix : « C'est celui-ci. »

Le colonel examina Sigismond avec une

grande attention et communiqua ses remarques rapidement et à voix basse aux officiers placés près de lui, puis il procéda à un interrogatoire sommaire, auquel Sigismond répondit assez dédaigneusement. L'employé civil qui l'avait désigné au colonel Muchanow avait passé à ce dernier tout un dossier de notes.

En ce moment, Sigismond regarda attentivement cet employé dont la figure ne lui paraissait pas inconnue et, non sans un certain étonnement, il reconnut en lui Dmitri Yakoulew.

Cependant, le colonel avait terminé son interrogatoire et, après avoir pris l'avis de ses assesseurs, au lieu de prononcer, comme pour les autres prisonniers, les mots sacramentels « à Jarroslaw, » il ordonna que Sigismond fût renfermé jusqu'à destination ultérieure.

On le conduisit donc dans une des cellules du couvent et on plaça une sentinelle à sa porte. On lui apportait, deux fois par jour, une nourriture grossière et un grabat lui servait de lit. Mais ces privations matérielles n'étaient point pour lui un sujet de préoccupation. Ce qui tourmentait son esprit, c'étaient les destinées de son pays, c'était le sort de cette courageuse jeune

fille qui avait voulu le suivre au milieu des périls, de Thadéa qui s'était faite infirmière pour le rejoindre au delà de la frontière de la Pologne insurgée. En présence de tant de dévouement, de tant d'héroïsme, il se sentit pour la première fois violemment ému.

Au bout de deux jours, qui lui semblèrent deux siècles, on le plaça dans un chariot de poste en on le conduisit, entouré de six cavaliers cosaques, à Granitza, station du chemin de fer de Pologne à Saint-Pétersbourg.

Là, il vit arriver à lui un officier en uniforme bleu clair, uniforme bien connu et passablement redouté en Russie. Cet officier, qui appartenait au corps de la gendarmerie russe, le pria fort poliment de le suivre et se plaça à ses côtés dans un des wagons du train qui allait partir. Vainement Sigismond, encouragé par les façons polies de ce compagnon de route, chercha-t-il à le faire causer sur «la destination ultérieure» dont avait parlé le colonel Muchanow et qui lui était réservée, l'officier sut parler de toutes choses tout en évitant ce sujet brûlant.

Ce que comprenait seulement Sigismond, c'est qu'on le menait à Saint-Pétersbourg et que, par

conséquent, on le jugeait plus dangereux que ses autres compatriotes. La présence à Pieskowa de Dmitri Yakoulew ne l'annonçait-elle pas, d'ailleurs, surabondamment ?

Le train dans lequel il se trouvait n'arrivait à Saint-Pétersbourg qu'à une heure fort avancée de la soirée ou, pour parler plus exactement, au commencement de la nuit. Sigismond ne connaissait pas Saint-Pétersbourg et, lorsqu'on l'eut fait monter dans la voiture fermée qui l'attendait à la gare, il ne put se rendre compte des quartiers qu'il traversait. La voiture se dirigea par des voies assez détournées vers le grand pont de bateaux jeté sur la Néva, à peu de distance du Palais d'Hiver; elle le traversa et, bientôt, tournant à gauche, elle s'engagea sous les voûtes sombres d'une porte donnant accès dans un assez vaste espace, ressemblant à un préau et entouré de hautes murailles sombres. On fit descendre Sigismond et on le conduisit dans une salle basse où son compagnon de route le remit entre les mains de plusieurs officiers dont l'un occupait un grade de beaucoup supérieur à celui des autres. L'un de ces derniers, sur un signe de son chef, prit un grand registre placé sur la table

qui occupait le milieu de la salle et y inscrivit les noms, prénoms et âge de Sigismond ; puis un autre officier subalterne, lui faisant signe de le suivre, le conduisit, accompagné de deux soldats dont l'un portait une torche et l'autre un trousseau de clefs, à travers de nombreux détours, jusqu'à un escalier de pierre qui descendait à des profondeurs inconnues. En mettant le pied sur les marches humides de cet escalier, Sigismond ne put réprimer un mouvement de répulsion.

— Où me conduit-on ? demanda-t-il.

— Tout simplement dans les casemates de la forteresse, répondit l'officier.

Sigismond avait, en effet, été conduit à la forteresse Saint-Pierre et Saint-Paul, cette vieille citadelle dont la noire silhouette produit un si singulier contraste avec les constructions blanches et monumentales des deux rives de la Néva. Son enceinte renferme une église qui contient, comme on sait, les dépouilles mortelles des Romanoff et dont le haut clocher regarde le Palais d'Hiver comme celui de Saint-Denis (que Louis XIII n'aimait pas à voir) regardait jadis le palais de Saint-Germain.

Après un bruit strident de clefs et de verroux, Sigismond fut introduit dans une casemate de la forteresse qui avait servi de prison à un des chefs de la conspiration de 1825 dont nous avons parlé au commencement de ce volume. Ces casemates sont situées au-dessous du lit de la Néva. Pour la plupart assez vastes, elles n'obtiennent un peu de jour que par d'étroites ouvertures placées très-haut et donnant sur les cours intérieures de la forteresse. Introduit la nuit dans ce domicile nouveau, Sigismond ne put en faire l'inspection. Il se jeta sur le lit militaire placé à l'un des angles de la casemate et, comme le voyage l'avait accablé de fatigue, il eut la bonne chance de s'endormir d'un sommeil de plomb.

Le lendemain, à son réveil, il jeta un coup d'œil attristé sur le lieu où il se trouvait comme enseveli. Une ouverture grillée servait à lui passer sa nourriture et ce même guichet était utilisé par ses gardiens pour exercer sur lui une surveillance qui se reproduisait de dix minutes en dix minutes. Cette seconde journée fut atroce pour Sigismond parce que, dans la tombe anticipée où il se trouvait plongé, tous les amers souvenirs du passé, toutes les prévisions d'un

sombre avenir se réunirent pour l'accabler et le réduire à un désespoir dont il parvint difficilement mais dont il sut enfin courageusement triompher. Il faut lui rendre cette justice que dans les moments de son plus grand abattement ses préoccupations les plus vives lui furent inspirées par Thadéa, par cette noble jeune fille que son cœur ardent et dévoué avait entraînée à partager ses périls.

— Où est-elle? qu'est-elle devenue? se disait-il en prenant sa tête dans ses mains. Et la Pologne, ajoutait-il, que deviendra-t-elle?

Une vague espérance (si toutefois c'en était une) le soutenait dans cette rude épreuve.

— Il est impossible, pensait-il, que je sois à tout jamais enseveli dans cette casemate. On en sort pour être fusillé, pour être transporté en Sibérie, pour être interrogé et jugé peut-être, mais enfin on en sort, sans doute, autrement que les pieds devant!

Il avait bien vainement adressé quelques questions à ses gardiens. Le mutisme le plus absolu leur était recommandé. Et cependant, pour la soixantième fois (Sigismond n'avait que trop exactement compté) le prisonnier avait vu

le jour succéder à la nuit dans sa prison souterraine.

Un matin on l'appela. On le conduisit dans la salle où il avait été introduit à son arrivée. Là il se trouva, comme au début, en présence du commandant de la forteresse et de son état-major. Le commandant remit un papier à l'officier de gendarmerie qui attendait le prisonnier et qui fit immédiatement jeter un manteau de soldat sur les épaules de Sigismond. Quelques minutes après il était assis à ses côtés dans un de ces chariots de poste qui transportent les condamnés en Sibérie.

Le cœur du prisonnier se serra.

— Où me conduit-on ? demanda-t-il.

— J'ai reçu l'ordre de ne pas vous le dire, répondit l'officier.

Cependant l'attelage composé de trois chevaux placés de front franchissait l'espace avec une rapidité merveilleuse, activé qu'il était par le fouet et la voix du cocher en caftan qui le dirigeait. En un instant il eut franchi le pont de la Néva, les quais, les vastes rues de la ville ; il passa sous une porte monumentale et bientôt se trouva sur une route poudreuse.

Sigismond, nous l'avons dit, ne connaissait ni Saint-Pétersbourg ni ses environs. Ses regards étonnés, après s'être portés sur les perspectives et sur les monuments de la ville qu'il traversait ainsi au milieu de la foule indifférente, distinguèrent bientôt à sa gauche, au-dessus d'une ligne boisée couverte de bouleaux et de sapins séculaires, la nappe unie et brillante du golfe de Finlande sur laquelle toute une flotte de vaisseaux de haut bord évoluait élégamment en vue des remparts bleuâtres de Cronstadt.

Cette vision merveilleuse ne dura pas d'ailleurs, mais elle avait suffi pour rendre un peu de calme à l'âme du prisonnier, tant les impressions d'une belle nature puissamment éclairée par un riche soleil peuvent avoir d'action sur nos sens.

Le chariot franchit tout à coup une barrière et s'enfonça au galop précipité de ses chevaux sous l'ombrage un peu grêle d'énormes bouleaux à travers lesquels des chênes clair-semés déployaient aussi de loin en loin leurs branches plus touffues. La route tournait gracieusement; de temps à autre on entrevoyait des clairières où s'élevaient des arbres rares. Etait-on dans

une allée de forêt? était-on dans une allée de parc? Sigismond avait cru apercevoir à sa gauche, au milieu du feuillage, les clochetons et les toits élevés d'une construction vaste et élégante...

Soudain, à un détour de la route, le chariot s'arrêta brusquement devant un pavillon rustique d'assez considérable apparence. Des gens de service, en costume simple, parurent sur le seuil. L'officier échangea avec eux quelques paroles dites à voix basse et fit descendre Sigismond étonné.

On entra dans une première pièce du pavillon tendue en étoffe chinoise et garnie de quelques meubles en laque. Cette pièce était assez grande et semblait communiquer, par deux portes placées au fond, avec les autres salons que le pavillon pouvait renfermer. L'officier, en entrant, avait enlevé à Sigismond sa casquette militaire et le manteau dont ses épaules étaient couvertes. Lui-même, immobile, ayant son prisonnier à ses côtés, se tenait debout au milieu du salon dans une posture toute militaire que Sigismond, instinctivement et, sans en avoir positivement conscience, imitait de son côté. Tout à coup, une

des deux portes du fond s'ouvrit et un homme entra.

Cet homme, jeune encore, d'assez grande taille et d'une belle prestance, avait la plus noble apparence et des traits fort réguliers. De beaux yeux éclairaient sa physionomie douce et martiale tout à la fois, mais plus douce que martiale, et sur laquelle une sorte de mélancolie jetait de temps à autre comme une ombre passagère. Il était vêtu d'une capote d'officier sans épaulettes ni insignes, sauf une petite croix négligemment passée dans une des boutonnières de la capote. Il est vrai que cette croix était celle de l'ordre militaire de Saint-Georges et qu'elle avait à elle seule une grande signification.

Le personnage, en entrant, répondit par un léger signe de tête au salut militaire qui lui était adressé. Il se plaça en face de Sigismond et dit simplement :

— C'est là l'homme ?

Un signe respectueusement affirmatif fut la réponse de l'officier.

Alors il se mit à considérer attentivement le fils de la Polonaise, tout en comparant ses traits avec ceux d'un médaillon qu'il tenait à la main

et que Sigismond, au comble de la surprise, reconnut aisément pour l'avoir vu, dans son enfance, en la possession de sa tante, la comtesse Grajina, qui l'avait reçu de sa sœur. Ce médaillon (il s'en souvenait très-bien) s'ouvrait et renfermait un papier plié sur lequel quelques lignes étaient écrites. Mais comment était-il venu entre les mains de l'étranger?

Celui-ci se montrait comme absorbé par une muette contemplation. Tout à coup, provoquée sans doute par un souvenir, une larme sillonna son sympathique visage et tomba sur sa moustache soyeuse ; mais, surmontant promptement cette émotion singulière, il referma le médaillon et dit à Sigismond avec une grande noblesse d'attitude et d'expression :

— Je ne vous demanderai pas, monsieur, de renoncer à aimer votre pays; la chose est trop naturelle. Mais je vous ferai remarquer que la cause de la Pologne et celle de la Russie sont aujourd'hui identiques et que ni vous ni d'autres ne sauriez parvenir désormais à séparer leurs destinées. A ceci j'ajouterai un conseil : renoncez aux luttes politiques pour jouir du bonheur privé, puisque la destinée vous le permet encore.

Ce bonheur privé, ce bonheur de famille que vous aviez compromis, j'ai bien voulu, par suite de considérations particulières, vous le ménager ou plutôt vous le rendre ; ne le négligez pas, car une seconde occasion de ce genre ne se reproduirait pas pour vous. Il est là !...

En disant ceci, l'inconnu montrait du doigt la porte placée à sa gauche. Il sortit en faisant un léger signe de tête.

Au même instant, la porte désignée par lui s'ouvrait et donnait passage à deux femmes qui s'élancèrent vers Sigismond.

— Ma cousine ! Daria ! s'écria celui-ci.

L'officier, sur un signe imperceptible de son maître, s'était silencieusement retiré.

— Thadéa, chère Thadéa ! reprit Sigismond en pressant sur son cœur la jeune fille éplorée, c'est vous qui avez été pour moi l'ange du salut !

— Non, dit-elle, c'est Daria qui s'est souvenue de ce précieux médaillon et qui a eu la courageuse pensée de l'apporter jusqu'ici. C'était un talisman, assurait-elle, et elle ne s'est point trompée.

Mais ce que ne disait pas la dévouée Thadéa, c'est qu'elles avaient franchi la distance, au mi-

lieu des plus terribles dangers, à pied et le plus souvent en mendiant leur pain...

— Ah! venez, venez! dit Sigismond en les entraînant toutes deux. Désormais, vous ne me quitterez plus !

Château de la Dorée (Indre-et-Loire), 30 septembre 1872.

APPENDICE

Dans la correspondance et les notes de mon voyage en Russie, je trouve des détails qui, se rapportant quelquefois aux incidents du récit qu'on vient de lire, présentent toujours des particularités assez curieuses; et c'est pour cela que j'en donne ici quelques extraits.

Je me trouvais à Copenhague comme attaché à la mission extraordinaire de M. le duc Decazes, grand référendaire de la Chambre des pairs, auprès du roi Christian VIII. Chargé moi-même d'une mission du gouvernement français en Suède, j'avais profité de la proximité relative de la Russie pour visiter ce pays et assister aux fêtes qui se préparaient à l'occasion du mariage de la grande-duchesse Olga, la dernière fille de l'empereur Nicolas Ier, avec le prince royal de Wurtemberg. Voici quelques-unes de mes notes :

9 juillet 1846. — Je suis arrivé ici par mer en changeant de bateau à vapeur à Cronstadt pour remonter la Néva. L'aspect général de Saint-Pétersbourg m'a bien vivement frappé. C'est d'une

grandeur incomparable, et j'étais, je l'avoue, loin de supposer que la réalité dépassât ici ce que l'imagination peut inventer. Cette immense et admirable Néva, ces quais de granit, les magnifiques palais qui les couvrent, les églises et couvents à dôme doré qui ont un aspect tout oriental, ces places immenses, ces colonnes de granit avec une figure allégorique à leur sommet, ces « perspectives » et puis ce mouvement, ces innombrables droschkis conduits par des cochers à longue barbe revêtus du costume russe, ces pittoresques cosaques de la garde traversant les rues la lance au poing, tout cela forme véritablement l'ensemble le plus intéressant et le plus curieux. Je crois que j'aimerai beaucoup Saint-Pétersbourg.

10 juillet. — Je suis allé rendre visite à notre chargé d'affaires, M. de Rayneval, gendre du colonel (depuis général) Bertin de Vaux et très appuyé par le *Journal des Débats*. M. de Rayneval appartient, d'ailleurs, à une famille dans laquelle les aptitudes diplomatiques sont, en quelque sorte, héréditaires. Je le trouve au début d'une attaque de goutte qui paraît le faire beaucoup souffrir, mais il ne m'en reçoit pas moins avec infiniment d'amabilité et m'invite à venir dîner chez lui le jour suivant. Je lui ai exprimé le désir d'assister aux fêtes du mariage de la grande-duchesse Olga et il a sur-le-champ écrit

au comte de Nesselrode pour m'obtenir une invitation. M. de Rayneval habite une fort jolie maison de campagne en forme de chalet qu'il a louée pour la saison aux Iles, le bois de Boulogne de Saint-Pétersbourg.

11 juillet. — Après avoir employé la matinée à visiter plusieurs des monuments de la ville, je me suis rendu à l'invitation de M. de Rayneval qui a réuni quelques convives, entre autres, notre consul, M. Valade, un excellent homme portant vertement ses cinquante ans, ayant de grandes prétentions à bien jouer de la guitare, véritable providence des Françaises qui viennent fonder des magasins d'articles de Paris à Saint-Pétersbourg, et reçu d'ailleurs dans d'excellentes maisons à cause de la sûreté de ses relations et de son caractère. Notre chargé d'affaires m'a présenté à madame de Rayneval, toute gracieuse personne dans sa petite taille, pleine de bienveillance et de naturel, qui semble heureuse de voir des Français et les reçoit de son mieux. Madame de Rayneval m'apprend que l'empereur a fait répondre que je lui serai présenté au bal qui sera donné à Peterhoff. De plus, qu'un bateau à vapeur impérial sera mis à la disposition du corps diplomatique et des invités pour les conduire le lendemain 12 juillet, à six heures du soir, au palais construit par l'impératrice Catherine II au milieu du parc anglais de Péter-

hoff et nommé pour cette raison le « Palais anglais. » Madame de Rayneval ajoute que je trouverai place sur ce bateau ainsi qu'au palais où un appartement me sera réservé pour les trois jours que dureront les fêtes, et que je serai défrayé de tout ainsi que mon domestique et même mon domestique de place, suivant les traditions largement hospitalières de la cour de Russie. M. de Rayneval, plus souffrant de son attaque de goutte, se voit forcé de renoncer à l'idée d'assister aux fêtes du mariage et se contentera d'y députer sa femme et son jeune frère Aloys de Rayneval, attaché à la légation de France (1). M. Clary, que j'ai rencontré ici et avec lequel je ferai très-probablement le voyage de Suède, est également invité. C'est le plus jeune des trois Clary, parents de la famille royale de Suède par la femme de Charles XIV Jean (Bernadotte).

12 juillet. — Je suis parti de bonne heure de l'hôtel de Paris, que j'ai choisi en arrivant ici parce qu'il est situé dans le quartier central, c'est-à-dire avoisinant la perspective Newski, les palais, la place de l'Amirauté et le pont d'Isaac. Je veux visiter pendant la matinée la forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul qui sert de prison d'Etat et dont l'église renferme les tom-

(1) Devenu, depuis, ministre plénipotentiaire, à la suite d'une très-honorable carrière.

beaux de la dynastie régnante. J'aime les contrastes : aujourd'hui je vais voir les souverains russes dans les splendeurs muettes de la mort ; demain je les verrai dans les splendeurs bruyantes de la vie. Cette visite est des plus intéressantes; je prends beaucoup de notes au crayon que je mettrai au net ce soir, si j'ai un moment à moi.

A six heures, nous nous embarquons tous sur le bâteau à vapeur l'*Olga* et, après une belle traversée de deux heures dans le golfe de Finlande, nous arrivons au débarcadère de Peterhoff, où nous attendaient plusieurs petites voitures basses, d'une forme toute particulière, que l'on nomme *lignes* et qui ressemblent à peu près à un long canapé double, porté sur quatre roues et sur lequel une douzaine de personnes sont assises, se tournant le dos. Ces voitures, dont la cour a le monopole, sont constamment employées par elle pour les promenades durant les séjours qu'elle fait à la campagne. C'est un peu, en diminutif, l'omnibus de notre roi Louis-Philippe.

Ces voitures nous ont promptement conduits au Palais anglais où un fort beau souper nous attendait. Le corps diplomatique s'y trouvait au grand complet, à l'exception de ce pauvre M. de Rayneval. Nous étions environ quarante à table y compris le comte Woronzoff, grand-maître des

cérémonies, et deux aides des cérémonies. Chacun s'est ensuite retiré dans son appartement. M. Clary et moi avions demandé à être mis dans la même grande chambre.

Dès que cet aimable compagnon est couché et commence à s'endormir, je mets au net et rédige les notes et souvenirs recueillis soit verbalement, soit dans des relations spéciales, pendant la première partie de cette matinée. Il y a là encore un contraste des plus curieux entre ce que j'écris et le lieu où je l'écris.

La dernière scène de ce drame de démence qui s'appelle le complot de 1825 se passa sur le rempart de la vieille forteresse de Saint-Pierre et Saint-Paul. Quelques-uns des chefs de ce complot, à Saint-Pétersbourg, avaient tenu, au milieu du combat ou après l'action, une conduite véritablement honteuse ; d'autres, au contraire, conservèrent jusqu'à la fin une attitude pleine de courage et de dignité. Parmi ces derniers, il faut citer Ryleieff, Alexandre Bestoujeff, Batenkoff et Kakhofski. Bestoujeff qui, après l'issue du combat, s'était retiré dans son logement des faubourgs, le quitta pendant la nuit et vint apporter lui-même sa tête à l'empereur. Le tzar voulut aussitôt le voir et l'interroger : « Le général Bestoujeff, lui dit-il, était un serviteur fidèle, mais il n'a laissé que des fils dégénérés. » Le colonel Boulatoff était également venu se livrer à la ven-

geance impériale et il eut, assure-t-on, le malheur de dénoncer plusieurs de ses complices. Ce qui pourrait du moins confirmer ce soupçon, c'est que l'indulgence du tzar s'étendit largement sur lui. Quant au prince Troubetzkoï, non-seulement ce dictateur sans énergie d'un république impossible s'abstint de prendre le commandement suprême qui lui avait été dévolu, mais encore il courut, par un incroyable mouvement de pusillanimité, à l'état-major général pour y prêter son serment de fidélité; là, saisi de crises nerveuses au bruit des décharges de la place de l'Amirauté, son attitude fut déplorable. Plus tard, enfin, il se réfugia successivement chez sa belle-mère, la comtesse de Laval, puis chez son beau-frère, le comte de Lebzeltern, ministre d'Autriche, tandis qu'il laissait dans sa propre demeure tous les papiers relatifs au complot. Ces papiers, saisis dans la nuit même, fournirent des preuves accablantes contre tous ceux qui, de près ou de loin, avaient participé à cette conspiration fatale.

On a insisté sur l'expiation douloureuse de la conduite politique du prince et cherché particulièrement à émouvoir le public par l'épisode, si touchant en effet, du dévouement véritablement admirable de sa jeune femme, abandonnant une vie de famille, de luxe, de richesses, pour aller s'enfouir avec son mari au fond d'un désert

glacé. Je me garderai bien de chercher à affaiblir l'émotion que peut causer une si belle et si noble action, une conduite si digne de tous les respects, de toutes les sympathies. Je n'ajouterai qu'un seul mot au nom de la vérité historique : c'est que le prince Troubetzkoï, l'un des plus coupables instigateurs de la révolte de 1825, fut celui de tous les conspirateurs qui montra le moins de courage dans l'entreprise, le moins de dignité dans la défaite. Après avoir, au dernier moment, cherché son salut dans l'abandon de la cause à laquelle il avait eu le tort de dévouer son épée, appelé devant l'empereur à rendre compte de ses actes, il nia d'abord et, sur la preuve écrite de sa participation au complot qui devait le faire dictateur, il demanda grâce de la vie : « Soit! répondit l'empereur, si vous vous sentez le courage de supporter une vie deshonorée. Asseyez-vous et écrivez à la princesse : je me porte bien et j'aurai la vie sauve. » Troubetzkoï écrivit. L'héroisme de sa noble femme a répandu autour du faible conspirateur une auréole préservatrice.

La princesse Serge Volkonski, mesdames Naryschkine, Alexandre et Nikita Mouravieff suivirent ce noble exemple et accompagèrent leurs époux exilés.

Le 31 décembre, l'empereur publia le manifeste destiné à rassurer les provinces sur l'im-

portance et les résultats de la révolte; ce document, comme tous ceux de la même nature qui sont dictés par une nécessité politique, n'était pas, ne pouvait pas être d'une entière franchise relativement aux événements qui venaient de s'accomplir; il les représentait comme peu importants en eux-même, bien qu'ils le fussent encore trop par leur principes et leurs conséquences.

Une commission d'enquête fut aussitôt nommée par l'emperur ; cette commission, qui allait avoir à remplir une tâche si importante, si sévère, était composée ainsi qu'il suit :

Président, le ministre de la guerre, Alexandre Tatischtchef. Membres, le grand-duc Michel, frère de l'empereur ; le prince Alexandre Galitzyn, ministre de l'instruction publique et des cultes; les aides de camp généraux Golenitscheff-Kutusoff, gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg, Alexandre Tchernitcheff, Levachoff, Alexandre de Benkendorff et Potapoff, chef de l'état-major général. Secrétaire, M. Dmitri Bloudoff, conseiller d'Etat.

Ce fut ce dernier personnage qui rédigea le rapport de la commission d'enquête, et ce remarquable travail, document d'une haute importance historique, fait le plus grand honneur à l'écrivain comme à l'homme d'Etat. Un manifeste impérial avait ordonné à la commission: « d'embrasser

l'affaire dans tout son ensemble, de pénétrer jusqu'aux racines du mal, de découvrir son origine, d'en constater les progrès et l'étendue, non sur des suspicions ou des probabilités, mais sur des preuves certaines, péremptoires, irréfragables. »

Le 11 juin, après plus de cinq mois de travaux quotidiens, le rapport de la commission était présenté à l'empereur qui l'approuvait, en faisait connaître les conclusions au public et décrétait en même temps la convocation d'une haute cour de justice à laquelle serait déféré le jugement de cette importante affaire, tribunal exceptionnel qui devait se composer des trois premiers corps de l'Etat, le Conseil de l'Empire, le Sénat dirigeant et le Saint-Synode, plus quinze membres pris parmi les hauts fonctionnaires militaires et civils. Le prince Lapoukhin eut la présidence de cette cour suprême dont les séances se tinrent au palais du Sénat. Elle allait avoir à remplir une tâche aussi difficile que pénible, car les accusés n'étaient pas moins de cent vingt et un.

On sait que, depuis le règne de l'impératrice Elisabeth, la peine de mort a été remplacée en Russie pour les crimes non politiques par celles du knout et de l'exil en Sibérie; mais les lois russes sont demeurées implacables pour tout acte de rébellion politique, et cette sévérité légale

ne peut rencontrer comme contre-poids que la volonté du souverain. Aussi, la haute cour proclama-t-elle tout d'abord que les crimes confirmés à deux reprises par les aveux des prévenus eux-mêmes emportaient tous, sans exception, la peine de mort. Toutefois l'empereur, dans une série « de règles additionnelles basées sur l'ordre général de la procédure juridique, » prescrivit que la haute cour eût à déterminer jusqu'à quel point les circonstances particulières à chacun des prévenus étaient de nature à aggraver ou à atténuer leur participation au crime commun à tous. Une seconde commission fut donc chargée d'établir ces catégories de culpabilité et reconnut qu'il en existait onze en dehors des cinq condamnations exceptionelles que je vais mentionner tout à l'heure.

Sur les cent vingt et un prévenus soumis à son jugement suprême, la haute cour en condamna « cinq, placés en dehors de toute catégorie, à la peine de mort et à être écartelés; trente et un à la peine de mort par la décapitation; dix-sept à la mort politique et à l'envoi aux travaux forcés à perpétuité après avoir posé la tête sur le billot; deux autres aux travaux forcés à temps et ensuite à la colonisation en Sibérie; quinze à l'exil perpétuel en Sibérie avec dégradation préalable; trois à la déportation à perpétuité avec dégradation; un à servir dans

les rangs de l'armée en qualité de soldat avec dégradation et privation de la noblesse (comme tous les précédents), mais avec faculté d'avancement; enfin huit, composant la onzième catégorie, à servir comme simples soldats, mais sans privation de noblesse et avec la même faculté d'avancement. »

Toutes ces nuances avaient pour objet de faire reconnaître l'impartialité et la maturité des jugements de la haute cour. Les membres du Saint-Synode appelés à y siéger, tout en admettant la justice des condamnations capitales portées contre quelques-uns des coupables, déclarèrent, conformément à des exemples antérieurs, que leur caractère sacerdotal ne leur permettait pas de munir la sentence de leurs signatures.

Restait donc la volonté de l'empereur et sa clémence suprême : elle s'étendit largement sur les condamnés à mort de la première série qui tous virent leur peine commuée en celle des travaux forcés à perpétuité avec privation de la noblesse. Pour les autres catégories, le temps des travaux forcés en Sibérie fut souvent diminué; quelquefois il fut remplacé par l'exil ou la détention dans une forteresse; quelquefois aussi la privation de la noblesse ne fut pas infligée aux coupables. « Enfin, disait le décret impérial, quant aux criminels d'Etat, dont les noms ne se trouvent pas mentionnés dans le présent

ukase et qui, par l'énormité de leurs forfaits, ont été mis hors des catégories et de toutes comparaisons avec les autres, nous abandonnons leur sort à la décision de la haute cour nationale, pour être exécuté l'arrêt définitif qu'elle portera contre eux. »

L'empereur, tout en admettant la peine de mort portée contre les cinq coupables, ne voulait pas qu'ils fussent soumis au supplice barbare indiqué dans l'arrêt de la haute cour et que repoussait la civilisation. Il fallut donc le modifier, et les conclusions définitives furent ainsi formulées : « La haute cour de justice, prenant pour guide la clémence dont Sa Majesté impériale a donné un si éclatant témoignage par la commutation du châtiment et des peines prononcées contre les autres criminels, et usant du pouvoir discrétionnaire dont elle est investie, arrête : qu'au lieu du supplice d'être écartelés auquel Paul Pestel, Conrad Ryleieff, Serge-Mouravieff-Apostol, Michel Bestoujeff-Rumin et Pierre Kakhofski devaient être livrés, en vertu du premier arrêt de la cour, ces criminels sont condamnés à être pendus, en punition de leurs horribles attentats. »

On donna un jour aux condamnés pour recevoir les secours de la religion, et, le 25 juillet 1826, à trois heures du matin, l'échafaud se dressait sur le rempart de la vieille forteresse de

Saint-Pétersbourg. Chaque régiment en garnison dans la capitale devait envoyer une compagnie pour assister au supplice. Un sourd roulement de tambours annonça l'arrivée de ceux des condamnés auxquels on avait fait grâce de la vie. Distribués par groupes sur le glacis en avant du rempart où s'élevait la potence, et placés respectivement en face des corps auxquel ils avaient appartenu, ils entendirent la lecture de leur jugement, se mirent à genoux, furent dégradés, puis, revêtus de capotes grises, défilèrent devant le gibet tandis qu'un brasier allumé près de l'instrument de supplice consumait leurs uniformes et les insignes de leur grade. On les fit ensuite rentrer dans la forteresse.

Puis parurent les cinq condamnés à mort. Le public peu nombreux qui assistait à cette expiation ne pouvait entrevoir leurs traits recouverts qu'ils étaient d'une capote dont le capuchon enveloppait leurs têtes. Ils montèrent un un sur la plate-forme où devait s'accomplir le fatal sacrifice et sur les escabeaux rangés de front sous la potence dans l'ordre qui leur était assigné par le jugement, en commençant par Pestel, et en finissant par Kakhofski.

Mais un douloureux épisode vint signaler leur exécution : au moment où la plate-forme s'enfonçait, Pestel et Kakhofski demeurèrent seuls suspendus dans l'espace ; les trois autres, sur

lesquels la corde avait glissé, tombèrent sous l'échafaud qu'il fallut reconstruire avant de les lancer de nouveau dans l'éternité. « Rien ne me réussira donc s'écria Ryleieff, pas même la mort ! » « Maudit pays, dit Mouravieff-Apostol, où l'on ne sait ni conspirer, ni juger, ni pendre ! »

Quelques instants après, les troupes défilaient en silence devant ces corps inanimés, et les cinquante-deux complices de l'insurrection de 1825, condamnés aux travaux forcés ou à la déportation, étaient immédiatement dirigés sur des chariots de poste vers le lieu de leur lointain exil, la Sibérie, tous expiant ainsi la fausse et fatale conviction qui les avait engagés dans la plus chimérique des tentatives, rêve insensé que rien ne justifiait, ainsi que je l'ai dit, dans le passé historique de la Russie, et que rien n'est venu justifier depuis.

Dans la matinée du 26, une cérémonie religieuse d'une solennité tout exceptionnelle fut célébrée en présence de la garnison réunie sur la place d'Isaac. Un autel s'élevait au centre de la place, et le métropolitain Séraphim venait purifier avec l'eau lustrale les lieux où le combat s'était livré, cérémonie bien faite pour frapper vivement l'esprit des masses. L'empereur et l'impératrice y assistèrent. La foule, impressionnée par cet imposant spectacle, se retira silencieuse, et bien des spectateurs de cette scène

pensèrent que la dangereuse conspiration combattue par le tzar avec tant d'énergie avait consolidé son trône plus encore qu'elle ne l'avait ébranlé.

13 juillet. — Mon sommeil a été assez agité. Des rêves sombres et bizarres l'ont traversé, et, franchement, la chose n'a rien d'extraordinaire. Chacun, du reste, s'est levé de bonne heure, et à midi l'on était réunis en grand uniforme dans le salon d'attente du palais. Les voitures n'ont pas tardé à arriver et on y a pris place pour se rendre à Peterhoff, où devait avoir lieu la cérémonie nuptiale. Il faut un peu moins de vingt minutes pour aller du Palais anglais à Peterhoff, et nous nous sommes bientôt trouvés transportés dans les salons du Versailles de la Russie. Une foule brillante et chamarrée les encombrait déjà. Toutes les dames de la cour et de la ville portaient la coiffure nationale russe et des robes surchargées de pierreries avec des *traînes* ou queues qu'elles tenaient sur leurs bras (il n'y a en Russie qu'un nombre de femmes extrêmement limité auxquelles il soit permis de laisser traîner la queue de la robe). Le costume de cour russe est vraiment quelque chose de très-beau, et je trouve que la coiffure nationale embellit encore les belles personnes sans enlaidir davantage celles qui ont le malheur d'être laides. C'est ici un grand malheur.

Après une heure environ d'attente, heure bien employée par moi à observer tout ce qui m'entourait, un mouvement général m'a annoncé que le cortége impérial se mettait en marche pour passer à la chapelle et allait, par conséquent, traverser la pièce dans laquelle nous étions réunis. Bientôt, en effet, le cortége a paru au fond des salons et s'est développé successivement devant nous dans l'ordre suivant :

Les fourriers de la cour et les fourriers de la chambre de l'empereur, les maîtres des cérémonies et le grand maître, comte Woronzoff, les gentilshommes de la chambre et les chambellans, les grandes charges de la cour et le maréchal de la cour avec son bâton, l'empereur conduisant par la main l'impératrice suivi de son aide de camp général et de son aide de camp de service, le grand-duc héritier (1), la grande-duchesse Marie et le prince de Prusse, la grande duchesse Olga et le prince royal de Wurtemberg, son fiancé. La grande-duchesse portait une couronne fermée en diamants posée tout en haut de la tête. Ses beaux cheveux étaient divisés en quatre longues tresses qui pendaient en façon de *repentirs* et probablement suivant un usage national. Elle était revêtue d'un manteau de ve-

(1) Depuis Alexandre II.

lours ponceau doublé d'hermine, à longue traine, qui était soutenu de côté par quatre chambellans et, au bout, par un écuyer. Venaient ensuite les trois grands-ducs Nicolas, Constantin et Michel, le grand-duc Michel Pavlovitch, frère du tzar, le duc et la duchesse de Leuchtemberg, le prince et la princesse d'Oldenbourg, enfin le prince de Holstein-Gluksbourg. Les dames et demoiselles d'honneur fermaient la marche.

Les membres du Saint-Synode et le Conseil de l'empire ont été, ainsi que les chefs de mission du corps diplomatique, introduits dans la chapelle. M. de Rayneval étant absent, personne de l'ambassade, excepté madame de Rayneval, n'a donc pu y pénétrer. J'ai été, pour mon propre compte, assez heureux pour me glisser dans la galerie jusqu'à la porte de la chapelle, et j'ai pu, en me haussant sur la pointe des pieds, voir toute la cérémonie. Les Russes qui sont d'une extrême politesse se faisaient un plaisir de m'indiquer les divers personnages intéressants qui figuraient dans cette solennité. Les chants religieux, les costumes magnifiques du métropolitain et de ses acolytes, l'éclatante beauté de la grande-duchesse avec sa couronne et son manteau, tout cela m'a vivement impressionné. Le cortége a regagné les appartements dans le même ordre qu'il était venu à la chapelle et

nous sommes retournés en *lignes* au Palais anglais.

A 4 heures, nous avons eu grand dîner avec toasts portés par le comte Woronzoff à la santé de l'empereur et des « augustes époux. » Au même moment des toasts pareils étaient portés à la table de l'empereur à Peterhoff et le canon y répondait.

On était resté en uniforme toute la journée. Le soir, à 8 heures, les voitures de la cour sont venues nous prendre pour nous conduire au bal de Peterhoff. C'était avant ce bal que je devais être présenté à l'empereur et j'attendais ce moment intéressant avec une certaine impatience. Quiconque a pu contempler de près cette nature exceptionnelle en a gardé dans sa mémoire un souvenir inaltérable, et jamais, peut-être, physionomie humaine n'a mieux répondu à l'idée que l'imagination pouvait se créer à l'avance sous l'influence des paroles et des actes historiquement connus. C'est qu'en effet, malgré son expression multiple et variable comme les sensations qu'elle retrace, malgré le masque froidement officiel si souvent imposé par la politique, cette physionomie conserve toujours le caractère d'énergique décision et de sévérité systématique que l'on s'attend à y rencontrer, et on peut affirmer que jamais la nature n'a rencontré plus juste ni mieux servi la politique

qu'en créant un tel homme pour une situation semblable. Son large front que l'âge a dénudé au sommet, ses yeux pleins de feu et fiers d'expression, sa bouche au sourire légèrement sarcastique, sa taille élevée, une tournure éminemment martiale, tout dans le tzar Nicolas était fait pour attirer l'attention sympathique des masses. Plus énergique d'apparence que l'empereur défunt Alexandre, moins rude que leur frère Constantin, Nicolas offrait un ensemble évidemment destiné à frapper et à séduire un peuple impressionable. Ses avantages extérieurs le servaient aussi bien dans cette tâche difficile que la fermeté de son caractère et la décision de son esprit. Jamais on n'a pu rêver une individualité plus significative, une plus fidèle expression de la monarchie de Pierre le Grand au XIXme siècle ; rarement tout un système politique a été plus exactement représenté par un homme.

L'empereur s'est montré très-gracieux pour moi et m'a adressé la parole à plusieurs reprises avec beaucoup de bienveillance. Le grand-duc Michel, son frère, s'est plu a causer très-longuement avec moi de Paris qu'il avait vu en 1814, des petits théâtres d'alors, des boulevards, du Palais-Royal, en un mot de tout ce qui l'a amusé ou frappé à cette époque. Sa mémoire des détails est extraordinaire et sa manière de parler très-

pittoresque. Il lance le calembourg comme un parisien pur sang. En somme, individualité très-curieuse et originale.

La présentation à l'impératrice et aux « augustes époux » a été réservée pour la soirée du lendemain, l'impératrice étant très-fatiguée. Puis le bal a commencé, c'est-à-dire les polonaises, qui ne sont à bien prendre qu'une promenade au son de l'orchestre et que l'empereur conduit presque toujours lui-même. Voulant paraître sur-le-champ au courant des habitudes russes, je me suis lancé dans la polonaise d'abord avec madame de Rayneval, puis avec la baronne de Seebach, fille du comte de Nesselrode, et enfin avec la comtesse Woronzoff. Ce premier bal a été très-court à cause de l'extrême fatigue de l'impératrice. A onze heures tout était fini, et il avait commencé à huit. Il s'était donc passé *au grand jour*, car ici, dans cette saison, le crépuscule ne commence qu'à minuit. Nous sommes revenus au Palais anglais ôter nos uniformes, puis nous sommes ressortis bientôt en voitures avec les dames pour voir les admirables illuminations du parc de Peterhoff. En Russie, on voit peu de feux d'artifice, mais, en revanche, on a une façon d'illuminer les édifices, les bois, les cascades surtout, qui est vraiment merveilleuse.

14 juillet. — On s'est réuni après le déjeuner

pour se rendre à Peterhoff. J'ai assisté à la revue du régiment des chevaliers-gardes et à celle du corps des cadets. Cette revue était commandée par l'empereur en personne, qui avait revêtu l'uniforme de chevalier-garde. Il était superbe sous ce costume.

A 7 heures, devait avoir lieu à Peterhoff le fameux bal masqué auquel tout le monde peut assister jusqu'au dernier moujick qui désire aller prendre « le thé de l'empereur. » Ce bal n'est travesti que de nom, car on n'y porte pas même de dominos, mais seulement un petit manteau de *dentelle* que l'on attache par-dessus son uniforme, ce qui naturellement ne cache rien. L'aspect de cette fête est très-singulier et demanderait une longue description. On a encore dansé des polonaises et, vers le milieu du bal, j'ai été présenté à l'impératrice et à la grande-duchesse Olga, devenue princesse royale de Wurtemberg; cette dernière, superbe de santé et de fraîcheur; l'impératrice, au contraire, trahissant ses souffrances intérieures par les traits amaigris et fatigués de son noble visage. Un souper splendide a terminé le bal, et ensuite toute la cour est montée en *lignes* pour aller visiter les illuminations du parc. L'empereur précédait le cortége à cheval, suivi de quelques généraux. Les illuminations étaient si nombreuses et avaient un caractère d'étrangeté si

particulier que l'on aurait, à la lettre, cru lire un chapitre des *Mille et une nuits*. Ces fêtes ont coûté, dit-on, un million de francs.

Le lendemain, un bateau à vapeur impérial nous ramenait dans l'après-midi à Saint-Pétersbourg.

TABLE DES MATIÈRES

—

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typ. Walder, rue Bonaparte, 44.

CATALOGUE

DE LA

LIBRAIRIE F. SARTORIUS

ÉDITEUR

27, rue de Seine, à PARIS

ROMANS, LITTÉRATURE, VOYAGES

L'ANE A M. MARTIN, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, cinquième édition, avec gravure sur acier par E. Leguay d'après Belin. 1 vol in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

LA FILLE AUX TROIS JUPONS, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, douzième édition, gravure sur acier par Ch. Geoffroy d'après Sandoz. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . . 3 fr.

LES ENFANTS DU BOULEVARD, par Ch. Paul de Kock, roman inédit; quatrième édition, gravure sur acier de Ch. Geoffroy, d'après Sandoz. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr

LE PETIT-FILS DE CARTOUCHE, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, quatrième édition, avec gravure sur acier par Ch. Geoffroy d'après Sandoz. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . . 3 fr.

LES FEMMES, LE JEU ET LE VIN, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, huitième édition, avec gravure sur acier par Ramus d'après Bertall. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

LE SENTIER AUX PRUNES, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, quatrième édition, avec gravure sur acier par Colin, d'après Sandoz. 1 vol in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr

LES DEMOISELLES DE MAGASIN, par Ch. Paul de Kock, cinquième édition avec gravures sur acier par Leguay, d'après Sandoz 2 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 6 fr

UNE GRAPPE DE GROSEILLE, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, troisième édition, avec gravure sur acier par Colin, d'après Belin. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . . 3 fr.

LA DAME AUX TROIS CORSETS, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, troisième édition, avec gravure sur acier par Delannoy, d'après Sandoz. 1 vol. in-18 jésus; édition de luxe. . . . . . 3 fr.

LA PRAIRIE AUX COQUELICOTS, par Ch. Paul de Kock, deuxième édition, avec gravures sur acier par Ramus, d'après de Moraine. 2 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 6 fr.

LA BARONNE BLAGUISKOF, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, troisième édition, avec gravure sur acier par Colin, d'après Belin. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

FLON, FLON, LARIRADONDAINE, par Ch. Paul de Kock, deuxième édition, ornée d'un magnifique portrait de l'auteur par Leguay, d'après Sandoz. 1 beau vol. in-18 jésus, édition de luxe. 3 fr.

LES PETITS RUISSEAUX, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, deuxième édition, avec gravure sur acier par Colin, d'après Belin. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

LE PROFESSEUR FICHECLAQUE, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, troisième édition, avec gravure sur acier par Leguay, d'après Belin. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . . . 3 fr.

LA GRANDE VILLE, par Ch. Paul de Kock, troisième édition, avec gravure sur acier par et d'après Ch. Colin. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

UNE DRÔLE DE MAISON, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, quatrième édition, avec gravure sur acier par Colin, d'après Bertall. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

MADAME TAPIN, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, troisième édition, avec gravure sur acier par Paquien, d'après Sandoz. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

L'HOMME AUX TROIS CULOTTES, par Ch. Paul de Kock, deuxième édition, avec gravure sur acier par Leguay, d'après Sandoz. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

UN MARI DONT ON SE MOQUE, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, troisième édition, avec gravure sur acier par Leguay, d'après Bertall. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . . 3 fr.

LE CONCIERGE DE LA RUE DU BAC, par Ch. Paul de Kock, deuxième édition, avec gravure sur acier par Colin, d'après Belin. 1 vol in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr

PAPA BEAU-PÈRE, par Ch. Paul de Kock, roman inédit, deuxième édition, avec gravure sur acier par Colin, d'après Belin. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

MADAME PANTALON, par Ch. Paul de Kock, avec gravure sur acier par Delannoy, d'après Bertall. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

LES BAISERS MAUDITS, par Henry de Kock, roman inédit, cinquième édition, avec portrait sur acier par Leguay, d'après J. Laurens. 1 vol. in-18 jésus édition de luxe. . . . . 3 fr.

LE DÉMON DE L'ALCÔVE, par Henry de Kock, roman inédit, septième édition, avec gravure sur acier par Leguay, d'après Belin. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

JE ME TUERAI DEMAIN, par Henry de Kock, roman inédit, troisième édition, avec vignette sur acier par E. Leguay, d'après Belin. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

NINIE GUIGNON, par Henry de Kock, roman inédit, quatrième édition, orné d'une belle gravure, dessin à la Fragonard, par Sandoz gravé par Outhwaite. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . 3 fr.

LA CHUTE D'UN PETIT, par Henry de Kock, deuxième édition, orné d'une jolie gravure par Torrents. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

LA FÉE AUX AMOURETTES, par Henry de Kock, roman inédit, troisième édition, avec une jolie vignette sur acier, par Leguay, d'après Belin. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . 3 fr.

MA PETITE COUSINE, par Henry de Kock, roman inédit, troisième édition, avec une gravure par E. Leguay. d'après Belin. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr

LA VIE AU HASARD, par Henry de Kock, roman inédit, deuxième édition, avec une gravure sur acier, par Leguay, d'après Mariani. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

NI FILLE, NI FEMME, NI VEUVE, par Henry de Kock, roman inédit, troisième édition, orné d'une gravure sur acier par Colin, d'après Belin. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . 3 fr.

LE CRIME D'HORACE LIGNON, par Henry de Kock, deuxième édition, avec gravure sur acier, par Gervais, d'après de Moraine. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

LA FILLE A SON PÈRE, par Henry de Kock, roman inédit, avec gravure sur acier, par Paquien, d'après Belin 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

LES MARTYRS INCONNUS, par Léon Gozlan, gravure sur acier par Outhwaite, d'après Sandoz. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

UN DÉBUT DANS L'AMOUR, par Émile Hervet, roman inédit, avec gravure sur acier, par et d'après Geoffroy. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe . . . . 3 fr.

AVANT-HIER ET AUJOURD'HUI, par Louis Haumont, roman inédit de mœurs politiques, avec gravure sur acier par et d'après Torrents. 1 vol in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

LES MÈRES COUPABLES, par Édouard Devicque, roman inédit, avec portrait sur acier, par Leguay, d'après Eustache Lorsay. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

LE FILS DE JEAN-JACQUES, par Édouard Devicque, roman inédit, *paysannerie* avec portrait sur acier, par Leguay d'après Ingouf. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

CAROLINE VARNER, par E. Soldi, roman inédit, avec portrait sur acier par Delannoy, d'après Sandoz. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr

LE THÉATRE DU FIGARO, par Charles Monselet, orné d'un rideau dessiné par Voillemot, gravé par Leguay. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. 3 fr.

LE PLAISIR ET L'AMOUR, par Charles Monselet. 1 vol. in-18 jésus, orné d'un beau portrait de l'auteur gravé sur acier par Leguay, d'après une photographie de Carjat, édition de luxe. . . . . . 3 fr.

Il a été tiré 30 exemplaires sur vélin, du joli volume
Le Plaisir et l'Amour, *par* Charles Monselet

LE DRAME DES CARRIÈRES D'AMÉRIQUE, par Angelo de Sorr, roman inédit, avec gravure sur acier par Delannoy, d'après Belin. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

LE FANTÔME DE LA RUE DE VENISE, par Angelo de Sorr, roman inédit, avec gravure sur acier par Outhwaite d'après Sandoz. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr

JEANNE ET SA SUITE, par Angelo de Sorr, avec un portrait de l'auteur gravé par Leguay d'après une photographie de Carjat, et précédé d'une notice par Charles Monselet. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

L'AFFAIRE DUVAL, par Ernest Capendu, avec gravure sur acier par Outhwaite d'après Sandoz. 1 vol. in-18 jésus, édit. de luxe. 3 fr.

LES PETITES FEMMES DU COUVENT, par Ernest Capendu, avec gravure sur acier par Paquien, d'après Sandoz. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr.

LE SÉQUESTRÉ, par Élie Berthet, avec gravure sur acier par Leguay, d'après Gerlier. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . 3 fr

UNE INTRIGUE DANS LE GRAND MONDE, par le vicomte de Beaumont-Vassy, roman inédit, avec gravure sur acier par Delannoy, d'après Belin. 1 vol. in-18 jésus, édit. de luxe. 3 fr

L'AMOUR DIPLOMATE, par le vicomte de Beaumont-Vassy roman inédit, avec gravure sur acier par Delannoy, d'après Gerlier. 1 vol. in-18 jésus, édition de luxe. . . . . 3 fr

Toute personne qui achètera 10 volumes à la fois et au choix, de cette Collection, et enverra la somme de 30 fr. à l'Éditeur, recevra gratis les six belles lithographies du prix de 30 fr.

1° *L'Amour mort*, par Diaz.
2° *Le Génie et les Grâces*, par Diaz.
3° *Les Présents de l'Amour*, par Diaz.
4° *La Fée aux Joujoux*, par Diaz
5° *L'Angélique*, par Ingres.
6° *Œdipe et le Sphinx*, par Ingres.

Envoyer un mandat sur la poste, à l'ordre de M. Ferd. Sartorius, éditeur, 27, rue de Seine. Ajouter 2 fr. pour recevoir franco dans les départements.

POÉSIES COMPLÈTES DE PLACIDO, Gabriel de la Concepcion Valdès, traduites de l'espagnol par D. Fontaine, avec une préface de Louis Jourdan. 1 beau volume in-8. . . . . . . 5 fr.

Ce sont les fleurs d'un esprit sans culture,
Telles que les donnent les champs de ma patrie,
Riches de parfums, de couleurs, de beauté.
Placido.

Le malheureux Placido, le plus grand poëte de la race hispano-américaine ainsi que dit M. Jourdan dans sa préface, fut fusillé le 28 juin 1844, à Cuba. Ses poésies, traduites pour la première fois en français, ont eu un grand et légitime succès dans son pays. (Voir la préface de M. Jourdan.)

PIRON, complément de ses Œuvres inédites, Prose et Vers, publié sur documents authentiques et manuscrits authographes avec une introduction et des notes par Honoré Bonhomme. . . . . 3 fr. 50

LES FEMMES QU'ON AIME, par le baron F. de Reiffenberg fils. 1 vol. in-18 jésus, impression de luxe. . . . . 2 fr.

Sommaire : Ce que c'est qu'une maîtresse. — La femme qu'on aime. — Quand on est myope. — Qui paye ses dettes s'enrichit. — Un cadeau de fiançailles. — Tout chemin mène à Rome. — Une maîtresse de mélodrame. — Ah ! que l'amour est agréable ! — Une soirée de garçons. — La maîtresse morte.

LE TESTAMENT DE PIERRE TALBERT, par Léon Marcy (Jules Rouquette), roman. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 2 fr.

LE DESSUS DU PANIER, par Bénédict-Henry Révoil. Contes et Nouvelles. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 2 fr.

Sommaire : L'Ile fantôme. — Un Drame sur l'Océan. — Une Histoire merveilleuse. — Le Fournisseur de la mort. — La Maison des fous. — Le Voile noir. — Les Trois boutons de diamant. — Les Fils du pêcheur. — La Maison romaine.

JEANNE DE BRÉGONNES, par Raoul Ollivier. Esquisse. 1 vol. in-18, édition de luxe. . . . . 2 fr.

SOUVENIRS DE SUISSE, par A. Caminade-Chatenay, Nouvelles, suivis de *Autres temps, autres mœurs*, comédie de salon en 3 actes et en vers. 1 vol. in-18 jésus.. . . . . 2 fr.

Sommaire : Lisbeth. — Einsiedeln. — La Vallée de Goldau. — Autres temps, autres mœurs.

LE MASQUE DE VELOURS, par Angelo de Sorr, roman inédit suivi de *la Ruche nontronaise*. 1 vol. in-18 jésus, édit. de luxe. 2 fr.

LES AMOURS D'UNE BARONNE, par E. Montady. 1 v. 2 fr.

TROIS COUPS DE CRAYON, par J. Goetschy. Esquisses. — Sommaire : Miss Ellen. — Les Deux font la Paire. — Judith. — L'Écho, plaisanterie musicale. 1 vol. . . . . 2 fr.

LES FEMMES D'ARGENT, par JULES SARROTTE, roman inédit. 1 v l. . . . . 2 fr.

LA VIE DE GARNISON, par le baron FRÉDÉRIC DE REIFFENBERG. 1 vol. in-18 jésus, avec le portrait de l'auteur gravé sur acier. Édit de luxe. . . . . 2 fr

SOMMAIRE : Demi-appel. — La Vie de garnison.— Au service d'un cheval.— La Camaraderie de l'absinthe.— Garçon! *l'Annuaire!* — Pourquoi nous portons des moustaches. — Le Chapitre des Anglais.— La Goutte militaire. — Les Buveurs d'encre. — De garde au drapeau. — A la cantine. — Les Loustics. — Les Amphibies. — Rimes guerrières.

PETIT THÉATRE DE SALON, par ÉMILE DELAUNAY. 1 volume in-18 jésus.. . . . . 2 fr.

SOMMAIRE : *Il ne faut tenter personne*, proverbe en 1 acte, 3 personnages.— *Les Cordonniers de madame d'Ervilly*, petit tableau, 6 personnages. — *Une Bouderie*, bluette en un acte et en vers, 4 personnages. — *L'habit ne fait pas le moine*, opérette-proverbe en 1 acte, musique de M. A. PRÉVOST-ROUSSEAU, 5 personnages. — *Il ne faut pas mettre tous ses œufs....*, proverbe en 1 acte, 6 personnages. — *Un Prince allemand*, fantaisie, musique de M. A. PRÉVOST-ROUSSEAU, 4 personnages.

Toutes ces pièces ont été jouées dans les théâtres de salon. — Elles sont faciles à monter et procureront beaucoup d'amusement aux dilettantes.

BLANCHE D'ORBE, par H. CASTILLE, roman, précédée d'un Essai sur *Clarisse Harlowe* et *la Nouvelle Héloïse*. 2 vol in-18 raisin. 2 fr.

CHARLOTTE DE CORDAY, par HENRY DE MONTEYREMAR. Étude historique avec documents inédits. 1 vol. in-18 jésus. . . . 2 fr.

ÉTUDES ET VOYAGES, par FERNAND LAGARRIGUE. Paris. — Belgique. — Hollande. 1 vol. in-18.. . . . . 2 fr.

LES MÉRIDIONAUX, par FERNAND LAGARRIGUE. Galerie des contemporains : Roumanille. — Jules Brisson. — Azaïs. — Vingtrinier. — Sause-Villiers. — Charles Dupouey. 1 vol. in-32.. . . . . . 1 fr.

AVENTURES IMAGINAIRES, par H. CASTILLE. 1 vol. in-18 raisin, 2e édition, revue et augmentée. . . . . 2 fr.

SOMMAIRE : Michel et Désirée. — Tableau de Famille. — Le Fond de Beauté. — La Fille d'un Ministre. — Esquisses au fusain. — Robert et Pauline.

L'ART DE S'AMUSER EN SOCIÉTÉ, par l'auteur de *l'Art d'être poli et aimable*. Joli volume in-12. Prix. . . . . 1 fr. 25

NOUVELLE COLLECTION IN-32

AVEC GRAVURE EN TÊTE, A 1 FR. LE VOLUME

CE QUE C'EST QU'UNE ACTRICE, par le baron Fréd. de Reiffenberg, avec le portrait de Mlle Clairon. 1 vol. in-32. . . . 1 fr.

UN NOYÉ, par Gourdon de Genouillac, avec le portrait de Mme Gallois. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr.

LES DEUX DESTINÉES, par A. Labutte, avec le portrait d'Adrienne. 1 vol. in-32. 1 fr.

CONTES POUR TOUS, par Henry de Kock, avec une vignette gravée sur acier par Torrents. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr.

JE T'AIME, par Henry de Kock, roman inédit. 1 vol. format in-32, avec gravure. . . . . 1 fr.

L'AMOUR QUI TUE, par Bénédict-Henry Révoil, roman avec gravure. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr.

LES CHEVEUX DE MÉLANETTE, par Angélo de Sorr, roman suivi de *l'Allée close* et *le Fauteuil de la Grand'mère*, avec le portrait de Mélanette. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr.

UN CŒUR DE CRÉOLE, par Ch. Diguet, nouvelle suivie de *Viola*, avec une jolie vignette sur acier. 1 vol. in-32. . . . . . 1 fr.

LE ROMAN D'UN JOCRISSE, par Henry de Kock, roman inédit, avec vignette. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr.

LE DERNIER BAISER, par Jules Claretie, roman inédit, avec vignette. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr.

UN HOMME LÉGER, par Ange de Keraniou, roman inédit, suivi de *Paula*, avec une jolie gravure. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr.

QUATRE HEURES TROIS QUARTS, par A. de Launay, roman avec vignette. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr

LES MAUVAISES LANGUES, par Alfred Sirven, roman avec 25 vignettes sur bois. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr

HISTOIRE, VOYAGES, DIVERS

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par Hippolyte Castille. — États généraux, Constituante, Convention, Directoire (1788-1800). — Ouvrage complet en 4 vol. in-8. . . . 20 fr.

LA REVUE DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE, par E. Gorges. 1 gros vol. in-18 de 1400 pages avec 20 gravures. 10 fr.

Ce volume contient le résumé le plus exact de cette mémorable Exposition de 1855. — Toute l'industrie est passée en revue, les Beaux-Arts sont traités d'une manière supérieure. — La *Revue de l'Exposition* raconte tous les faits intéressants qui se sont passés pendant sa durée : Guerre de Crimée, Incendie de la Manutention, etc., etc., etc. — Nous pouvons donc dire que ce volume est un souvenir fidèle dont le charme est encore augmenté par les gravures qu'il contient. — Une grande planche représente les Champs-Élysées à cette époque.

L'EMPIRE DU BRÉSIL, par V. L. Baril, comte de la Hure. Monographie complète de l'Empire sud-américain, ouvrage dédié à S. M. Dom Pedro II, et orné d'un magnifique portrait de ce souverain. 1 vol. in-8. 600 pages. . . . . 10 fr.

HISTOIRE DE LA TRANSFORMATION DES GRANDES VILLES DE L'EMPIRE, par Auguste Descauriet, sous-chef au ministère de l'intérieur. Paris-Lille. 1 fort vol. in-8. . . 7 fr. 50

SOUVENIRS ET RÉCITS DE VOYAGES, les Alpes françaises et la haute Italie, par L. B. de Mercey. 1 beau vol. in-8. . 7 fr. 50

LE MEXIQUE, par V. L. Baril, comte de la Hure. Résumé géographique, statistique, industriel, historique et social, à l'usage des personnes qui veulent avoir des notions exactes, récentes et précises sur cette contrée du nouveau monde. 1 vol. in-8. . . . . . . 5 fr.

LES TURCS ET LA TURQUIE CONTEMPORAINE, par B. Nicolaidy, capitaine du génie au service de la Grèce, chevalier-commandeur de plusieurs ordres, etc. Itinéraire et compte rendu de voyages dans les provinces ottomanes, avec une carte détaillée, 2 vol. in-18 jésus. . . . . 7 fr.

HISTOIRE DE L'ART EN FRANCE, par Poussin, Félibien, Mignard, Winckelmann, Diderot, Delécluse, Vitet, F. de Mercey,

A. Houssaye, Jules Janin, etc., etc. Recueil raisonné et annoté de tout ce qui a été écrit et imprimé sur la peinture, la sculpture, l'architecture et la gravure françaises, depuis leur origine jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8. 5 fr.

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD, par F. Dabadie. 1 vol. in-18 jésus. 2e édition. . . . . 3 fr. 50

Sommaire : Rio-Janeiro et ses environs. — Les Esclaves au Brésil.—Jacques Arago et l'empereur Dom Pedro II. — Le Misanthrope de Mato-Grosso. — Une élégie au cap Horn. — Superstitions maritimes. — Les Curiosités de Lima. — Les Liméniennes. — Les Brigands du Pérou. — Le Poëte des Andes. — Les Moines de l'Amérique méridionale. — Une Excursion dans la province l'Esméralda. — Souvenirs de la Plata.

RÉCITS ET TYPES AMÉRICAINS, par F. Dabadie, 1 volume in-18 jésus. 400 pages. . . . . 3 fr. 50

Sommaire : Les Moustaches d'Antonio. — Les Tribulations de saint Antoine. Un Mascate chez les Botocudos. — Sang et Or. — La Fièvre jaune s'amuse.— Les Aventures d'Oscar. — L'Eldorado. — Garibaldi dans l'autre monde. — Types : Le Callavaya. — Les Corybantes. — Boliviens. — Les Tailleurs de la Paz. — Le Sébastianiste. — Le Mendiant de Rio-Janeiro. — Les Chasseurs d'Onas. — Les faux Messies. — Les Indiens du Chaco. — L'Aguador de Lima. — Le Robona. — Le Montanero. — Le premier Mormon.

LA NOUVELLE-CALÉDONIE ET SES HABITANTS, par le Dr Victor de Rochas, chirurgien de la marine impériale, membre de la Société de géographie, etc. Productions, Mœurs, Cannibalisme. 1 vol. in-18 jésus. 320 pages. . . . . 3 fr.

Cette colonie océanienne, l'une des plus récentes acquisitions de la France, a été proposée aux Chambres pour servir de pénitencier en remplacement de Cayenne.

MANUEL DES PRINCIPALES VALEURS ESPAGNOLES sur le marché français, par M. Fontaine. 1 vol. in-18. . . . . 3 fr

FRANÇAIS ET ARABES EN ALGÉRIE, par Ferd. Hugonnet, auteur des *Souvenirs d'un chef de bureau arabe*. 1 volume in-18 jésus. . . . . 2 fr. 50

Sommaire : Lamoricière. — Bugeaud. — Abd-el-Kader. — Daumas, etc., etc.

LES SUICIDÉS, par F. Dabadie. Biographie des personnages remarquables de tous les pays qui ont péri volontairement depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours. 1 v. in-18 jésus. 2 fr. 50

LE PARFAIT DOUANIER, civil et militaire, par un Vétéran de l'Administration. . . . . 2 fr. 50

HISTOIRE ET CONQUÊTES DE L'ESPAGNE, depuis l'occupation des Maures jusqu'à nos jours, par le baron Edouard de Septenville. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 2 fr. 50

LES ANOMALIES DE LA LANGUE FRANÇAISE, ou la nécessité démontrée d'une révolution grammaticale, par Léger Noel. 1 vol. in-8.. . . . . 2 fr. 50

ABOLITION DE LA SUCCESSION COLLATÉRALE, par J. Juteau, avocat à la Cour imp. de Paris, broch. de 4 feuilles. 1 fr. 50

LECTURES PUBLIQUES ET EXPOSITIONS PERMANENTES, par Pierre Mazerolle. Brochure in-18.. . . . 1 fr. 25

L'objet de cet écrit, essentiellement pratique, est le *Placement des Œuvres inédites*, pour les Beaux-Arts en général, les Inventions, les Sciences et les Lettres, — c'est-à-dire consiste dans l'exposé de moyens propres à atteindre infailliblement ce but, dont la recherche constitue l'un des problèmes les plus obstinément débattus de nos jours. Le Système exposé résout du même coup la question pour Paris et pour la Province, c'est-à-dire résout d'une manière simple et pratique le problème de la Décentralisation intellectuelle.

LES ESCLAVES TSIGANES dans les Principautés danubiennes, par Alfred Poissonnier, avec une préface par M. Ph. Chasles. 1 vol. in-8. . . . . 1 fr.

NAPOLÉON III EN ITALIE, par Jules Richard. Deux mois de campagne. — Montebello. — Palestro. — Turbigo. — Magenta. — Marignan. — Solferino. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr.

LES RÉGIMENTS DE FER, par le baron Frédéric de Reiffenberg, chevalier de la Couronne de chêne. 1 vol. in-8. . . . 1 fr.

Sommaire : Origine de la grosse cavalerie en France. — Cavaliers et Piétons. — Le Casque et la Cuirasse. — L'Apprentissage des armes. — L'Emploi des armes à feu dans la cavalerie. — Les Cuirassiers. — La Journée du Cavalier.

ÉTUDE SUR LES VARIATIONS DE L'ESCOMPTE, par Auguste Terrière, employé au Trésor de la Couronne. Dédié à M. le comte de Germiny, gouverneur de la Banque de France. Brochure. Prix. . . . . 1 fr.

JÉSUS DANS L'HISTOIRE, par Ernest Havet. Examen de la *Vie de Jésus*, par Ernest Renan. 1 vol. in-18 jésus. . . . . . 1 fr.

Extrait de la *Revue des Deux Mondes*, revu et augmenté d'une préface et d'une réponse à Mgr l'évêque de Nîmes (H. Plantier), qui venait de faire paraître un écrit intitulé : *Un panégyriste de M. Renan. Lettre pastorale de Monseigneur l'évêque de Nîmes contre un article de la Revue des Deux Mondes.*

LA LOI SUR LA CHASSE, expliquée aux chasseurs, aux gardes champêtres et aux agriculteurs, par M. Charles Viel, avocat à la Cour impériale de Paris, attaché à la division de la sûreté publique au ministère de l'Intérieur. 1 vol. in-18. Prix. . . . . 75 cent

LA CHASSE ET LE PAYSAN, par Honoré Sclafer. Beau volume in-18 jésus. . . . . 3 fr.

UN PEU DE TOUT, par ADRIEN MARX. Beau volume in-18 jésus. . . . . 3 fr

LES ROMANS PARISIENS, par ARSÈNE HOUSSAYE, édition de luxe 1 vol. in 8 jésus. 3 fr.

SOMMAIRE : La Vertu de Rosine. — Le Repentir de Marion. — Le Valet de Cœur et la Dame de Carreau. — Madame de Beaupréau. — Le treizièm Convive.

LES COMPAGNONS DE LA MORT, par CHARLES RIBEYROLLES (révolte de Masaniello, en 1647), précédé d'une préface sur l'auteur, par F. DABADIE. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr.

L'AGENT MATRIMONIAL, par JULES SARROTTE, roman inédit avec préface. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr.

CIMES ET VALLONS, par AUGUSTE DESNANCELLES. 1 vol. in-18. (Poésies.) . . . . 3 fr.

LES SALONS DE PARIS ET LA SOCIÉTÉ PARISIENNE sous-Louis Philippe Ier, par le vicomte DE BEAUMONT-VASSY. 1 beau volume de 400 pages in-18 jésus, édition de luxe, orné de 12 portraits sur acier. . . . . 5 fr.

Duchesse d'Orléans. — La Fayette. — Duchesse de Berry. — Madame de Staël. — Chateaubriand. — Reine Victoria. — Metternich. — Louis-Philippe. — Guizot. — Talleyrand. — Thiers. — Lamartine.

LES SALONS DE PARIS ET LA SOCIÉTÉ PARISIENNE sous Napoléon III, par le vicomte DE BEAUMONT-VASSY. 1 beau volume de 350 pages in-18 jésus, édition de luxe, orné de 10 portraits sur acier. . . . . 5 fr.

Princesse Mathilde. — Général Cavaignac. — Général Changarnier. — Napoléon III. — Duc de Morny. — l'Impératrice Eugénie. — Drouyn de l'Huys. — Alexandre II. — François-Joseph II. — Princesse de Metternich.

LES CAPRICES DU BOUDOIR, par ARMAND RENAUD, auteur de *la Griffe rose*. 1 vol. de luxe. . . . . 3 fr.

POËMES ET POÉSIES MILITAIRES, par le baron FRÉDÉRIC DE REIFFENBERG. Brochure in-8. Prix. . . . . 50 c.

I. La Plume et l'Épée. — II. L'étendard des Carabiniers.